This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 460995 DUPL

AUGUSTE MARCEAU

CAPITAINE DE FRÉGATE

COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

TOME I

Propriété.

René Maton

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

LE COMMANDANT MARCEAU

Haton, Éditeur Paris

Mayet, Claudius Maria

AUGUSTE MARCEAU

CAPITAINE DE FRÉGATE

COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

PAR UN PÈRE MARISTE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET FIXÉE DÉFINITIVEMENT

TOME PREMIER

PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE BONAPARTE, 33

1879

Tous droits réservés.

BX
4705
M317
M47
1879
V.1

0941998-190

LETTRE

ADRESSÉE

A SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

AVEC UN EXEMPLAIRE DE LA VIE DE MARCEAU

ET REMISE A SA SAINTETÉ

PAR LE CARDINAL VILLECOURT (1862).

Très-Saint-Père,

Que Votre Sainteté daigne permettre au dernier de ses fils de déposer à ses pieds avec l'hommage du dévouement le plus respectueux la biographie du commandant Marceau.

Cet officier, d'un talent remarquable, émule et ami de notre Lamoricière, fut célèbre d'abord par son impiété et par les erreurs antisociales dont il était un ardent propagateur ; mais il est devenu beaucoup plus célèbre par son éclatante conversion, ses vertus héroïques, ses œuvres de foi, son zèle d'apôtre et ses travaux en Océanie qui font encore l'admiration de la France.

Son dévouement pour votre personne sacrée et pour le Saint-Siége ne connurent point de bornes.

Dans les derniers temps de son exil sur la terre, Dieu permit qu'il fût accablé de croix de toutes sortes. Jamais, *ainsi qu'il arrive aux hommes de Dieu*, il ne parut plus grand. Il est mort en saint le 1er février 1851, dix ans après sa conversion, ayant vécu en un si court espace de temps une très-longue vie.

Son souvenir seul opère encore des conversions dans l'armée et ranime la ferveur même parmi les prêtres et dans les communautés religieuses.

Prosterné à vos pieds avec le plus humble respect et le plus filial attachement, ô mon Père, j'oserai demander la bénédiction de Votre Sainteté pour la digne mère du commandant Marceau, qui vit encore, pour cet ouvrage, afin qu'il fasse beaucoup de bien, et pour moi. — De Votre Sainteté l'indigne et dévoué fils en Jésus-Christ.

RÉPONSE

DE Mgr SOTTORIA,

SECRÉTAIRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX.

Illustrissime, Révérendissime et très-honorable Monsieur, Notre Très-Saint-Père le pape Pie IX a accueilli avec bienveillance l'histoire en deux volumes de l'illustre commandant Marceau, que vous avez écrite avec tant de soin. Cet hommage, par lequel vous vous êtes efforcé de lui donner une preuve de votre dévouement, lui a été très-agréable. C'est pourquoi

Illustrissime ac Reverendissime Domine, Domine Colendissime, volumina bina quibus historiam vitæ illustris ducis Marceau diligenter conscripsisti, sanctissimus Dominus noster Pius Papa IX benigne excepit, gratissimumque habuit testimonium obsequii, quod ea oblatione exhibere contendisti. Ideo mihi dedit in

Sa Sainteté m'a recommandé de vous faire savoir les sentiments de son cœur; et quoiqu'elle n'ait pu lire votre ouvrage à cause des grandes sollicitudes de sa charge pastorale, elle a dit cependant qu'elle s'applaudissait de votre dessein, *dans l'espérance qu'un grand nombre, excités par le modèle que vous leur proposez, seront ramenés à une vie meilleure*. En outre, comme gage de sa charité pontificale, Sa Sainteté vous accorde du fond du cœur la bénédiction apostolique.

Voilà ce que j'avais pour mission de vous écrire. Et maintenant que je me suis acquitté avec joie de ce devoir, je vous prie d'agréer la respectueuse assurance de mon entier dévouement. Je demande en même temps pour vous au Seigneur, et j'ai la confiance qu'il vous accordera ses faveurs les plus désirables. — Je suis, Illustrissime et Révérendissime, Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur. — Jean Sottoria, secrétaire de Notre Très-

mandatis, ut hosce sensus animi sui tibi patefacerem, ac licet opus perlegere nequiverit, ob ingentes sollicitudines pastoralis officii, dixit tamen sese commendare propositum animi tui, sperans complures, exemplo illo proposito, ad bonam frugem reversuros. Demum voluit esse pignus Pontificiæ charitatis suæ Benedictionem Apostolicam, quam Tibi est peramanter impertitus.

Hæc mihi ex demandato munere fuerant conscribenda : cumque eo officio libenter sim perfunctus, impensum obsequium meum. Tibi profiteor, Illustrissime ac Reverendissime Domine, reverenter simulque auspicatissima omnia a Domino adprecor, atque ominor. — Tui, Illustrissime ac Reverendissime Domine, humilimus et addictissimus servus. — Joannes Sottoria

Saint-Père le pape pour les lettres latines. — Rome, 26 juillet 1862.

sanctissimi Domini Nostri ab epistolis latinis. — Datum Romæ die 26 julii 1862.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL VILLECOURT.

(Rome, 1861 et 1862.)

Mon cher fils, je dois commencer par vous témoigner la satisfaction et l'édification que m'a procurées la vie du saint monsieur Marceau. Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il est maintenant un des protecteurs que j'invoque avec le plus de confiance. J'ai porté moi-même au Saint-Père votre deuxième édition de la vie du capitaine Marceau. Cet écrit, très-cher Père et très-cher fils, me fait bénir la Providence qui vous a inspiré le travail dont vous vous occupez pour notre chère et pieuse Eustelle (1).

(1) *L'Ange de l'Eucharistie, ou Vie et esprit de Marie-Eustelle*, publié en 1863.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

C'est une grande et majestueuse figure que nous venons, pour la seconde fois, exposer aux regards. Il aurait fallu une main plus habile, afin d'en faire ressortir davantage les nobles traits et l'énergique physionomie. Le portrait, du moins, est ressemblant; et nous devons à cette ressemblance fidèle le saisissement, plein d'admiration, que sa première apparition a produit. Tout ce qui est grand et noble a sur l'âme humaine une puissance d'attraction, dont la force est irrésistible.

L'appel fait par nous aux anciens amis de monsieur Marceau a été favorablement accueilli et nous a procuré de magnifiques renseignements. Ils compléteront les détails que nous avions puisés précédemment dans les publications de messieurs de la Gournerie, de Vaugrigneuse, Roux-Lavergne, ou dans les souvenirs de messieurs les commandants de Joan-

nis, de Cuers, d'Angeville, de Missiessy, de Lassuchette. Nous devons un remercîment spécial à monsieur le commandant Le Bobinnec, de Vannes, et à monsieur le comte d'Erceville. L'arrivée de quelques voyageurs en Europe et des lettres venues de nos antipodes nous ont aussi permis de donner plus d'étendue à l'histoire de la grande campagne de monsieur Marceau, si riche en incidents touchants ou terribles, ainsi qu'à la description des îles et des mœurs de l'Océanie. Que tous ceux qui ont bien voulu nous accorder leur concours reçoivent ici l'hommage de notre reconnaissance.

C'est donc un ouvrage nouveau sous plusieurs rapports que nous offrons au public.

Et toutefois cette biographie (nous devons le répéter) est moins un livre qu'une conversation. L'auteur y raconte simplement ce qu'il a vu, entendu ou appris, s'interrompt souvent pour laisser parler les autres, dépouille sa correspondance devant la compagnie qui l'entoure et se permet même quelquefois d'épancher son cœur. On l'écoute... on veut bien l'écouter : cela lui suffit. Plus de recherche dans la narration donnerait peut-être l'éveil à ceux

avec qui il s'entretient ; et au lieu d'avoir des amis il trouverait des juges.

La bienveillante indulgence du lecteur nous est trop précieuse et trop nécessaire pour que nous sortions de la voie où nous avons eu une première fois le bonheur de la rencontrer. Puisse-t-elle nous accompagner encore!

AUGUSTE MARCEAU.

LIVRE PREMIER.

MARCEAU AVANT SA CONVERSION.
(De 1806 à 1841.)

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE MARCEAU.
(De 1806 à 1826.)

Aux portes de Coblentz se dressait une pyramide funèbre; sur l'une des faces on lisait :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
A SON BRAVE GÉNÉRAL MARCEAU.

L'autre face portait cette inscription :

CI-GIT MARCEAU,
SOLDAT A 16 ANS, GÉNÉRAL A 22,
MORT EN COMBATTANT POUR SON PAYS.
(1796.)
PASSANT,
QUI QUE TU SOIS, AMI OU ENNEMI,
D'UN JEUNE HÉROS RESPECTE LES CENDRES.

Sur la quatrième face on lisait quelques paroles d'hommage de l'archiduc Charles et des

généraux allemands à l'ennemi respecté, dont ils voulurent célébrer les funérailles avec l'armée française; scène glorieuse, que la France a placée entre Arcole et Austerlitz, sur le premier arc de triomphe du monde.

Le neveu et l'unique héritier du nom de ce jeune général célèbre dans les fastes de la gloire humaine, AUGUSTE MARCEAU, dont nous avons à parler, naquit le 1er mai 1806, dans la ville de Châteaudun, dont son père était sous-préfet. Par sa mère, il tenait à la plus vieille noblesse de France.

« Cette union de deux temps se retrouvait dans « son caractère. A la distinction chevaleresque « d'autrefois, se joignait en effet, chez lui, cette « séve d'imagination et d'activité qui travaille nos « époques modernes (1). »

Il recueillit malheureusement l'héritage d'incrédulité qu'a légué le dix-huitième siècle au siècle qui l'a suivi, après en avoir infecté toutes les classes de la société. Cette déplorable situation d'esprit résulta, surtout, disait-il, de l'éducation qu'il reçut au sein des écoles de l'État.

Le lycée où il fit ses premières études, s'était ouvert, quelques années auparavant, à un autre élève qui devait être un des plus illustres pontifes du XIXe siècle (Mgr Parisis, évêque d'Arras). Nous

(1) M. Eug. de la Gournerie.

apprendrons de ce prélat ce qu'était ce collége. *Parmi les professeurs il y avait cinq apostats; un seul n'affichait pas l'irréligion. Parmi les étudiants l'impiété était pratique, la corruption ardente. Ils haïssaient leurs maîtres, et ils auraient fait regretter la vertu à des hommes moins incapables d'un pareil regret. On était obligé de faire suivre les cours de ce lycée aux jeunes gens du petit séminaire; ce simple contact avec les internes était une peste : deux mois après, les directeurs désolés ne reconnaissaient plus leurs enfants et versaient les larmes inconsolables de Rachel :* QUIA NON SUNT (1).

Ce spectacle de démoralisation laissa au futur évêque une impression d'horreur qui, quarante ans après, vibrait encore en accents indignés. Lui du moins avait échappé au naufrage !

« Hélas ! écrivait à son tour Marceau, plusieurs « années après sa conversion, au directeur d'un « collége catholique, j'ai eu tant à souffrir, lors- « que j'étais loin de Dieu, que rien ne me touche « plus que le sort des enfants. Je ne saurais ou- « blier ceux dont vous êtes chargé. Quelle tâche « que la vôtre ! Je ne connais que le dévouement « religieux qui puisse y suffire. » Et comme on agitait alors ces grandes et redoutables questions dans les assemblées de la république française, il ajoutait : « Et je m'afflige plus que je ne saurais

(1) Parce qu'ils ne sont plus.

« dire de toutes les fameuses discussions de ces « temps-ci à l'Assemblée législative sur la liberté « d'enseignement. Moi qui ai été victime de l'an- « cien ordre de choses que quelques-uns vou- « draient maintenir, j'espère que Dieu aura raison « de ces rhéteurs et de ces habiles pour le bon- « heur d'un âge qui mérite tant de respect et de « compassion. »

Cette éducation destructive de toute vérité religieuse laissa donc le jeune Marceau dans ce vague indéfini qui doute de tout et n'affirme rien ; et déjà cependant, quoique à son début dans la vie, il aurait eu besoin des consolations de la foi, précieuses toujours pour tous, plus précieuses pour ceux qui souffrent.

A peine âgé de quatorze ans, il avait été atteint par quelques-unes de ces rudes épreuves qui épuisent ou qui fortifient, suivant la trempe des hommes. Pour toute richesse, il ne lui restait que l'épée de son oncle, la lourde carabine allemande qui l'avait étendu mort sur le champ de bataille, l'affection d'une sœur, le cœur de sa mère... et sa propre énergie.

Après des succès remarquables dans ses études, il fut admis en 1824 à l'École polytechnique. Une contradiction injuste et blessante, qui l'accueillit à son début, froissa violemment son âme, déjà aigrie par le malheur.

Mais il ne désespéra pas de lui-même. Cette

force de volonté, qu'on a remarquée en lui jusqu'à sa dernière heure, grandissait par les obstacles ; de plus, il avait le sentiment de ses talents ; enfin le souvenir de cet oncle qui, homme du peuple, avait atteint le plus haut degré des honneurs et de la gloire militaire à un âge où les autres commencent à peine, ce souvenir était toujours devant lui.

Bientôt il brilla au premier rang dans le cours d'élite où se trouvaient le commandant d'artillerie Guyod, l'ancien ministre Bineau et le général de Lamoricière. Auguste Marceau se lia avec ce dernier d'une de ces amitiés qui, une fois formées, ne se brisent plus. Chez l'un et l'autre on eût pu remarquer plus d'un trait semblable : c'était, à quelques nuances près, la même activité d'esprit, la même énergie, la même promptitude d'intelligence; c'était le même entrain d'action et de pensée dans toutes les habitudes.

Dieu réservait à ces deux jeunes hommes de magnifiques destinées. Nous avons entrepris cette biographie pour dire ce que fut le premier ; l'autre était appelé à dompter l'Afrique par dix-huit campagnes de victoires, à écraser la plus formidable des insurrections par des prodiges de prudence et d'audace (1), enfin (et c'est le couronnement de sa gloire), au jour des grandes défaillances ou des grandes trahisons, il devait tirer

(1) Juin 1848, à Paris.

l'épée pour le droit et pour la Papauté à la tête d'une légion de héros-martyrs, et être le Judas Machabée de la civilisation et de la foi.

Marceau aurait voulu prendre parti dans l'armée de terre ; les antécédents de son oncle l'exaltaient et le remplissaient d'espoir; de plus ses goûts l'y portaient. Mais il ne fut pas libre de suivre ses inclinations. « Comment pouvez-vous son-« ger, lui disait un officier supérieur, à entrer « dans une carrière où s'est distingué un parent « du même nom que vous? Vous devez viser à « une gloire indépendante et personnelle. » Enfin, de tous côtés, on le poussait dans la marine royale. Il céda, « et voilà vingt ans, nous disait-il « en 1849, que je cours les mers sans goût comme « sans répugnance. La Providence avait ses des-« seins. Je n'aurais pu rendre aux missions les « petits services qu'il m'a été permis de leur ren-« dre, si je n'eusse été marin. »

A la fin de son séjour à l'École polytechnique, Marceau allait souvent dans un des ateliers de machines à vapeur les plus considérables de Paris. Là, il étudiait avec une vive application les perfectionnements dont cette industrie est susceptible. Son génie précoce pressentait tout ce qu'il y a de puissant, de terrible dans cette nouvelle machine de guerre (les campagnes qui ont suivi justifient pleinement cette dénomination), et il disait : « La vapeur est appelée à rendre de

« très-grands services à la marine militaire. »

En effet, la vapeur tend à substituer, sur mer, l'élément militaire à l'élément naval. C'est une *cavalerie marine*, faisant 50 lieues par jour, et portant en croupe ses vivres et ses canons. La rapidité avec laquelle on peut embarquer et transporter une armée et son matériel sur un point quelconque du territoire ennemi déjoue tous les calculs de l'ancienne stratégie et change les conditions de la guerre. Aussi, dans l'*Exposé de la situation de la France* présenté aux grands corps de l'État, en février 1861, on disait : « Aujourd'hui « les seuls bâtiments de guerre, vraiment dignes « de porter ce nom, sont les bâtiments à vapeur. » Le jeune homme qui, en 1824, au milieu de l'incrédulité générale des officiers de marine, entrevoyait ces résultats dans leur principe, était sans aucun doute un homme de talent.

Ce fut dans ce même but d'étude que, plus tard, Marceau demanda à quitter les vaisseaux de guerre, pour le commandement d'un bateau-poste, sur la Méditerranée. Aussi sur tous les paquebots qui lui furent confiés successivement, le vit-on exécuter de grandes améliorations dans le service de la machine ; il fit en particulier, sur le bateau à vapeur *le Vautour*, ces expériences de perfectionnement qui lui donnèrent la réputation d'un des officiers les plus savants et les plus habiles dans la navigation nouvelle.

CHAPITRE II.

CARRIÈRE MILITAIRE DE MARCEAU.

(De 1826 à 1841.)

Marceau, nommé élève de première classe le 1er octobre 1826, fut, au mois de novembre, embarqué sur la corvette du roi *la Bayonnaise*, commandée par le capitaine de frégate, plus tard amiral, Legoarant de Tromelin, qui fit voile, dans le courant de janvier 1827, pour une campagne autour du monde.

Nature ardente, caractère ambitieux et indomptable, âme généreuse s'il en fut, Marceau vit que des événements militaires se préparaient alors dans nos colonies de la mer des Indes, et il tressaillit. Ne voulant pas perdre une occasion de se distinguer, il obtint, le 2 février 1829, du gouverneur de Bourbon, de quitter la *Bayonnaise*, pour s'embarquer sur la gabare *la Zélée*, qui faisait partie de l'expédition de Madagascar. Un détachement de marins de cette expédition s'étant aventuré à quelque distance du rivage, tomba dans une embuscade et fut contraint de se replier vers la flotte sous un feu meurtrier. Les embarcations ne pouvaient suffire pour assurer la

retraite. Se rendant compte de cette impossibilité, le commandant de la chaloupe, qui avait déjà pris une part glorieuse à l'attaque des retranchements, au lieu d'aller chercher les marins au rivage, vit qu'il pouvait prendre l'ennemi en écharpe; il se dirigea dans ce but aussi près de terre que possible, pointa la pièce dont l'embarcation était armée et jeta dans les rangs un tel effroi, que le combat cessa presque immédiatement; nos troupes furent sauvées d'un désastre inévitable : ce commandant était l'élève Marceau.

A cette époque, on prodiguait peu les décorations, et les élèves de la marine en étaient systématiquement exclus. Néanmoins, pour récompenser tant de sang-froid et d'intelligence, l'amiral demanda la croix d'honneur pour le commandant de la chaloupe. Le gouvernement répondit que sa récompense serait d'être promu au grade d'enseigne de vaisseau sans subir l'examen exigé. D'ailleurs, il était si jeune! La fierté de Marceau dut se révolter; exempter un jeune homme de talent d'un examen qui ne pouvait qu'être honorable pour lui, c'était offrir au mérite un brevet d'incapacité. L'amiral répondit que, puisque malgré son âge il avait mérité la croix d'honneur, il fallait la lui accorder malgré son âge; ainsi fut-il fait. Auguste Marceau avait 23 ans.

Il rentra en France au commencement de 1831, à bord de la frégate *la Therpsicore* (capitaine

Gourbeyre) où il remplit les fonctions d'officier. Devenu enseigne de vaisseau, il repartit le 22 août de la même année sur la gabare *le Robuste*, commandée par M. Dubourdieu, lieutenant de vaisseau, pour une campagne sur la côte nord de l'Afrique; en 1832 il prit part, sur le bateau à vapeur *le Sphinx*, à l'expédition scientifique qui rapporta d'Égypte l'obélisque de Louqsor; enfin, nommé en 1835 au commandement du steamer *l'Africain*, il fit partie de cette déplorable station du Sénégal, qui a coûté à la France tant d'officiers de distinction. Il entreprit plusieurs fois le grand voyage de Galam, dans l'intérieur de l'Afrique. C'est dans cette campagne qu'il prit le germe d'une maladie qui ne l'a plus quitté. On le ramena mourant du Sénégal..... Que serait-il devenu, si Dieu alors eût frappé le dernier coup?... Ce souvenir plus tard le faisait frémir.

En 1836, Marceau, promu depuis peu au grade de lieutenant de vaisseau, obtint le commandement du bateau à vapeur *le Minos*, paquebot de l'administration des postes, et son coup d'essai lui valut la haute estime de la marine anglaise.

Le *Minos* se rendant de Lorient à Toulon avait relâché à Gibraltar, lorsque le vaisseau anglais de 74 *le Pembroke*, commodore Parker, y entrait par un temps forcé. Sur rade se trouvaient beaucoup de navires, et entre autres un bateau à va-

peur de la même nation, appartenant à une compagnie de commerce, mais commandé par un officier de la marine royale. Marceau, voyant le *Pembroke* engagé parmi les rochers sans que le vapeur anglais osât faire le moindre mouvement pour aller à lui, leva l'ancre et vint se mettre à sa disposition. Remercié assez froidement, mais comprenant mieux que tout autre le motif d'un pareil refus, Marceau, au lieu de regagner son premier poste, mouilla en grande rade à portée du vaisseau, prêt à voler au moindre signe qu'il ferait ou à secourir son naufrage s'il persistait à repousser ses services.

La nuit fut affreuse : vingt-deux navires firent côte; plusieurs se perdirent entièrement et il y eut un grand nombre de victimes.

La position du *Pembroke* devenait de plus en plus critique. Il avait mouillé toutes ses ancres qui étaient impuissantes à le retenir, et déjà il était légèrement échoué sur un banc de roches contre lequel on avait à craindre qu'il ne se brisât entièrement. Dans cette extrémité, le commodore Parker, après avoir réclamé en vain les secours du vapeur anglais, fait prier Marceau de lui venir en aide. Celui-ci sur-le-champ appareille, prend position sur l'avant du vaisseau et manœuvre pour le retirer de la côte. A ce moment l'air retentit de hourras multipliés. C'était la population de Gibraltar, qui, du haut des remparts où l'avait

attirée le péril du *Pembroke*, saluait le *Minos* avec reconnaissance. Ces hourras redoublèrent, entremêlés du cri *Vive la France*, lorsque le vaisseau commença à s'ébranler et qu'on vit le *Minos* le traîner à sa remorque au milieu de cette tempête.

Ainsi dégagé et le temps devenu plus calme, le *Pembroke* appareilla; mais, à quelque distance de la rade, il diminua de voiles, arbora au grand mât le pavillon français, le salua et fit route ensuite.

Marceau fut accablé de félicitations, de visites, d'invitations de toutes sortes de la part des personnes les plus distinguées de Gibraltar.

Le jour suivant il se trouvait à terre en très-petite tenue du matin, et se dirigeait tranquillement vers la mer, lorsque tout à coup, dans une des principales rues de Gibraltar, il se voit en face d'un régiment anglais. Il a été reconnu par le colonel. Aussitôt un commandement se fait entendre à toute la troupe, et chaque peloton, en passant devant lui, lui présente les armes, et les chefs inclinent leur épée. Plus tard, il fut encore l'objet d'ovations extraordinaires à Malte, de la part de l'escadre anglaise et des autorités de la ville.

A cette époque le gouvernement anglais n'avait pas de récompense honorifique à donner à un lieutenant de vaisseau. Ne pouvant donc conférer à Marceau, puisqu'il n'était pas encore officier

supérieur, l'ordre du Bain auquel on avait pensé pour lui, le roi d'Angleterre proposa une récompense pécuniaire magnifique; elle fut noblement rejetée. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Granville, dut se borner, dans une lettre adressée aux ministres des affaires étrangères et de la marine, à témoigner au capitaine Marceau la reconnaissance du roi Guillaume et de la nation anglaise.

En une autre occasion, moins éclatante mais plus imprévue, Marceau donna une preuve de son sang-froid. Le machiniste du *Minos* s'étant laissé aller au sommeil, l'eau manqua et la chaudière rougit. On court au commandant. Il ordonne au machiniste de descendre... Épouvanté du péril, celui-ci hésite... Marceau tire son pistolet, le lui met sous la gorge, descend avec lui... En un clin d'œil il a vu le danger et le remède... Un instant de retard, et un accident terrible avait lieu!

Marceau était né pour les entreprises ardues, pour les luttes difficiles. En temps de guerre, il eût rappelé son oncle; en temps de paix, tout devenait pour lui un objet de lutte, la vitesse de son navire, la tenue de son équipage, la précision de ses manœuvres. Ceux qui l'ont vu après quelques-uns des triomphes de ce genre, qu'il remporta plus d'une fois dans ses longues courses à travers la Méditerranée, peuvent seuls dire quelle fièvre d'ardeur excitait alors en lui le sentiment de la fierté nationale.

Le 22 octobre 1838, Marceau prit le commandement du bateau à vapeur *le Vautour,* attaché aux côtes de l'Algérie. Nous avons dit que sur ce bâtiment il se livra avec une habileté remarquable à d'importants travaux. Le 5 septembre 1841, il fut embarqué sur le vaisseau de 100 *le Jemmapes,* commandé par son ancien capitaine Legoarant de Tromelin.

Nous touchons aux années où, un horizon nouveau s'ouvrant devant notre ami, il tourna vers le ciel toute son intelligence et toute son ardeur. Quels furent, sous le rapport religieux, les principes et la conduite de Marceau pendant le temps que nous venons de parcourir? On en pourra juger par quelques faits et par ses propres aveux.

CHAPITRE III.

PRINCIPES ET CONDUITE DE MARCEAU AVANT SA CONVERSION.

L'indifférence religieuse de Marceau se changea de bonne heure en hostilité. Il avait rencontré des hommes qui, au lieu de se servir de leur autorité et de leur haute position sociale, pour faire respecter la religion, par un renversement déplorable, semblaient ne regarder cette religion sainte que comme un moyen de gouvernement; il en remarqua qui se couvraient du masque de la piété pour parvenir; et par une erreur condamnable, ordinaire aux jeunes gens et à ceux qui sont mal disposés, il attribua à la chose elle-même l'abus qu'on en faisait, et à la société entière de l'Église la faute de quelques hommes qui, dans le fond, n'étaient pas même chrétiens. Il conclut avec indignation qu'une religion pareille ne pouvait être la véritable, et lui voua son mépris et sa haine (1). A peu près à la même

(1) L'homme est toujours homme; mais un État où la religion et la vertu sont tellement en honneur que le vice est obligé d'en prendre les dehors pour être bien venu, nous paraîtra toujours préférable à celui où, pour plaire aux princes, il faut se montrer incrédule, rationaliste, immoral. Honte à l'hypocrite qui trafique de la piété! mais honte mille fois au

époque il fut abordé par un des chefs du saint-simonisme, et comme il avait l'âme naturellement généreuse, il fut, ainsi que bien d'autres, séduit par les mots d'humanité, de philanthropie, de progrès... brillant mirage d'utopies creuses. Pendant dix-huit ans il a été un des principaux coryphées de cette secte, et il en prêchait les doctrines avec exaltation.

« Plus tard je reconnus, nous disait-il, qu'au « fond de tout cela, il y avait bien des misères, « et mes illusions ne durèrent pas longtemps. Un « jour j'entendis un des principaux de la secte « tenir des discours d'une licence effrénée. Mes « autres compagnons n'étaient pas tous des anges « non plus, et cependant on était plus réservé « devant moi. J'ai eu mes faiblesses comme les « autres; mais mon caractère répugnait au cy- « nisme du libertinage. On le savait. On savait « encore qu'il ne fallait pas trop me contra- « rier (1). »

Il était aussi effrayé du vide de tous ces systèmes, et quelqu'un l'ayant prié plusieurs fois de formuler ses opinions religieuses : « L'embar-

gouvernement qui se met en révolte ouverte contre Dieu, et corrompt ainsi le corps social tout entier!

(1) En 1858, un des chefs de la doctrine saint-simonienne écrivit au R. P. Félix au sujet des Conférences prêchées à Notre-Dame sur la mortification et l'humilité. Il déclare dans cette lettre que *le corps est l'égal de l'âme, et que les plaisirs des sens sont aussi légitimes que les plaisirs de l'esprit!!!*

« ras où je me trouvais, dit-il, me prouva que je « n'avais que des idées vagues de religiosité, qui « ne pouvaient aboutir à rien de pratique (1). »

Mais si Marceau n'avait pas une très-grande estime pour sa nouvelle religion, il n'en avait pas moins une vive horreur pour la foi. Revenant d'Alger, il fut abordé pendant la traversée par un ecclésiastique qui, dans un but de zèle, essaya d'amener la conversation sur le terrain religieux. « Si vous voulez causer sciences, mathématiques, « répondit brusquement Marceau, j'y consens. « En fait de religion, moi j'ai la mienne, gardez « la vôtre. » Et il lui tourna le dos.

Il était tellement endurci dans son incrédulité

(1) On lit dans l'auteur de l'*Église romaine en face de la révolution* : « Les premiers disciples de Saint-Simon, les or- « ganisateurs de son système sont : Auguste Comte, Enfan- « tin, Michel Chevalier, Olinde Rodrigues, Augustin Thierry, « Fortoul, d'Eichthal, Stéphane Flachat, Rigault, Félicien Da- « vid, Fournel, Carnot, Luquet, Pierre Leroux, Laurent de « l'Ardèche, Jean Reynaud, Émile et Isaac Péreire, *Marceau*, « Charles Duveyrier, Barrault, Margerin, Dugiel, Cazaux, « Bazard, Broé, Louis Jourdan, Guéroult, Saint-Chéron... » L'auteur ajoute : Plusieurs saint-simoniens revinrent très-sincèrement au christianisme; quelques-uns même embrassèrent l'état ecclésiastique. (Tome II, liv. IV, p. 257-271.)

Le père suprême, Enfantin, est mort au mois de septembre 1864. Sa mort a achevé la complète disparition de la secte saint-simonienne, dont les idées et l'influence ont singulièrement contribué, depuis 1830, à favoriser dans la littérature les doctrines immorales, et dans les affaires les excès de l'industrialisme et de la spéculation.

qu'au milieu d'une tempête horrible où il se vit sur le point de périr, le nom de Dieu, la pensée du ciel, de l'enfer, le moindre doute sur ce qui attend l'homme après sa mort, ne vinrent pas même s'offrir à son âme. Seulement il pensa à sa mère. C'est lui-même qui l'avoua lorsqu'il fut revenu à la foi.

Mais il n'y a rien de plus crédule qu'un incrédule, l'histoire en fait foi. Alors se trouvait à Paris la fameuse diseuse de bonne aventure, Mlle Lenormand. L'antre de la sibylle qui se prétendait en communication avec le génie Ariel était situé dans la rue de Tournon, au fond d'une cour. C'est là que, pendant un demi-siècle, à la honte de cette époque, ont afflué une foule d'hommes fameux à plusieurs titres. Mlle Lenormand avait été consultée non-seulement par Mirabeau, Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Saint-Just, Barras, Garat, mais encore par Mme Talien, Joséphine de Beauharnais, Napoléon, Louis XVIII, plusieurs souverains d'Europe dont elle possédait des lettres confidentielles. Marceau qui, aurait rougi de chercher des éclaircissements auprès des ministres d'une religion âgée de dix-huit siècles et ornée de la triple couronne de l'apostolat, du martyre et de la science, se rendit sans rougir chez une sorcière, et ce qu'elle lui dit parut lui avoir fait beaucoup d'impression. Il est vrai que de tels actes n'engagent à rien.

En revanche, les cérémonies du culte semblaient à Marceau souverainement ridicules ; quand elles ne lui faisaient pas hausser les épaules de pitié, elles le mettaient en fureur. Il blasphémait si souvent le nom adorable de Dieu, surtout dans les derniers temps, que cette habitude était devenue comme un besoin pour lui et paraissait tenir de la rage. Plusieurs de ses amis même s'en étonnaient et en étaient choqués. « Il semble, di-« sait-il plus tard, que le démon me poussât à « ces péchés abominables, dans l'espoir de rendre « impossible un retour que certaines disposi-« tions de mon esprit pouvaient lui faire prévoir « et redouter. »

Il lui arrivait, il est vrai, assez souvent de dire qu'il étudiait, qu'il cherchait, qu'il n'admettrait rien avant d'être convaincu... Mais, chose étrange et qui à elle seule eût dû lui donner quelque soupçon de la vérité ! il ne voulait pas que le catholicisme entrât en ligne de compte avec les systèmes de philosophie qu'il fouillait si avidement; et même, dans l'espoir de rencontrer cette *inconnue* qu'il poursuivait, il aimait mieux ouvrir les pages du coran, que celles de l'Évangile.

Et pourtant de cette âme (car l'âme humaine est un mystère) il jaillissait de temps à autre comme des étincelles qui révélaient le feu caché sous la cendre. Un jour, dans une grande contrariété qui le faisait bondir de colère et d'indigna-

tion, il s'écria en parlant à sa mère : « Ah! ma « mère, si je pouvais avoir la foi et prier! » En une autre circonstance, il disait à un ami ces paroles mémorables : « J'ai un immense besoin « d'aimer et de me donner corps et âme. Mais, « dans le monde, je ne trouve rien qui mérite ce « don de moi-même. Il n'y a que Dieu qui puisse « satisfaire mon âme. » Puis il alla chercher des distractions et des plaisirs.

Ces plaisirs n'étaient pas toujours innocents. Nous savons de deux officiers qui l'ont suivi de près, que dans certaines villes qu'ils nous ont nommées sa vie fut très-licencieuse. A Alexandrie, le jeu, les aventures se succédèrent et finirent par amener, entre Marceau et un de ses camarades, une provocation en duel dont leurs amis communs empêchèrent les suites.

Pendant les congés qu'il obtint, il se faisait remarquer par son amour du monde, et il rivalisait de mollesse et d'élégance avec les jeunes gens les plus frivoles. Se lever tard, consacrer beaucoup de temps à la toilette, passer de longues heures, étendu sur un canapé, à lire des romans, tel était l'emploi de sa journée.

Lorsqu'il commandait les paquebots de la Méditerranée, il aimait à étaler un vrai faste dans sa table et son ameublement. Il avait une vaisselle, marquée à son chiffre, très-considérable et magnifique. Plus tard il l'appelait sa *honte*, ne la

laissa pas paraître une seule fois sur l'*Arche-d'Alliance*, et la distribua entre les différentes stations de missionnaires, où elle fait un assez singulier effet au milieu des pauvres ustensiles de ménage de leurs pauvres cabanes.

Homme de salon, justement recherché pour ses manières distinguées et le charme de sa conversation, il lui arriva un jour, pour jouir de la surprise générale, de feindre un départ précipité, de rentrer le soir dans le port avec son paquebot, et d'apparaître subitement au milieu d'un grand bal, où *quelqu'un* ne l'attendait plus. Toutes ces brillantes inutilités n'étaient pas sans nuage devant Dieu, et nous les avons à dessein dégagées de quelques circonstances romanesques, qui ne doivent pas trouver place dans ces mémoires.

Mais de même que le marin intrépide et énergique se retrouvait toujours dans l'homme mondain et ami de ses aises, de même le noble et chevaleresque caractère se faisait jour à travers toutes les futilités ou les écarts de la dissipation. Allant de Toulon à Paris, il se trouva en voiture avec deux ou trois jeunes ouvrières qui lui apprirent qu'elles allaient *tenter la fortune dans la Capitale!*..... Marceau s'effraie, leur fait un tableau très-noir des peines qui les attendent, les dégoûte de Paris, et après les avoir décidées à retourner dans leur pays, il paie leurs places et les fait repartir aussitôt. Ce trait ne rappelle-t-il pas

Bayard?... Mais il était loin (on l'a vu) de ressembler au chevalier sans reproche pour l'attachement à la religion dont rien n'éloigne tant que l'orgueil (1).

Esprit fort contre Dieu, Marceau l'était aussi contre la famille. Il traitait de préjugé ridicule l'usage de porter le deuil, disant que la douleur ne se trouve pas dans les habits. Un sentiment de convenance aurait dû l'engager à adopter comme siennes (il l'avouait plus tard) certaines dettes qui ne lui étaient pas personnelles; loin de s'en préoccuper, il gaspillait l'argent qui était à sa disposition; et de plus, malgré sa vive affection pour sa mère, il s'adressait encore à elle afin qu'elle vînt au secours de sa prodigalité.

Tant il est vrai qu'il est bien facile à l'homme le plus honorable selon le monde, au fils même le plus aimant, le plus vertueux, de ne pas remplir ses devoirs envers la *famille et la société,* quand il oublie le premier commandement de la loi : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne servi« ras que lui seul » !

Marceau ne craignait pas de faire des dettes lui-même. Après sa conversion, la modération que lui inspira la piété chrétienne lui donna la facilité de s'acquitter beaucoup plus tôt qu'il ne

(1) « Si vous vous élevez, Dieu est plus élevé que vous et il « s'éloigne ; si vous vous abaissez, il descend jusqu'à vous. » Ainsi parlait un saint qui ne le fut pas toujours, Augustin.

croyait pouvoir le faire, lorsqu'il vivait au gré de ses désirs. Il paya même les intérêts, malgré le refus de plusieurs créanciers qui étaient ses amis.

Altier et dédaigneux, Marceau ne croyait pas facilement que ses chefs lui fussent égaux en mérite et en capacité, et il ne les ménageait pas; il s'en faisait même gloire auprès de ses amis. On dit que sous ce rapport il était très-mal noté au ministère de la marine. On ajoute que plus tard il fit d'humbles excuses à un amiral qu'il avait traité trop lestement pendant qu'il vivait loin de Dieu.

A cette époque, la plupart des officiers supérieurs et généraux, quoique fort capables comme marins, connaissaient peu l'emploi de la vapeur. La spécialité des études de Marceau, la distinction avec laquelle il avait commandé plusieurs steamers, marquaient sa place au sein des commissions scientifiques où l'on s'occupait de l'application des machines à vapeur à la marine militaire. Chaque fois qu'il se trouvait à terre ou en rade, il était donc appelé à faire partie de ces réunions. Là, le lieutenant de vaisseau donnait libre carrière à son orgueil et ne se faisait pas faute de montrer sa supériorité, aux dépens même des chefs qui présidaient les commissions.

De tous les défauts que Marceau eut à combattre, celui dont la victoire lui a coûté le plus d'efforts, est cette habitude, ce besoin de décrier

ses chefs. Nous le verrons, pour se dompter, faire des sacrifices héroïques.

L'ambition paraît avoir été un des mouvements les plus violents de son âme. « Séduit par mes « idées d'homme ayant un rôle à jouer, écrivait-« il un jour, j'avais fini par me croire un être « indispensable, et destiné aux plus grands em-« plois. » En 1849, il disait encore à un officier et à un ami : « J'ai été fou d'ambition et d'orgueil; « je ne sais ce que je n'aurais pas fait pour mé-« riter le regard d'un chef ». Il ajoutait, et nous répétons ses paroles, quoiqu'elles soient ici par anticipation : « Maintenant que je ne veux plus « de gloire humaine, la renommée s'attache à « mes pas malgré moi. Je viens de faire une cam-« pagne en Océanie pour Dieu seul, et tout le « monde en parle. » Onze ans plus tard, son ami de Lamoricière, en croyant sacrifier sa gloire à Dieu, assurera de même à sa mémoire et à sa tombe un éclat qui fera pâlir tous ses autres triomphes, et se confondra à jamais avec les splendeurs du pontificat de Pie IX. Dieu est un maître magnifique !

Mais ces regards que l'ambitieux Marceau de 1840 désirait avec passion, il était trop fier pour les mendier, il voulait les emporter d'assaut. Jamais il ne consentit à rien solliciter; il refusa même de voir le roi. Comme on le pressait de se donner du mouvement pour monter plus haut,

il répondait : « Mon tour viendra; il faudra bien « que mon nom sorte un jour ».

Son inflexibilité naturelle s'accrut encore par les emplois qui lui furent donnés. Presque toujours, dès sa sortie de l'École polytechnique, il eut à commander. Avec son équipage il était dur et intraitable. « Où es-tu maintenant? disait un « matelot à un de ses anciens compagnons. — A « bord de l'*Arche-d'Alliance*. — Quel capitaine? « — Capitaine Marceau. — Ah ! pauvre... que je « te plains ! — Oui ; mais M. Marceau d'aujour- « d'hui, n'est plus M. Marceau d'autrefois. » Le matelot répliqua d'un air incrédule : « Il faut alors « qu'il ait *terriblement* changé ». Le respect que j'ai pour les lecteurs et que je me dois à moi-même ne m'a pas permis de rapporter l'*adverbe* énergique dont il se servit, et qui dans la bouche des marins en dit plus que beaucoup de paroles. « Ah ! si celui-là est converti, disait un « de ces hommes, je m'engage à me convertir « aussi moi-même ! » Il en est un qui l'appelait *la terreur des matelots*. Et en effet, il était tellement redouté que des capitaines menaçaient les marins qu'ils ne pouvaient dompter, de les envoyer à son bord faire partie de son équipage.

Sa fierté présomptueuse le rendait souvent insupportable, même à ses amis. L'un d'eux nous disait, le 25 janvier 1865 : « Il me gênait, il me « blessait sans cesse par le sans-façon de sa tenue

« et de sa conduite, par une attitude constam-
« ment pleine de hauteur. Je lui exprimai quel-
« quefois mon étonnement qu'il pût avoir des
« amis. C'est que malgré tout on sentait en lui
« du cœur. »

A la moindre occasion on voyait éclater le caractère emporté de Marceau. Dans ses violences il s'en prenait même aux êtres sans raison. Un jour le chien qui le suivait n'ayant pas répondu assez tôt à son appel, il le saisit avec colère et le lança brutalement par la porte. C'était au café. Quelqu'un, qui entrait, reçut l'animal en pleine poitrine, et Marceau dut s'excuser.

Il convenait lui-même, après son retour, qu'il avait eu de grandes passions, qu'il les avait toutes, qu'il les avait au plus haut degré.

Quel est l'homme du monde qui, dans ses loisirs, ses insomnies ou ses enivrements coupables, n'a pas fait des rêves de fortune? Quand Marceau rêvait ainsi, il se représentait devenant soudain possesseur d'immenses richesses et les épuisant d'un seul coup, dans une brillante fête de nuit, où les magnificences du luxe seraient poussées aux limites extrêmes du possible.

L'Écriture compare aux animaux sans raison ceux qui, penchés vers la terre, n'ont d'autre règle de conduite que leurs instincts ou leur caprice. Durant la grande campagne de Marceau

en Océanie, un officier âgé de 35 ans ayant dit devant lui : « A 35 ans, on n'est plus un enfant, « on a l'âge de se conduire », le commandant de l'*Arche-d'Alliance* repartit sur-le-champ : « Pour « moi, à 35 ans, je n'étais qu'une *bête*. » L'officier fut stupéfait.

Voilà l'homme que la foi avait à subjuguer... Libertinage plus ou moins secret, ignorance entière en matière de religion, préjugés hostiles, orgueil sans frein fortifié par les talents et le naturel, caractère indomptable... Tel était Marceau en 1840. Ce ne sera pas assurément sans de grands coups de la grâce, sans de grands efforts de la volonté, que se remportera la victoire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

MARCEAU DEPUIS SA CONVERSION JUSQU'A LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DE L'OCÉANIE.

(De 1841 à 1844, inclusivement.)

CHAPITRE PREMIER.

CONVERSION DE MARCEAU.

(1841.)

Vers le milieu du règne de Louis-Philippe, il y eut, sous le souffle d'en haut, dans notre marine française, un travail de rénovation chrétienne et de zèle actif dont les traces ne se sont jamais effacées depuis, et qui multiplie encore les conquêtes de la religion et de la vertu. Marceau, qui devait être le plus ardent apôtre de cette propagande, en ressentit, un des premiers, les heureux effets. Parmi ces vaillants de la foi qui agirent puissamment sur lui, un journal a nommé M. Raoul de Couëdic, capitaine de frégate. Nous en pourrions nommer d'autres à qui notre ami avait voué une reconnaissance éternelle, si leur modestie ne nous imposait silence.

Un capitaine de vaisseau qui a porté à Marceau un coup décisif nous écrivait : « Je désire « vivement, et si j'osais me servir de cette ex- « pression, c'est la condition expresse des com- « munications que je vous fais, je désire que mon

« nom ne soit ni prononcé ni indiqué. Dieu se « sert d'une rencontre fortuite, d'une conversa- « tion presque insignifiante, pour opérer son « œuvre. Nous sommes ses instruments à notre « insu, sans aucun mérite de notre part. Quand « il nous emploie à la glorification de son nom « et au salut des âmes, c'est un honneur insigne « qu'il nous fait, et ce n'est pas cet honneur qui « nous donne quelque valeur à ses yeux; mais « seulement la manière dont nous y correspon- « dons dans notre conduite. » Admirable humilité d'un homme de guerre!

Ce qui commença à toucher Marceau, ce fut la conversion de quelques officiers de marine dont il estimait les talents et dont il avait connu les principes et partagé les écarts.

L'un d'eux, embarqué avec lui sur un vaisseau, à l'époque où la flotte n'avait pas d'aumôniers, visitait souvent l'hôpital du bord : là, cet officier consolait les malades, exhortait pieusement les mourants. Marceau avait remarqué que lorsque ce camarade traversait la batterie pour se rendre sur l'avant du navire, les matelots se rangeaient en silence, se découvraient et lui témoignaient le plus profond respect. Ce spectacle lui faisait soupçonner que la religion, objet de ses mépris, avait une puissance s'imposant aux natures les plus rudes. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, son esprit n'était pas satisfait des doctrines qu'il avait

embrassées. Les rares, les imperceptibles parcelles de vérité dérobées au christianisme et répandues dans les systèmes de Fourier et de Saint-Simon, entre lesquels il était hésitant, ne l'empêchaient pas d'apercevoir leur faiblesse et leur incohérence (1). « Pendant dix-huit ans, di-« sait-il, j'ai cherché Dieu sans pouvoir le trou-« ver. » Enfin la grâce entrait insensiblement dans son cœur, et y semait des dégoûts, des désirs, des craintes, du trouble... C'était le trouble précurseur de la paix.

Une parole qu'il entendit augmenta ses incertitudes. Il se trouvait dans une réunion, présidée par le pontife de la religion nouvelle, Enfantin, le *Père suprême*, puisqu'il faut l'appeler par le nom que lui donnait la secte. Celui-ci recevant une lettre, la parcourut avec indifférence; puis faisant un geste de dédain : « Voilà quelqu'un, « dit-il à haute voix, qui sera bientôt des nôtres, » et il donna la lettre à Marceau qui lut : « Mon-« sieur, je viens vous prévenir que, mettant fin « à mes indécisions, je me suis confessé et j'ai « communié. Veuillez donc dorénavant ne plus

(1) On lisait dans un journal le 20 mars 1859 : « Le « Père N..... Père Enfantin (un des anciens chefs du saint-« simonisme) donne, comme tout le monde, des bals déguisés. « Une solennité travestie et dansante a eu lieu chez l'ex-dieu, « qui était déguisé en Égyptien, au milieu de ses ex-disciples, « revêtus eux-mêmes de costumes plus ou moins grotesques. « Voilà comment finissent les religions du XIXe siècle. »

« me parler de vos opinions, dont je suis plus « éloigné que jamais. Cela amènerait des discus- « sions pénibles, et je tiens à rester votre dé- « voué, etc... ». « Comment ! reprit Marceau, vous « dites qu'on est des nôtres quand on vous écrit « qu'on se confesse ! » — « Vous êtes trop jeune « pour comprendre ces choses-là; vous ne voyez « pas que N... dont nous ne pouvions rien faire « à cause de sa légèreté, de ses indécisions, de « ce mouvement inquiet qui cherche toujours et « ne se fixe à rien, va revenir à la pensée par la « religion ? Et puis, ne savez-vous pas que nous « sommes *la fin de toutes choses*, et qu'il faut pas- « ser par le catholicisme pour arriver à nous ? »

Enfantin, il faut bien en convenir, exerçait une sorte de fascination sur ses disciples. Il suffit, pour s'en convaincre, de compter les intelligences d'élite qui se groupèrent autour de lui. En cette occasion, le trait alla plus loin que sa pensée.

Ce mot : *Il faut passer par le catholicisme*, fut pour Marceau, ainsi qu'il le racontait lui-même, *un coup de barre*. Il baissa la tête, comme frappé d'une lumière soudaine, et il se dit : « Mais je « n'ai pas passé par le catholicisme, moi. C'est « peut-être la voie qui mène à la vérité. Je ne puis « juger de la doctrine saint-simonienne en con- « naissance de cause. » Il se retira pensif et rêveur, et subissant à son insu ce mouvement secret qui pousse vers les personnes chrétiennes les âmes

souffrantes, inquiètes et avides de consolation, il alla rendre visite à une dame, qu'il plaisantait souvent sur sa piété et ses pratiques religieuses. Un sombre nuage était sur son front. « Mais qu'avez-« vous donc, Monsieur Marceau, aujourd'hui? » dit-elle, après les premiers compliments d'usage. Il hésita, se défendit quelque temps avec maladresse de nouvelles questions : « Eh ! bien, je vous « avouerai, répondit-il enfin, que je suis boule-« versé d'un mot que je viens d'entendre. » Et il raconta ce qui s'était passé.

Cette dame avait de la charité et du zèle, comme en ont toujours ceux qui sont animés d'une piété véritable. Elle saisit avec empressement cette occasion d'être utile, et dit à Marceau qu'il faut alors franchement essayer du catholicisme et aller se confesser. « Vous vous moquez, reprend celui-ci, « et cependant ce que je vous dis là est fort sé-« rieux ! » — « Je ne me moque point du tout. « La parole qui vous a blessé, part de plus haut. » Et la foi de cette vertueuse femme s'animant encore davantage, elle ose, malgré les dédains de l'officier, lui parler de la sainte Vierge et l'engage à se recommander à elle. Les préoccupations de Marceau allèrent toujours croissant. Une autre conversation, qui est arrivée jusqu'à nous, révèle le travail intérieur qui se faisait en son âme. Un jour qu'il paraissait triste, quelqu'un lui dit : « Mais je « ne comprends pas ce qui pourrait vous rendre

« sombre et chagrin. Rien ne vous manque de ce
« qui peut donner le bonheur. » — « Il est vrai,
« répondit-il, qu'en un sens rien ne me manque-
« rait, si le bonheur pouvait se trouver dans les
« choses de la terre. Quant à la fortune, je crois
« être dans une position assez avantageuse pour
« en acquérir. (Plusieurs personnes distinguées
désiraient le faire entrer dans leur famille.) Mais
« le cœur de l'homme est ainsi fait, que si j'avais
« deux millions, je voudrais en avoir davantage.
« J'avoue aussi que je parais encore être en bonne
« voie, à cause de ma place et du nom que je
« porte, pour la carrière des honneurs; mais ce
« que j'obtiendrais ne remplirait pas plus mon
« cœur que ce que je possède. Je pourrais de
« plus, il est vrai, comme vous dites, ajouter à ce
« qu'il y a d'agréable dans ma situation, par une
« alliance convenable ; mais qui m'assure que je
« trouverais une épouse aimante et que je ne se-
« rais pas trompé, par une erreur irrémédiable,
« sur les qualités de celle à qui je m'unirais? Lors
« même que ce malheur ne m'arriverait pas, il
« pourrait se faire que cette épouse douée de
« cœur et d'esprit n'eût pas pour moi un véri-
« table attachement. Enfin je suppose que je fusse
« le plus heureux et le plus aimé des époux, après
« tout la mort viendra un jour briser ces liens,
« et la jouissance ne m'aura procuré que de plus
« grandes douleurs... Dieu seul, je le sens, Dieu

« seul peut remplir mon cœur. Je me le dis sou-
« vent, et si je savais le vouloir je trouverais
« peut-être le grand secret du bonheur. » —
« Bah ! bah ! dit son interlocuteur en riant, Mon-
« sieur Marceau, vous voyez les choses trop en
« noir !... »

Ce fait est arrivé dans une grande réunion, au milieu des joies bruyantes d'une soirée de plaisirs ; toute la compagnie était très-gaie, Marceau seul était triste. Lorsqu'il fut ainsi interpellé il avait tout d'abord répondu : « *Je cherche Dieu* ». Cette réponse divertit beaucoup ceux qui l'entendirent. Tant il est vrai que les hommes, qui sont l'ouvrage de Dieu, se sont écartés de leur fin qui est Dieu !... Il est bien vrai aussi que les réunions mondaines et les bals ne sont guère les lieux où l'on trouve ce que Marceau cherchait.

Nous ajouterons que les paroles de Marceau, prises dans un sens trop exclusif, renferment quelque chose de faux, et sembleraient supposer que la vie dévote et l'état du mariage sont incompatibles, ce qui, dit saint François de Sales, *est une erreur et même une hérésie*. En effet le Créateur qui appelle *la plupart* des hommes à cette vocation, les appelle *tous* à la sainteté. *Quelque état que nous ayons*, dit le même saint, *nous pouvons aspirer à la vie parfaite.*

Aux inquiétudes qu'il jetait dans le cœur de son fils dévoyé, le Seigneur joignait, pour le rappeler

à lui, les moyens extérieurs. Un petit enfant, dans lequel la mère de Marceau et sa sœur avaient mis tout leur bonheur, et en quelque sorte leur vie, vint à mourir. Ce fut un coup terrible pour cette famille, et les cris de douleur profonde et d'amer désespoir qui vinrent jusqu'à l'oncle de l'enfant, ébranlèrent son âme tout entière. Sa correspondance, que nous avons sous les yeux, est un témoignage non équivoque de son chagrin, mais surtout de l'extrême embarras où il se trouve. Ses lettres sont fréquentes, affectueuses; il voudrait verser quelque baume sur la plaie saignante de sa sœur désolée, mère de l'enfant ravi à leur amour, et sur les douleurs de sa propre mère. Leur parle-t-il de son amitié, il est compatissant, il est tendre...; mais, dès qu'il aborde les motifs de consolation, il devient sec, froid; on sent qu'il ne sait lui-même où en puiser pour les leur offrir; il se tourne en tous sens, il fait mille efforts; ses efforts sont vains, et, dans une lettre secrète à sa mère, il en reconnaît lui-même la stérilité. « Au « fait, dit-il, que puis-je offrir à cette pauvre sœur, « en compensation de tout ce qu'elle a perdu? je « ne vois rien qui lui reste. » Une fois le mot de Providence s'échappe, incompris, de ses lèvres incroyantes. Il semble qu'il l'emploie comme un remède, ainsi que ces médecins incrédules, mais habiles, qui parlent de la piété à des malades pieux, pour opérer sur leur santé une utile réaction. Il ose

même un jour nommer à sa sœur, mais *pour elle*, la religion chrétienne; lui-même rougirait d'y croire.

Dans une autre lettre, on voit, à travers les horreurs du doute, briller pourtant quelques lueurs incertaines : mais ces lueurs éclairent un abîme. « Nous n'avons point d'espérance à donner à notre « chère Évélina, écrit-il à sa mère; il faut abso- « lument qu'elle prenne ses consolations dans la « religion. Ce n'est que là que nous en pourrons « trouver; car celles-là seules sont impérissables. « Mais de quel côté se tourner? à quel prêtre de- « mander du secours? Je n'en connais point. Il « n'y a donc que dans nos sentiments religieux « que nous puissions nous réfugier. *Moi, qui ne* « *suis point catholique*, qui, à bien dire, *ne sau-* « *rais formuler ma religion*, mais qui me suis oc- « cupé, avec bonheur, des sectes philosophiques « et religieuses, je crois avoir trouvé une grande « force dans la croyance à l'immortalité de l'âme. »

C'est ainsi que Dieu préparait le cœur de celui sur lequel il allait bientôt épancher sa miséricorde. Marceau fut de plus en plus détaché, par ces douloureuses circonstances, de la secte saint-simonienne. Et en effet, toute doctrine, *toute religion impuissante à consoler, est évidemment fausse :* c'est un signe infaillible.

Mais combien n'était-il pas encore éloigné de la vérité!

Le Seigneur se servit d'un officier de marine pour lui faire faire le premier pas dans la voie où il devait un jour marcher si vite. Écoutons le récit de cet homme respectable, celui même qui nous a défendu de le nommer.

« J'étais embarqué, dit-il, avec Marceau, sur le « vaisseau *le Scipion*, à une époque où il ne pa- « raissait encore considérer notre sainte religion « que comme une institution humaine, établie « par la fourberie des prêtres, pour dominer des « masses crédules. Je remarquais cependant qu'il « avait une assez grande réserve, quand on par- « lait des diverses théories sociales alors à la « mode, et qu'il ne se posait déjà plus en apôtre « du saint-simonisme; il ne répondait que d'une « manière vague, brève et un peu hautaine, aux « diverses questions qu'on lui adressait sur ce su- « jet; il paraissait même vouloir éviter la discus- « sion à cet égard...

« Enfin un matin, entre dix heures et midi, « vers le milieu de mai 1841, je me promenais « avec lui, sur la dunette du vaisseau, à tribord, « et je fus amené, par la conversation, à parler, « comme en passant, de mes croyances, que du « reste il connaissait. Il accueillit ce que j'avais « occasion de lui dire avec un sourire de dédai- « gneuse incrédulité (1). Je lui demandai alors s'il

(1) L'affirmation ne saurait appartenir qu'à la vérité. L'erreur au contraire nie toujours : c'est le trait le plus saillant de

« avait reçu une éducation chrétienne, soit dans « sa famille, soit dans les écoles qu'il avait fré- « quentées. — Non, me répondit-il. — Hé quoi! « lui dis-je, vous ne connaissez pas notre reli- « gion; vous ne la connaissez que par les atta- « ques et les sarcasmes dont elle est l'objet, « et cela vous suffit pour la juger! Un homme « comme vous, intelligent, loyal, qui ne désire « que la vérité, peut-il procéder aussi légèrement « et condamner ce qu'il n'a pas sérieusement « examiné? Il y a, continuai-je, un fait énorme « qui doit vous frapper : c'est que notre reli- « gion n'est pas comme ces systèmes humains, « nés d'hier, et dont personne ne peut dire que « la vie sera longue. Notre religion date de « dix-huit cents ans; elle a paru à une époque où « l'esprit humain était fort exercé aux questions « métaphysiques. Elle s'est répandue partout; des « hommes distingués, dans tous les genres, dans « tous les pays, dans tous les siècles, s'en sont dé- « clarés les fidèles disciples; elle dure, malgré les « attaques dont elle ne cesse d'être l'objet; il faut « donc qu'elle soit douée d'une grande force, et « qu'elle présente autre chose à notre croyance « qu'un ramassis de fables ridicules et de prati- « ques plus ridicules encore. Il me semble que

son caractère. Dès qu'elle cesse de nier, elle plaisante et elle insulte. (De Maistre.) — L'insulte est le grand signe de l'erreur. (Le même.)

« cette question est digne des investigations d'un « esprit comme le vôtre, et qu'avant de la con- « damner, il est de toute justice que vous l'étu- « diiez.

— « Ceci est juste, me répondit-il, mais où et « comment l'étudier?

— « Cette question est immense, lui répondis- « je, et les livres ne manquent pas; mais ne sa- « chant moi-même de ma religion que tout juste « ce qu'il m'en faut pour mes besoins person- « nels, je suis fort embarrassé pour vous indiquer « les sources où il convient que vous puisiez. Ce- « pendant, afin que vous preniez d'abord une idée « générale, bien que légère, de la question, je vais « vous nommer un ouvrage, écrit par un laïque, « et que vous pouvez considérer comme un de « ces sommaires placés en tête des chapitres « d'un livre pour en faire saisir d'un coup d'œil « le contenu, mais sans entrer dans aucun détail; « l'ouvrage est très-court, vous pouvez le lire « sans fatigue et sans ennui : car le style en est « concis et animé. Faites grâce seulement à l'au- « teur de la verve avec laquelle il n'a pu s'em- « pêcher de flageller les antagonistes de notre « religion : ce livre c'est : *Le Christ devant le siè- « cle*. Une fois que vous l'aurez lu, si la question « vous intéresse et vous paraît mériter quelque « attention, alors ne craignez pas d'aller trouver « un prêtre, qui vous dirigera dans le choix de

« vos lectures. » Il me dit qu'il suivrait mon avis,
« et sur cela nous nous séparâmes. »

Cependant cette conversation avait frappé Marceau. Son âme souffrait.

« Je l'avais perdu de vue depuis assez long-
« temps, dit un autre officier, lorsqu'un matin je
« le vois tomber à bord du *Triton* où j'étais em-
« barqué, et à peine les premiers bonjours échan-
« gés, il me tire à part et me dit : « Mon ami,
« vous êtes chrétien, et je sais que vous ne l'avez
« pas toujours été ; je viens vous demander pour-
« quoi vous l'êtes ; car enfin, j'ai pensé qu'ayant
« une certaine intelligence, vous deviez avoir
« quelque bonne raison pour croire. Je ne m'en-
« gage à rien ; mais je cherche la vérité. » — Une
« de mes premières paroles, je m'en souviens,
« fut sur la nécessité des mystères, et je lui
« ajoutai qu'il y a, dans la pratique même de l'É-
« vangile, une lumière qui porte la persuasion
« dans l'âme (1). Notre-Seigneur, lui ajoutai-je,

(1) Notre-Seigneur a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté « de Dieu, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu. » (*Évang. selon saint Jean*, chap. VII, ℣. 17.)

La princesse Amélie de Galitzin cherchait avec ardeur la vérité. Ayant trouvé ce texte dans l'Évangile de saint Jean, elle bondit de joie et s'écria : « Non, jamais aucun sage qui « ne fut qu'un homme, n'a parlé ainsi ! Aucun sage n'a soumis « sa doctrine à une pareille épreuve. » Elle redoubla de prières et bientôt après fut toute à Jésus-Christ. (Rapporté par le comte de Stolberg).

« n'a pas parlé en philosophe qui cherche à faire « une école et à bâtir un système par des raisons « étudiées; il a parlé en Dieu et avec l'autorité « d'un Dieu qui enseigne la vérité, et qui sait qu'il « donne, pour la connaître, à sa créature, la « grâce, si elle veut ne pas la repousser. Il « a dit : Goûtez et voyez, et non : Voyez et « goûtez (1).

— « Mais alors, me dit-il, comment voulez-« vous que je croie une chose que je ne connais « pas?

— « Oh! lui répondis-je, s'il ne s'agit que de « vous exposer les articles de la foi, la chose est « facile. Il vous sera facile aussi de votre côté, « avec de bons livres, de vous rendre compte des « motifs de crédibilité sur lesquels cette foi re-« pose. Mais, avant tout, souvenez-vous que la « foi est un don de Dieu. Quand les anges annon-« cèrent la venue du Messie, ils criaient dans « les airs : *Gloire à Dieu et paix aux hommes de « bonne volonté!* Il faut que vous aussi, vous soyez

(1) Aimer c'est voir, a dit saint Augustin. (Voir *Pensées sur le Christianisme,* de Droz, membre de l'Académie, mort à Paris le 9 novembre 1850, et qui, après avoir été incrédule, devint, dans les dernières années de sa vie, franchement chrétien et catholique.) Cet ouvrage, aussi substantiel que court, est empreint d'une grande modération.

« Quand Notre-Seigneur envoya ses apôtres, il leur dit : « *Ite, docete omnes gentes,* ce qui ne veut pas dire : Allez, ar-« gumentez toutes les nations. » (Huc.)

« homme de bonne volonté, pour que l'avéne-
« ment de Jésus-Christ se fasse en votre âme ; il
« faut que vous disiez en quelque sorte *Fiat*, et la
« foi, que vous n'avez pas, s'enfantera en vous
« par un acte caché de la grâce. Car la foi est une
« vision de l'âme (1) ; de là vient l'étonnant spec-
« tacle des martyrs, dont beaucoup étaient illet-
« trés et n'auraient pas pu appuyer par des rai-
« sonnements suivis tous les articles de leur
« foi (2). Tel fut à peu près notre début. — Mais

(1) « En réunissant, pour la conversion d'un incrédule, l'en-
« semble merveilleux d'arguments que la bonté de Dieu a
« formé autour de la vérité chrétienne, il ne faut pas oublier
« que toute cette démonstration demeure inefficace tant que le
« philosophe n'a pas accompli, *avec le concours de la grâce*,
« *l'acte* d'humilité qui donne l'entrée à la foi dans son intelli-
« gence. *La foi est de la volonté*. Personne ne croira, à moins
« que préalablement il n'ait voulu croire. Dieu exige cet hom-
« mage. C'est une grande illusion de s'imaginer qu'on peut
« amener de plein pied le philosophe à la foi en raisonnant
« avec lui, en réfutant ses erreurs, en relevant ses contradic-
« tions, en lui montrant que la vérité existe en toute sa pléni-
« tude dans le christianisme; tous ces travaux sont utiles,
« nécessaires même; ils peuvent servir de préparation; mais,
« sachez-le bien, votre philosophe n'arrivera à la conversion
« que le jour où, se renonçant lui-même, il dira à Dieu : Sei-
« gneur, je suis prêt à tout devant votre souveraine vérité. Que
« faut-il que je croie? » (Dom Guéranger.)

« Vous avez cherché la foi par l'étude et par la science, di-
« sait le P. Perrone à un célèbre protestant; c'est très-bien;
« cherchez-la maintenant par la prière, et vous la trouverez. »
Il le fit, et ses cruelles agitations cessèrent, et il croit.

(2) « Le christianisme a été prêché par des ignorants et cru
« par des savants, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de

« ce que vous me dites là est nouveau, reprit-il, « avec une larme que je vis rouler dans ses yeux, « vous me bouleversez; vous heurtez mon intelli- « gence... Mais n'importe; vous pourriez avoir « raison. Si quelque chose vient de Dieu, cela doit « être au-dessus de ce que peut produire l'homme. « Poursuivez; je vous écoute. » — Et notre entre- « tien se prolongea. A partir de ce jour, nous « nous vîmes aussi souvent que les occupations « qui me retenaient à bord purent le per- « mettre (1). »

Ainsi le trait s'enfonçait de plus en plus dans le cœur de Marceau; vainement, comme saint Paul, voulait-il regimber contre l'aiguillon, la plaie ouverte par Jésus-Christ s'agrandissait à chaque instant et elle devenait pour lui une source de douleurs sans cesse renaissantes, douleurs de l'enfantement à la vie de la grâce..... Mais il n'était pas encore terrassé.

« connu. » (De Maistre.) Si dans le premier siècle un philosophe eût dit : Que savent donc et que font donc de si merveilleux vos chrétiens? On eût pu lui répondre : Ce qu'ils savent, ils savent vivre; ce qu'ils font, ils meurent..... Cet argument en vaut bien un autre.

(1) Voir les *Impossibilités ou les libres-penseurs désavoués par le simple bon sens*, par Mgr Parisis, 1857. Il est impossible, après avoir lu cet ouvrage, de trouver l'incrédulité raisonnable, *si l'on sait raisonner*.

L'obscurité des mystères est très-lumineuse et ces choses qu'on ne peut comprendre sont cependant les choses qui expliquent tout.

Toutefois, fidèle à la parole donnée à l'officier du *Scipion*, et pressé par la grâce du Sauveur, Marceau désire, malgré les soulèvements qu'il éprouve, étudier cette religion qu'il a jugée si mal et qui pourrait bien être la véritable.

Apprenant que M. l'abbé Gilbert, vicaire de Sainte-Marie de Toulon, avait fondé une bibliothèque catholique, il va le trouver, et d'un air fier et hautain, mais qui décelait le combat de son esprit, il lui demande quelques livres sur la religion catholique. — « Quel livre désirez-vous, Mon-« sieur? » — « Je n'en connais point, j'en voudrais « un qui traitât la question à fond. » — Alors le vicaire lui remet la *Démonstration évangélique* de Duvoisin, évêque de Nantes, mort en 1813; ouvrage solide et profond, qui a le mérite de réunir en un petit volume et de présenter avec ordre, clarté et précision ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres; traité très-utile aux incrédules qui le sont par préjugé et sans s'être donné la peine de l'examen.

Marceau, dévoré par le besoin de calmer ses troubles et ses remords, se met à le lire; mais plutôt pour en saisir le côté faible que la vérité. On aurait dit qu'il redoutait cette vérité divine qui devait cependant lui apporter tant de paix et de bonheur.

Il ne cédait d'ailleurs qu'avec une certaine honte au conseil qu'on lui avait donné; car jusque-là, on

s'en souvient, les enseignements du catholicisme avaient été à ses yeux des fables propres aux esprits faibles, et ses pratiques, *des grimaces à l'usage des bonnes femmes.* Se mêler par la simple lecture à toutes ces inepties, c'était, suivant lui, un déshonneur et une petitesse. Aussi est-il singulièrement étonné de trouver tant de force dans les raisonnements. A mesure qu'il avance, il est subjugué. Mais lorsqu'il arrive au chapitre VI, qui traite de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, c'est surtout alors qu'il sent sa raison terrassée; il ne sait que répondre à l'évidence du fait qui prouve invinciblement la divinité de Jésus-Christ, et comprenant fort bien qu'une fois cette vérité admise il faut admettre le catholicisme tout entier, il ferme le livre en disant : « Je « finirais par croire toutes ces sottises ! »..... Mais Dieu poursuivait son œuvre.

Sur ces entrefaites entra chez lui un officier de marine, bon chrétien et son ami, qui, remarquant ce livre, lui en témoigna son étonnement et sa joie. — « Vous étudiez donc la religion, Marceau? « Que pensez-vous de cet ouvrage? — Il est bien, « répondit-il d'un air embarrassé. — Alors vous « êtes des nôtres? » A ces mots Marceau rougit, garda le silence et finit par avouer la vérité. — « Comment, repartit l'officier..., vous agiriez « ainsi? Mais ce serait une lâcheté. Ce que vous « avez lu est vrai ou faux; si c'est vrai, vous devez

« vous rendre. Ici l'indifférence serait un crime « contre la raison; la question est trop importante « pour qu'on la méprise. Vous pourriez bien être « aussi, Marceau, sous l'influence du démon. Quoi « qu'en disent les esprits forts, le démon tente « les hommes et s'efforce de les retenir dans ses « filets. » — Et il lui fit au sujet du démon, de sa nature, de ses tentations et de ses ruses, un long discours qui produisit sur Marceau une telle impression que, longtemps après son retour à Dieu, il en parlait encore. Nous en trouverons bientôt des réminiscences dans ses lettres. Du reste, cet officier ne fit que développer la doctrine de l'Église.

Marceau reprit donc ses lectures avec une nouvelle ardeur, et cette fois avec la volonté sincère de reconnaître la vérité et sans arrière-pensée. Puis il en conférait avec ses amis quand il avait occasion de les voir. Il lut et relut, avec une attention sérieuse, *le Christ devant le siècle ou nouveaux témoignages des sciences en faveur du Catholicisme*, par M. Roselly de Lorgues, ouvrage publié en 1835, et qui a fait sur le monde savant et religieux une sensation si profonde. L'auteur, qui cherchait la vérité pour lui-même, fit les dépouillements immenses dont il a tissu son ouvrage, pendant une lente maladie qui semblait le conduire au tombeau. Marceau étudia encore le livre : *De la Mort avant l'homme ou du péché originel*, par le même écrivain.

M. du Bois-Guenheuc, capitaine du port de Nantes, a aussi rapporté que Marceau, se promenant à Toulon et étant entré par désœuvrement dans une chapelle où prêchait M. l'abbé Marin, entendit une phrase qui le frappa extraordinairement, et qui a puissamment contribué à sa conversion.

Peu à peu la lumière se fit dans son âme. « Qu'il me tarde, » avait-il écrit à sa mère, le 22 juin 1841, en revenant d'Alger, « d'aller te voir, « ainsi que ma pauvre désolée sœur. J'espère que « mon affection la consolera un peu. Et puis, je « te dirai, chère mère, qu'il me semble qu'en « nous occupant, tous trois réunis, des grandes « vérités de la religion, nous saurons trouver de « la force dans nos malheurs. » Deux mois seulement après cette première ouverture, le 23 août 1841, Marceau envoyait, de Toulon, à sa mère, la lettre suivante : « Tu es effrayée sou- « vent, ma chère mère, de l'espèce de malheur « qui semble s'attacher à nous qui, aux yeux des « hommes, passons sans doute pour ne pas le « mériter... Moi aussi, tu le sais, j'ai été quel- « quefois révolté de ce malheur incessant.

« Aujourd'hui, je crois que nous en devons « bénir le ciel. Ma chère mère, tout ce qui vient « de nous arriver m'a ouvert les yeux. Tu n'i- « gnores pas que dans mon désir de trouver le bien « et la vérité, éloigné que j'étais de la religion

« catholique, je me suis jeté, autant que mon « genre de vie me le permettait, dans l'étude de « la philosophie. Tu m'as entendu dire combien « je m'étais trouvé heureux de cette étude. Ma « raison était comme satisfaite d'avoir reconnu « la vérité par sa propre force, et ce contente- « ment a duré tant que je n'ai pas eu à souffrir. « Mais lorsque la mort de ce pauvre enfant est « venue nous frapper d'un coup si inattendu, et « que j'ai voulu chercher dans ce que je savais « des motifs de consolation, tu l'as vu, bonne « mère, je n'ai trouvé autre chose que ce que « nous enseigne la religion; et songeant au bon- « heur d'aller vous embrasser, je désirais l'étu- « dier avec vous pour cette raison.

« Toutefois, je le sens aujourd'hui, j'étais peu « préparé à cette étude; les succès que j'avais « eus depuis six ans m'avaient rempli d'orgueil, « et la religion demande des cœurs humbles. « Quand j'ai vu mes espérances d'avancement « frustrées, ces espérances qui étaient bien fon- « dées sur quelques titres, j'ai ressenti une vive « blessure d'amour-propre, et disposé, comme « je l'étais à l'avance, par le malheur de ma « sœur, j'ai reconnu la vérité de la parole : « Vous serez puni par où vous avez péché. »

« Dans ce même moment, j'étais en relation « plus intime que par le passé avec un de « mes amis, lieutenant de vaisseau, qui d'homme

« incrédule et très-dissipé est devenu catho-
« lique fervent, et causant avec lui, je le priai
« de me prêter quelques ouvrages savants sur
« la religion. Je les ai lus, *et ce qui n'aurait pas*
« *eu lieu autrefois, je les ai compris.* Je ne puis
« pas dire, hélas! que je suis aujourd'hui chré-
« tien; mais enfin, bonne mère, j'entrevois qu'a-
« vant peu j'aurai le bonheur de l'être.

« Quant à toi, qui es meilleure que moi, cette
« grâce te sera donnée bientôt, je l'espère. Oh!
« crois-moi, le soulagement qu'a éprouvé Évé-
« lina dans ses douleurs, par les simples visites
« d'une pauvre religieuse qu'elle ne connaissait
« pas, parle assez haut pour que tu n'hésites
« pas à reconnaître une action de la Providence
« dans le coup qui te frappe. Je serai heureux, si
« ta première lettre me fait espérer que tu penses
« comme moi...

« Adieu, bonne mère; je t'embrasse, et aussi
« cette pauvre Évélina. J'espère que, malgré nos
« chagrins, ou plutôt en raison de nos chagrins,
« tu pourras arriver à connaître le vrai bonheur
« sur cette terre. L'espoir de te voir tourner vers
« le Seigneur me rend, je t'assure, beaucoup
« plus calme. Adieu encore; je vous embrasse et
« vous aime de cœur. »

Par cette lettre, on voit que Macreau avait fait de rapides progrès dans la connaissance de la vérité, et que cette vérité se réfléchissait déjà

dans sa conduite et dans son langage. Sa faiblesse semble s'y manifester encore par l'espèce de honte qu'il a de revenir sur ses pas, et le besoin qu'il éprouve de se justifier.

Tout cependant n'était pas fait. Les ténèbres amassées dans son esprit par les préjugés, il est vrai, avaient fait place à la lumière, et il croyait à la divinité du catholicisme; mais il ne savait pas qu'on dût aller plus loin ; du moins, il n'osait peut-être pas se l'avouer à lui-même. Il dit donc à son ami : *J'ai lu, j'ai réfléchi, et je crois. Je suis converti.*

« Mais il ne suffit pas de croire, lui répondit le « vertueux officier de marine, il faut pratiquer, « prier, et se vaincre soi-même. » Il ajouta : « Pour combattre et se vaincre, il faut souvent « faire le signe de la croix, qui est le signe du « chrétien et de notre rédemption, signe terrible « à l'enfer. » Marceau parut très-étonné; mais il fut convaincu.

« Ainsi donc, continua son généreux ami, il « faudra pratiquer maintenant; et d'abord vous « devez commencer par prier. — Mais je ne « sais plus de prières; il y a dix-huit ans que je « n'ai pas prié. — Vous réciterez le *Pater* et « l'*Ave*. » — Il le promit.

« Peu après, dit Marceau, je me promenais « dans mon jardin, et réfléchissant à tout ce qui « m'avait été dit, je voulus faire le signe de la

« croix. Je portai la main droite à mon front;
« mais aussitôt je me retournai avec effroi de
« tous côtés, pour voir si on m'apercevait. In-
« digné contre moi-même, j'achève de marquer
« sur moi le signe sacré de notre salut. Au même
« instant, j'éprouve dans tous mes membres
« comme un frisson électrique; une transpira-
« tion subite couvre mon corps... Je ne savais
« plus ce qui se passait en moi, je sentais que je
« venais de faire quelque chose de grand. Mille
« sentiments opposés et indéfinissables se pres-
« sant dans mon cœur, je tombe à genoux dans ce
« jardin même, en fondant en larmes; j'essaie de
« dire le *Pater*, je l'avais oublié. Je rentrai chez
« moi, je cherchai le livre de prières de ma do-
« mestique, et j'y lus le *Pater* et l'*Ave*. » Dès lors Marceau pria. Aussitôt qu'il eut commencé à prier il se sentit plus fort.

Nous ne devons pas omettre ici une circonstance que nous avons recueillie dans une lettre à sa mère, et dont il lui rendait compte peu après :

« Le premier jour où j'essayai de prier, et
« lorsque je me relevai, il me vint subitement à
« l'esprit : Et ta médaille de la sainte Vierge?...
« Ce souvenir était pour moi tout un événement.
« Il se lie à la grande maladie que je fis en 1836.
« Lorsque je revins mourant du Sénégal, on me
« transporta, tu le sais, de Brest au Mans, chez
« cette bonne dame *de Vauguyon*, notre parente.

« Elle eut pour moi les bontés d'une mère, et « me voyant dans un état presque désespéré, elle « ajouta la prière aux prescriptions des méde- « cins. Elle me recommandait à toutes les com- « munautés, et dans son humble et naïve confiance « à la Mère de Dieu, elle fit mettre dans mon lit « une médaille bénite. Lorsque je fus guéri, et « qu'après un congé de six mois je revins lui « faire mes adieux et mes remercîments avant « de partir pour l'Orient, elle me remit une mé- « daille de la sainte Vierge, en me priant de la « conserver. Je la pris et je la mis au milieu de « mes hardes; elle y est toujours restée, et m'a « suivi partout. Or c'est ce souvenir qui s'est of- « fert à moi immédiatement, à la première prière « que j'ai faite. J'allai de suite au tiroir de mon « secrétaire, dans lequel elle était ensevelie; je la « mis au cordon de ma montre, et je la portai « sur moi. Dès ce moment, chose étonnante! je « me suis senti entraîné dans les voies de la reli- « gion avec une facilité merveilleuse et *sans* « *éprouver ces difficultés qu'ont la plupart des* « *hommes de mon âge.* Tu comprends, bonne « mère, que je ne suis pas devenu bon pour cela; « c'est une affaire de temps et de volonté pour « moi. Mais j'ai avancé très-rapidement dans la « croyance, et *enfin j'ai renoncé sans peine à* « *beaucoup de choses.* Puis, quel n'a pas été mon « étonnement, lorsqu'en lisant un certain livre,

« intitulé : *Manuel de l'Archiconfrérie du Saint et*
« *Immaculé Cœur de Marie,* j'ai vu que cette as-
« sociation a été fondée à Notre-Dame des Victoi-
« res, à Paris, à la même époque où je tombai
« malade, en 1836; que les prières des associés
« ont obtenu des miracles de conversion et de
« guérison, dans des cas désespérés d'irréligion
« ou de maladie; et qu'enfin tous ceux qui en
« sont membres doivent porter la médaille, dite
« *miraculeuse* à cause de son origine. Pour moi,
« il n'y a pas le moindre doute, bonne mère,
« j'ai été protégé, d'une manière toute spéciale,
« par la sainte Vierge (et toi aussi), et c'est à
« Elle que je dois le changement qui s'est opéré
« en moi; et cette protection, je l'ai due encore
« aux prières des cinquante et quelques mille
« membres de l'Archiconfrérie, dont je faisais
« comme partie, grâce à cette bonne dame *de*
« *Vauguyon* (1). Aussi n'ai-je pas hésité à écrire
« de suite à Paris, pour me faire inscrire parmi
« les membres de l'Association. C'est sans doute
« un fort petit acte d'hommage; mais Dieu est
« riche en miséricorde; il nous est tenu compte
« là-haut de tout avec libéralité, si mince que ce
« soit. On n'a pas besoin là de pairs de France ni
« de députés pour être récompensé d'une ma-
« nière bien au-dessus des mérites. »

(1) En 1875, il y a plus de trente millions de membres, et dix mille soixante-dix confréries associées.

Ce n'est pas le seul lien que Marceau ait eu, avant sa conversion, avec la merveilleuse institution de Notre-Dame des Victoires, bien qu'il ne s'en doutât pas. Le commandant Le Bobinnec nous écrivait : « Du Couëdic, capitaine de frégate, « chrétien solide, était ami de Marceau, *le dé-* « *bauché, le scandaleux*, et il le recommandait « sans cesse à l'Archiconfrérie du Saint Cœur de « Marie. — Mais enfin, lui dit le vénérable curé de « Notre-Dame des Victoires, M. Desgenettes, « qu'est-ce donc que votre ami Marceau? — *C'est* « *Satan en personne sur la terre!* Convertissez-le, « et vous verrez le bien qui en résultera. » — « A quelque temps de là, du Couëdic, étant re- « venu à Toulon, rencontra Marceau. Après les « serrements de mains et les préliminaires d'u- « sage, Marceau répondit d'un air soucieux : « Ça « ne va pas aussi bien que de coutume : des idées « fatigantes me traversent la tête. Je me prends « à me demander ce que nous sommes venus « faire sur la terre, ce que sera notre avenir... — « Bien! très-bien! s'écria du Couëdic : je vois « que le bon Père Desgenettes n'a pas oublié mes « recommandations à l'Archiconfrérie. » Je vous « laisse à deviner la figure de Marceau, en voyant « la joie de son ami et en l'entendant prononcer « les mots de Père Desgenettes et d'Archicon- « frérie, qui étaient pour lui plus que de l'hé- « breu. Son étonnement dut augmenter quand

« du Couëdic lui souhaita, en le quittant, des « tortures encore plus rudes que celles qu'il « éprouvait. Sans doute alors le zélé capitaine de « frégate, voyant les premiers effets de la grâce, « ne manqua pas d'écrire à l'Archiconfrérie, « pour qu'on redoublât d'instances, afin d'em- « porter d'assaut cette âme si chère. »

Bientôt le triomphe de la miséricorde divine allait être complet.

Marceau était convaincu, il commençait à se vaincre... il priait..... il n'avait plus qu'un pas à faire; mais ce pas lui coûtait beaucoup. Une chute le réveilla. « Je tombai un jour, dit-il, « dans le péché d'une manière si effrayante, que « je sentis le besoin de mettre vite un frein à mes « mauvais penchants, en rentrant en grâce avec « Dieu. » Il se rendit alors chez un prêtre avec qui il avait déjà eu deux conférences sur la religion, l'abbé Olivier; mais celui-ci étant absent pour plusieurs jours, Marceau renvoya encore sa confession. « Hélas! » disait-il, dans des lettres brûlantes de charité, où il exhortait sa mère à revenir au Dieu *des chrétiens, le seul Dieu véritable*, et à choisir bientôt un directeur, « hélas! moi qui « t'engage à te hâter de rentrer dans le sein de « l'Église, je n'y suis pas encore.... Je n'ai pas « encore fait un acte qui est pourtant bien impor- « tant, *je ne me suis pas encore confessé.* Pendant « quinze jours j'ai lutté, voulant et ne voulant pas.

« Et maintenant le prêtre que j'ai en vue est « absent, et j'ai résolu de l'attendre, en pensant « que je n'étais pas assez bien préparé. Mais qui « sait si ce prétexte ne m'a pas été inspiré par le « mauvais esprit? Aussi, ma bonne mère, je te « dis : Fais ce que je te dis et non ce que je fais. « Ah! vois-tu, aujourd'hui je ne me moque plus « de ce que nous enseignent les prêtres... »

L'officier de marine qui avait mis Marceau en rapport avec l'abbé Olivier étant revenu d'Afrique sur ces entrefaites, et voyant les hésitations de son ami : « Mon cher, lui dit-il, peu importe que vous « vous confessiez à tel ou tel, l'important est que « vous vous confessiez au plus tôt; suivez-moi. » Et il le conduit à M. Marin, aumônier des bagnes. On prend jour pour le lendemain. Marceau, fidèle au rendez-vous, arrive à l'église indiquée et se met à la suite des femmes qui entourent le confessionnal. Là, à genoux sur le sol, il attend deux heures. Lorsque enfin il peut se présenter : « Pourquoi, « lui dit l'aumônier, ne m'avez-vous pas fait aver- « tir? — Mon Père, répond Marceau, il y a dix- « huit ans que Dieu m'attend avec patience! je « pouvais bien attendre deux heures; puis, ici il « n'y a pas de distinction; chacun à son tour. »

Dieu seul connaît ce qui se passa alors. Il vit les larmes de repentir du nouveau pénitent, et entendit, dans sa miséricorde paternelle, l'humble et sincère aveu de ses fautes.

« Toutefois, dit-il, je n'avais pas encore reçu « l'absolution sacramentelle. » Et, soit que ses passions ne se soumissent pas aussi vite à la vertu, que son esprit s'était rendu à la vérité, soit qu'il y mît quelque négligence, cette affaire traînait un peu en longueur. Un dimanche, il était allé faire visite à la famille d'un officier, et se trouvait avec la maîtresse de la maison, Madame G...., lorsque tout à coup, pendant la conversation, un orage épouvantable éclate sur leurs têtes... « Ce « sont les plus horribles tonnerres, dit-il, que j'aie « jamais entendus de ma vie, et j'ai toujours « pensé que, dans son infinie miséricorde, Dieu « les avait fait gronder pour moi, pour moi seul. » Lui qui n'avait jamais tremblé, il tremblait cette fois de tous ses membres, en pensant à l'état dans lequel était son âme. « Ah! si Dieu me frappe, se « disait-il à lui-même, pour me punir de mes re- « tards et de mon peu de courage, je suis perdu « pour une éternité! » Soudain le nuage se déchire au-dessus de la maison, tous les appartements sont secoués violemment, et la foudre craque avec un éclat si saisissant, que Madame G...., par un mouvement involontaire et sans prendre congé, se lève et s'enfuit... Lui-même éperdu, tombe à genoux, il supplie Dieu de l'épargner, de lui laisser le temps d'achever sa confession, lui promet avec larmes de ne plus différer et de se corriger de ses défauts. (La foudre tomba à quel-

ques pas de la maison.) « Le matin, dit-il, j'avais « mal parlé de quelques personnes; je vis, dans « ce moment, que je péchais surtout par le man- « que de charité et par l'orgueil, et qu'une habi- « tude invétérée m'entraînait toujours à critiquer « mes chefs. Je résolus de me vaincre, et de brû- « ler, en arrivant chez moi, *certains rapports.* »

Il brûla en effet des articles *sur la vapeur* qu'il destinait à la publicité et où il ménageait peu ses chefs.

Pendant que le Seigneur faisait ainsi trembler Marceau, il l'invitait, par sa miséricorde, à revenir à lui. « Jusque-là, racontait notre officier, le bruit « du tonnerre m'avait toujours causé un vrai « plaisir. J'étais fier d'avoir eu peur. Ah! me di- « sais-je, que Dieu est bon de me faire éprouver un « sentiment que je ne connaissais pas, afin de se « communiquer à moi! » Et cette pensée ouvrait son cœur à la confiance et le disposait à tous les sacrifices.

Ce fut un coup décisif. Dès le lendemain il était aux pieds de son confesseur, et il se mettait à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. Aux examens de conscience qu'il faisait déjà depuis quelques jours, à midi et le soir, il ajouta la pratique salutaire de noter, sur un tableau, ses manquements et ses victoires, et il veilla, avec le plus grand soin, sur ses pensées et sur ses paroles, afin d'éviter tout ce qui pouvait être contraire à la charité.

Quant à la garde de son cœur, il l'avait confiée à Marie, et dès qu'un souvenir, une image, une impression venait l'assaillir, il se jetait vite entre ses bras et la suppliait, avec de vives instances, d'effacer aussitôt ces impressions funestes. Sous ce rapport, il était étonné lui-même de la force extraordinaire qu'avait acquise son âme, presque subitement; il l'a attribuée à la protection toute-puissante de la Très-Sainte-Vierge, à la médaille de l'Immaculée Conception, qui semblait lui donner un autre cœur depuis qu'elle reposait sur sa poitrine. Cette promptitude à fermer brusquement la porte devant la tentation en poussant un cri vers Marie, c'est toujours la victoire.

Enfin, le 8 octobre 1841, Marceau recevait l'absolution sacramentelle, et le lendemain, à l'autel de la Très-Sainte-Vierge, il scellait sa réconciliation avec Dieu par la réception de l'adorable Eucharistie.

La grâce avait triomphé. Alors notre ami fut à Dieu, tout à Dieu; et en commençant, il commença parfaitement. Le nouvel Augustin avait trente-six ans.

Voici en quels termes Marceau rendait compte de cet événement mémorable : « Lorsque je me « vis au pied de l'autel, au moment de la com- « munion, une pensée vint agiter mon âme. Crois- « je à la présence réelle?... mais je méprisai la « tentation et ne répondis rien. Puis, le prêtre

« s'étant tourné vers moi, et présentant la sainte « hostie, je me mis à trembler d'émotion et de « respect, j'entrai en transpiration, et je reçus, « avec une véritable foi, le corps de notre divin « Sauveur. Je fus seulement un peu triste de ne « pas ressentir une ferveur plus sensible; mais je « dis à Dieu : Que votre volonté soit faite et non « la mienne! Ensuite je fis mon action de grâces; « et comme je me plaignais humblement à Marie, « de ne pas éprouver un amour assez vif pour son « divin Fils, je sentis tout à coup mon cœur se « dilater et des larmes de reconnaissance mouil- « ler mes paupières. En cet instant, j'étais aussi « détaché de la terre qu'il soit possible de le con- « cevoir, *et je vis clairement la vérité éternelle.* « Ce mouvement fut rapide, mais rempli d'une « grande joie. Je passai le reste du jour, enfermé « chez moi, occupé à prier ou à écrire. »

Ce rayon descendu du ciel éclairera désormais toute la vie de Marceau!

Nous empruntons plusieurs circonstances de notre récit au cahier que le nouveau chrétien avait fait dépositaire de ses sentiments, soit afin de se rappeler les grâces du Seigneur, soit afin de fixer davantage ses résolutions. Le lecteur doit en être averti, pour qu'il ne s'étonne pas d'entendre Marceau parler de lui-même. Du reste, ce ne sera pas la seule fois que nous puiserons, dans ce cahier *intime*, de précieux documents. Il est inutile d'a-

jouter que nous avons respecté cet écrit et les autres qui nous ont été confiés, et n'avons fait que de légères corrections, impérieusement commandées quelquefois par la prudence.

« Il y avait peu de mois que j'avais quitté Mar-
« ceau pour aller commander un autre bâtiment,
« dit l'officier qui, le premier, lui parla de reli-
« gion, lorsque, me trouvant à Toulon chez
« M. l'abbé Marin, aumônier des bagnes, il nomma
« mon ancien camarade. Je le regardai avec
« étonnement. Quel Marceau? lui dis-je. — Hé
« bien! Marceau, l'officier de marine. — Marceau
« le lieutenant de vaisseau? celui qui était embar-
« qué sur le *Scipion?* — Justement... C'est un bon
« chrétien. — Ma surprise égala mon contente-
« ment, et peu après rencontrant Marceau, je lui
« demandai s'il était vrai qu'il eût fait ce grand
« pas. Il me le confirma sans embarras, avec ce
« ton posé qui lui était si habituel. — Comment
« cela s'est-il fait? lui dis-je. — Hé bien! j'ai fait
« ce que vous m'avez dit : *j'ai lu, j'ai prié, et le*
« *ciel a fait le reste.* »

A tous ceux qui veulent revenir comme lui à la vérité ou à la vertu, on peut répéter aussi : LISEZ, RÉFLÉCHISSEZ, PRIEZ; DIEU FERA LE RESTE.

CHAPITRE II.

MARCEAU DEVIENT L'APOTRE DE SA FAMILLE APRÈS SA CONVERSION. GÉNÉROSITÉ DU FILS ET DE LA MÈRE.

Issue d'une famille noble et profondément religieuse, orpheline à six ans, plus malheureuse par conséquent que coupable, la mère de Marceau s'était trouvée de bonne heure, par suite de circonstances exceptionnelles, jetée dans une voie qui n'était pas celle des siens, et loin des traditions de foi antique qui avaient protégé son berceau et sa première enfance. L'isolement se fit alors autour d'elle, et elle s'enfonça de plus en plus dans le chemin de l'incrédulité.

C'est là maintenant que revient la trouver son fils, à l'endroit même d'où il était parti pour se lancer dans des égarements bien autrement profonds. Il est beau, il est édifiant, il est utile de voir l'impie terrassé, transformé sur-le-champ en apôtre, entraîner dans le mouvement de grâce qu'il subit les cœurs qui lui sont chers. Il est beau de le voir, à chaque pas nouveau qu'il fait dans la pratique religieuse ou dans la perfection, se retourner aussi vers eux, en leur disant : « Sui-

« vez-moi », et devenir le père spirituel de celle qui lui donna le jour.

A peine Marceau avait-il entrevu que la vérité pourrait bien se trouver dans le catholicisme, qu'il s'était hâté, on s'en souvient, de faire part à sa mère de son intéressante découverte, et déjà il cherchait à exciter en elle le désir d'étudier la religion.

Il ne s'en tint pas là; à mesure qu'il faisait quelques progrès dans cette connaissance, il se servait des lumières nouvelles qui venaient éclairer son esprit, pour dissiper les ténèbres amassées par d'anciens préjugés.

« Il m'est impossible de croire à des punitions « éternelles, » écrivait Mme Marceau; et lui, pour ne pas heurter de front la sensibilité de sa bonne mère, et sans s'arrêter d'abord aux preuves immédiates de ce dogme, il se contentait de rappeler la divinité de Jésus-Christ; puis il concluait : « Donc tout ce qu'a annoncé le Sauveur est vrai. « Il a dit que ceux qui l'écouteront auront un « bonheur éternel, que ceux qui le renieront au- « ront une éternité de malheur et de souffrances; « je le crois, et je le soutiendrai de toutes mes « forces, sans chercher à expliquer la justice de « Dieu, quoique cela puisse se faire par les lu- « mières de la raison, ainsi que je m'en suis con- « vaincu. Du reste, bonne mère, souviens-toi de « ce qu'a dit Jésus à ses apôtres, au moment de

« les quitter : Je serai toujours au milieu de « vous. Il faut en conclure que les doctrines de « l'Église sont toujours inspirées par Jésus et « croire à ce qu'elle enseigne. »

Divinité du Christ, autorité et infaillibilité de l'Église (Marceau l'avait compris), tel est en effet le double fondement de la croyance. Ces deux vérités reconnues, il ne reste plus qu'à écouter et à se soumettre.

« O ma bonne mère, ajoutait-il, en s'adressant « ensuite à son cœur, écoute-moi; moi en qui « tu as confiance, moi qui ai été bien loin de la « vérité, bien loin de la religion catholique; moi, « qui aujourd'hui y crois par ma raison, mais qui « ne suis pas encore assez heureux pour y croire « de cœur, et aimer Dieu comme je le voudrais. « Écoute ton fils autrefois incrédule. » Et il lui parlait des études consciencieuses qu'il venait de faire, des écrits savants qu'il avait approfondis et des convictions qu'il y avait puisées (1).

Peu après qu'il eut connu l'enseignement de l'Église sur le rôle que joue l'esprit de mensonge dans l'affaire de notre salut, Marceau expliquant par l'intervention de cet ennemi de Dieu et des

(1) Aucune religion, *excepté une*, ne peut supporter l'épreuve de la science. La science est une espèce d'acide, qui dissout tous les métaux, excepté l'or. J'en jure par l'Éternelle Vérité, et nulle conscience européenne ne me contredira : la science et la foi ne s'allieront jamais hors de l'unité. (De Maistre.)

hommes les difficultés, les hésitations de sa mère, l'en prévint promptement et l'engagea à résister par la foi. « Le mauvais esprit, disait-il, cherche « par tous les moyens à conserver ses sujets, et « nous sommes de son empire. C'est lui qui nous « inspire ces oppositions. Il redouble surtout « d'activité et multiplie ses manœuvres autour « des âmes qu'il voit sur le point de lui échap- « per, et il retarde, par mille prétextes, la réso- « lution que nous prenons de nous rapprocher de « Jésus-Christ. Ne nous laissons pas aller à des « considérations toutes mondaines. Bonne mère, « Dieu a été prodigue d'avertissements pour nous, « et il se lasserait de nous avertir. »

Il rappelait sans cesse à sa mère la perte de l'enfant qui lui était si cher, et il trouvait dans cet événement mille motifs de revenir aux pratiques religieuses. « Dieu nous a frappés trop ru- « dement pour ne pas nous aimer!... disait-il. « — Ah! oui, trop rudement, répliquait la mère « de Marceau au désespoir. Je ne puis m'empê- « cher de murmurer contre lui, de ce qu'il nous « a pris par un endroit si sensible. — O ma « bonne mère, répondait Marceau, réfléchis un « peu, et tu verras que nous ne devons pas mur- « murer. Avions-nous assez eu de traverses de- « puis vingt ans? Ne m'as-tu pas dit toi-même « qu'un jour tu avais cru ce pauvre Georges mort « sur tes genoux, à la suite d'une convulsion? Il

« a été rendu à la santé. As-tu songé à remercier « Dieu, autrement que par une parole? Avons- « nous été avertis par cette mort simulée? Non; « nos cœurs étaient tellement éloignés des pra- « tiques de la religion, qu'il fallait qu'il nous « l'enlevât tout à fait pour nous réveiller. Nous « n'avons pas le droit de murmurer. Il ne faut « pas dire : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous pris « par un endroit si sensible? mais bien : Merci, « ô mon Dieu, d'avoir su trouver en moi un « endroit assez sensible pour me toucher et m'at- « tirer à vous. »

Puis Marceau exhortait vivement cette mère si tendrement aimée à recourir au tribunal de la réconciliation. Il comprenait fort bien que c'était là que Dieu avait mis le bonheur pour elle, et que la lumière se ferait dans son âme dès qu'elle l'aurait épanchée avec humilité aux pieds de Jésus-Christ, en la personne de son ministre.

« Je regrette bien, écrivait à son fils la mère « de Marceau, que tu ne sois pas auprès de nous, « pour diriger mon choix. » — « Ah! pauvre « bonne mère, lui répondait celui-ci, crois-tu « donc que je sois bien compétent dans les af- « faires de ce genre, moi qui commence à peine? « Mais Dieu, qui s'est montré si bon pour nous, « semble nous conduire en tout par la main. La « sainte religieuse qu'il t'a envoyée te nomme « un prêtre qu'elle dit homme de paix et fait

« pour ramener les âmes égarées. Prends-le « comme venant de Dieu lui-même. Bonne mère, « le mauvais esprit cherche à t'en détourner par « des raisons frivoles, parce qu'il voit que cette « démarche assurera ton retour. »

Lorsque Marceau parlait ainsi, il ne s'était pas encore approché du tribunal de la réconciliation. Un mois après avoir écrit cette lettre, excité lui-même par les vives exhortations qu'il adressait à sa famille, il avait commencé et achevé sa confession, et reçu l'Eucharistie. Aussitôt, il se hâte de faire part de son bonheur à sa mère, et la prie de s'associer à la félicité qu'il éprouve.

« J'ai vu clairement, lui dit-il le 20 octobre « 1841, au moment solennel où j'avais dans mon « âme la sainte hostie, que la mort de cet enfant « est le plus grand bienfait que Dieu pût nous « accorder, et je lui ai dit, en le sentant aussi « vivement que le plaisir que j'ai de t'embrasser « après une longue absence, je lui ai dit du fond « de mon cœur : O Jésus, je vous remercie. Sans « cela, vois-tu, bonne mère, toi et moi nous vi- « vrions, comme nous avons toujours fait, en « honnêtes gens aux yeux du monde, mais en « coupables aux yeux de Dieu, et nous aurions « pu être séparés l'un de l'autre pour l'éternité; « ou si nous avions été réunis, c'eût été dans le « lieu des peines, où notre réunion eût été un « malheur. Tous les jours, continue-t-il, je me

« sens plus reconnaissant envers Dieu. Plus j'é-
« tudie, plus je me fortifie dans les croyances
« que l'Église nous enseigne. »

Pour répondre à une demande faite par sa mère, Marceau lui indique brièvement les ouvrages savants et apologétiques dont la lecture l'a convaincu; mais après les avoir énumérés, il l'engage avec tact à lire, de préférence, le *Manuel de l'Archiconfrérie du saint Cœur de Marie,* livre de sentiment, plus approprié à la nature de celle à qui il écrit. L'homme revient à la foi par la raison, la femme par le cœur.

Pour exciter sa mère à marcher elle-même dans la voie où il s'avançait, il lui faisait part de ses joies, du calme merveilleux et inexplicable dont il jouissait, *ne rêvant plus, comme autrefois, ses rêves d'ambition et de richesses, et se fortifiant dans l'habitude du service de Dieu et l'étude de sa loi.*
« Ce repos d'esprit, lui disait-il, est pour moi
« quelque chose de si extraordinaire, si plein de
« bonheur, que cela seul m'engagerait à persé-
« vérer, dans le cas où je serais tenté de retour-
« ner en arrière. Sans doute, ajoutait-il, *ce calme*
« *est parfois troublé; de temps en temps j'ai à com-*
« *battre;* mais après chaque lutte je suis plus
« tranquille que je ne l'étais autrefois, lorsque
« je me laissais aller à toutes mes passions et à
« tous mes défauts. Je passe aujourd'hui mes
« journées dans ma chambre, occupé à lire et à

« écrire, tandis qu'autrefois je ne savais pas res-
« ter deux heures chez moi. J'espère enfin ar-
« river à travailler. J'en ai un vif désir du moins,
« et *en le voulant, en le demandant à Dieu, j'en*
« *viendrai à bout.* » Et il concluait par une respectueuse exhortation, empreinte des sentiments les plus tendres que puisse inspirer la piété filiale. « Ah! bonne mère, tu as un
« trop beau cœur pour ne pas devenir enfant de
« Dieu. »

On voit avec quelle force de volonté Marceau se portait au bien, et avec quelle humilité il ne comptait que sur la prière, par laquelle on obtient la grâce. *Volonté forte et prière : voilà ce qui fait les saints.*

Un jour, repassant tous les soins dont il avait été entouré par la Providence, et examinant les divers ressorts qu'elle avait mis en mouvement pour l'œuvre de sa conversion, il s'écriait, dans son langage tout militaire : « O ma bonne mère,
« pour peu qu'on regardât autour de soi, on se-
« rait amené à reconnaître que Dieu fait, afin de
« ramener un seul homme dans le bon chemin,
« plus qu'il ne faudrait afin de sauver tout un
« régiment. Mais quelquefois, hélas! on ferme
« les yeux pour le plaisir de soutenir qu'on ne
« voit rien. »

C'est ainsi qu'il se mettait en jeu lui-même, afin de faire sortir, avec plus de convenance, de

ce qui lui était personnel, des leçons utiles ou même sévères.

Il profitait de tout pour porter à Dieu sa mère. Il lui avait parlé de la médaille dite miraculeuse, de sa merveilleuse origine en 1830, de sa surprenante efficacité pour les maux de l'âme et du corps. — « Ah! pourquoi, avait-elle dit, toujours « préoccupée de regrets bien légitimes, pourquoi « notre pauvre ange ne la portait-il pas? — Pour- « quoi, ma bonne mère? parce que nous ne « croyions, ni toi ni moi. Vois-tu, bonne mère, « je ne saurais mieux dire; nous avons tué Geor- « ges, tout comme nous avons mis à mort Jé- « sus-Christ, par nos infidélités à la grâce, par « notre éloignement de la religion. Mais la perte « de ce cher enfant, fruit de notre indifférence « pour Dieu, a été, dans les desseins du Seigneur, « une grande miséricorde et pour lui et pour « nous. Ayons confiance en Dieu, bonne mère; « demandons-lui l'un et l'autre tout ce qu'il « nous faut pour revenir complétement à lui. « Il est venu nous chercher lorsque nous ne « pensions pas à lui; ah! maintenant, si nous « avançons d'un pas pour le trouver, il ne nous « laissera pas faire la plus grande partie du che- « min. »

L'excellente mère de Marceau lui ayant offert le buste de l'enfant qu'on pleurait avec des larmes si amères : « Je serai heureux, lui dit-il,

« d'avoir dans ma chambre l'image de ce neveu « bien-aimé. Mais ne le pleure pas trop. Là où « il se trouve, nos larmes ne doivent pas lui être « aussi agréables que nos remercîments à Dieu « de nous l'avoir enlevé pour en faire un bien- « heureux. Il me semble qu'il doit nous prendre « pour des morts pleurant un vivant. Espérons « en son intercession auprès de Dieu. »

On comprend ce qu'une pareille correspondance (et nous n'en donnons que de faibles extraits) devait produire sur une personne qui aimait Marceau d'une affection si tendre, et qui depuis longtemps dirigeait tous ses regards vers cette intelligence d'élite, vers ce beau et noble caractère, l'orgueil de sa vie, son conseil et l'espoir de la famille. Il lui apparaissait tout à coup comme un saint, et sa plume, trempée dans la la foi, lui envoyait sans cesse quelques-unes de ces paroles de vie qui surprennent, ébranlent, et semblent un écho de l'éternité; paroles inimitables dont la grâce seule a le secret. Aussi, dans l'étonnement de son admiration, sa bonne mère communiquait-elle ces écrits, si nouveaux pour elle, à la religieuse qui la visitait. Marceau ayant appris que celle-ci avait conseillé de conserver une de ces lettres : « Veuille dire à sœur Marie, « écrivait-il à sa mère (le lecteur sera surpris « d'une telle pureté d'intention, dans un homme « converti depuis un mois seulement), veuille

« dire à sœur Marie qu'elle a failli me faire pé-
« cher par orgueil, en vous faisant une telle re-
« commandation. Heureusement que je me sou-
« viens d'avoir été si paresseux autrefois pour
« écrire, qu'en voyant aujourd'hui mes longues
« correspondances je ne puis méconnaître que
« c'est la grâce seule qui agit en moi ; et, s'il y a
« quelque chose de bon dans les feuilles que je
« vous envoie, je ne suis qu'un pauvre secré-
« taire qui écrit sous la dictée d'un plus savant
« que lui. »

A cette réflexion de Marceau, qu'il nous soit permis d'en joindre une qui nous a frappé, lorsque nous parcourions sa correspondance. En comparant les lettres brèves, saccadées, un peu sèches, écrites à sa famille avant son retour à Dieu, avec les lettres multipliées, immenses, toutes détrempées de tendre amitié, qui ont suivi sa conversion, nous nous souvenions involontairement que S. Paul qualifiait les philosophes qui avaient ignoré Jésus-Christ *de gens sans affection, sine affectione.* Cette parole, sans doute, ne s'applique pas dans toute sa rigueur à Marceau, qui fut toujours fils respectueux et frère dévoué; néanmoins, elle a servi à nous expliquer comment la religion avait subitement développé avec tant d'énergie cette puissance d'affection dont nous admirions les effets, et dont il a répandu avec profusion les trésors sur tout ce qui sortait de son cœur et de sa

plume. Ah! oui, la foi est une source de charité!

La sœur de Marceau, Mme de la Pinsonnière, qui avait eu le malheur de suivre les exemples d'indifférence religieuse que sa mère lui avait donnés, semblait hésiter à la suivre dans son retour aux pratiques chrétiennes, malgré les pressantes, les tendres exhortations de notre ami. La piété l'effrayait, elle éprouvait du dégoût pour la prière; le service de Dieu lui paraissait un chemin plein d'épines. Écoutons les conseils que trouvait Marceau dans sa foi pour triompher de ces obstacles et faire cesser les hésitations de cette sœur bien-aimée. Il écrivait de Toulon, le 3 novembre 1841, à sa mère.

« Ce que tu me dis, ma bonne mère, de la dé-
« votion que tu as toujours conservée pour la
« sainte Vierge, au milieu même de ton indiffé-
« rence, vient s'ajouter à ce que je pensais de la
« protection toute spéciale dont nous avons été
« l'objet de la part de cette tendre mère.

« Combien je serais affligé, si cette chère Évé-
« lina, qui a été éprouvée par bien des malheurs,
« hésitait à suivre tes traces et restait là, ne sa-
« chant si elle se jettera dans les bras de la reli-
« gion! Qu'elle se souvienne que la foi est accor-
« dée à ceux qui la demandent. Elle dit : « Je ne
« peux comprendre l'amour de Dieu. » Mais
« pouvons-nous, pécheurs, qui hier encore étions
« plongés dans les ténèbres, pouvons-nous espé-

« rer aimer Dieu parfaitement, ce qui est le bon-
« heur des anges qui le connaissent et le contem-
« plent? Contentons-nous d'abord de le craindre.
« L'Écriture dit : « La crainte de Dieu est le com-
« mencement de la sagesse. »

« Que son cœur ne se trouble pas, parce qu'elle
« ne se sent pas attirée à la prière. Sans nous re-
« buter contentons-nous de dire : O Seigneur, ô
« mon Dieu, vous voyez ma misère ! Je n'ai pas la
« force de m'occuper de vous pour vous deman-
« der votre amour et vos grâces ; au lieu de trou-
« ver du bonheur à recourir au meilleur des pères,
« je n'y trouve que de l'ennui. Ah ! Seigneur mon
« Dieu, ayez pitié de votre pauvre servante, et don-
« nez-lui de prier avec ferveur. Sachons, ô mère
« bien-aimée, ô chère sœur, qu'avec la prière on
« vient à bout de tout. J'ai ici un de mes amis qui
« a longtemps prié sans éprouver aucun soulage-
« ment, mais qui persévérait toujours ; un soir,
« prosterné au pied de la croix, il fut exaucé, et
« depuis il est entré à pleines voiles dans les
« voies de la religion.

« Il ne faut pas se décourager parce qu'on ne
« trouve pas de suite le bonheur dont parlent les
« personnes qui nous engagent à rentrer en grâce
« avec Dieu. Quelle est la récompense d'une sainte
« vie? c'est, dans le ciel, un amour de Dieu éter-
« nel et en quelque sorte infini. Quelle récom-
« pense Dieu accorde-t-il ici-bas à ceux qui cher-

« chent à remplir toutes ses volontés? N'est-ce « pas de leur faire ressentir, de temps en temps, « comme un avant-goût de ce bonheur éternel, « en leur inspirant des mouvements d'amour pour « lui? De quel droit nous qui jusque-là n'avons « rien fait pour son service, prétendrions-nous à « ces joies saintes? Ne faut-il pas auparavant que « nous soyons purifiés? »

Ensuite Marceau engage la mère et la fille à prier en commun et cite ces paroles de Jésus-Christ : « Quand deux ou trois personnes sont « réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles. » Il leur recommande de réciter, trois fois par jour, au son de la cloche, *l'Angelus, prière qui doit être d'une grande joie pour la Mère de Dieu*, et de faire précéder ou suivre cette récitation de l'examen de conscience. « C'est une grande chose, ma « mère, de regarder à chaque instant au fond de « son cœur, pour s'assurer que le mauvais esprit « ne s'y est pas établi en maître. Sans doute vous « n'avez pas des occasions de péchés apparents, « vivant, comme vous le faites, retirées et loin de « la vie active. Mais, bonne mère, il y a la vie de « l'esprit, dans laquelle on pèche tout autant « qu'extérieurement, et cette vie est d'autant plus « active qu'on est plus retiré. C'est surtout de ces « péchés, qui se passent dans la tête et dans le « cœur, que nous devons nous défier. »

La mère de Marceau, avec l'humble docilité

d'une enfant de Dieu, avait adressé quelques questions à ce cher fils. Prêtons l'oreille. Il n'est pas sans intérêt de savoir ce que pense un homme du monde, hier incrédule, esprit fort, et peu rang dans sa conduite, des spectacles, des romans, e en particulier des feuilletons.

« Tu me demandes, dans ta lettre, conseil pour « les feuilletons. J'ai bon espoir, tendre mère, « que ma réponse sera superflue, parce que tu « auras commencé la lecture des ouvrages que je « t'ai indiqués. Nul doute, bonne mère, que la lec- « ture des feuilletons du journal de..... ne soit « d'abord une lecture au moins inutile, et tu sais « qu'il sera tenu compte du temps perdu et des « paroles inutiles. Mais d'ailleurs comment, bonne « mère, as-tu pu hésiter à les abandonner? Ne « sont-ce pas des romans, ne sont-ce pas des his- « toires inventées à plaisir par des hommes qui « n'ont aucune pensée de Dieu et qui, dans leurs « ouvrages, ne disent jamais rien qui porte à son « amour? N'aie pas le moindre doute, *ces lec- « tures sont mauvaises;* mais, je te le répète, dès « que tu auras commencé à lire les livres que je « t'ai marqués, tu ne voudras plus perdre, à lire « les feuilletons du...., le temps que tu pourras « employer à faire d'autres lectures ; lectures qui « te seront très-utiles d'abord, puisqu'elles te fe- « ront entrer dans la connaissance et l'amour de « Dieu; lectures qui, en outre, te seront très-

« agréables, puisqu'elles ont rapport à l'objet de « ton amour. Dis-moi, aurais-tu jamais hésité « dans le choix à faire entre lire le feuilleton et « lire mes lettres, en supposant que j'eusse pu t'é- « crire chaque jour? A plus forte raison dois-tu « abandonner le feuilleton pour des livres qui te « parlent de Dieu. Tu verras, bonne mère, quelle « différence tu trouveras en toi, après avoir lu un « feuilleton qui ne s'attache qu'à exalter les pas- « sions que réprouve la religion, et un chapitre « d'un livre pieux qui vous fait rentrer en vous- « même, vous montre combien vous êtes faible « et combien Dieu est grand. Car, sois persuadée, « ma chère mère, que connaître Dieu, c'est se « connaître soi-même; et se connaître, c'est con- « naître Dieu. Dans cette fin, je t'engage à ache- « ter l'*Imitation de Jésus-Christ*, et *le Combat spi- « rituel*. Lis-les et relis-les sans cesse. Chaque « jour prends un chapitre ou deux, et lis, non « pas couramment et comme pour t'acquitter « d'une tâche, mais en les savourant.

« Pour moi, depuis deux mois au moins j'ai « renoncé à toute autre lecture qu'à celle des li- « vres de religion, non que je craigne l'effet des « autres (et pourtant je dois craindre ceux qui « sont suspects, et je les crains; car Dieu a dit : « Ne vous exposez pas au danger), mais parce que « je n'ai pas le temps, et que je ne voudrais pas « quitter mes chers livres.

« J'étais abonné au spectacle avant de songer « à revenir à Dieu; et bien que j'aie une place « dans une loge, je n'ai plus pensé à y remettre « les pieds, depuis que j'ai reconnu *que je sortais « de là moins bon que je n'y étais entré*. C'est cette « seule raison qui m'a décidé tout d'abord ; et au- « jourd'hui, ce motif n'existât-il pas, je ne saurais « y aller, parce que c'est du temps perdu (1).

« Lis les nouvelles, si tu veux, quoique je ne « voie pas bien à quoi cela peut te servir; mais « pour les feuilletons, n'y jette jamais plus les « yeux. »

Tel est le jugement d'un militaire, dont l'esprit certes n'était pas étroit, vingt-six jours après sa conversion, sur ces feuilletons pestilentiels dont tant de chrétiens, dont tant de femmes qui se croient très-chrétiennes, ne se font pas scrupule de faire leur pâture, parce que le poison y distille goutte à goutte, au lieu de couler à pleins bords comme dans les autres romans.

Marceau termine cette lettre par un trait touchant d'humilité, qui montre de quel pas il marchait dans la voie de Dieu. Après avoir raconté à sa mère que son confesseur est l'aumônier du ba-

(1) L'importance accordée au théâtre est une mesure infaillible de la dégradation des nations. Ce thermomètre n'a jamais trompé. (De Maistre.)

Une dame demandait à Bourdaloue si la fréquentation des spectacles pouvait jeter quelque désordre dans l'âme : « C'est à vous, Madame, de me répondre ».

gne, il ajoute : « Je lui disais un jour (avant d'a-
« voir reçu l'absolution) : Vous avez un forçat de
« plus maintenant; car les chaînes du diable que
« je porte, et son boulet que je traîne sont autre-
« ment lourds que ceux des galériens. C'est du
« reste, ma chère mère, bien bon pour moi, homme
« perdu d'orgueil, d'être obligé, lorsque je me
« trouve à ses genoux avec mes épaulettes sur
« mes épaules, de penser que je suis, à ses yeux,
« moins avancé dans les sentiers du bien que
« plusieurs de ces malheureux couverts de la ca-
« saque rouge. Oh! la sublime chose! Et quelle
« autre qu'une religion divine pourrait donner
« de tels enseignements et produire un tel spec-
« tacle? Voilà des hommes que réprouve le
« monde, qui peuvent devenir et deviennent
« quelquefois *des saints* aux yeux de Dieu, sont
« absous par un prêtre et se nourrissent de Dieu
« lui-même, qui est la pureté par essence, à la
« table eucharistique. Ce fait seul me paraît une
« preuve irrésistible en faveur du Catholicisme.
« Il en est mort un dernièrement, qui, chaque
« fois qu'il venait à confesse (on ne me l'a pas
« nommé, bien entendu), ne savait de quoi s'ac-
« cuser, et répétait toujours : « Je suis heureux;
« seulement mes chaînes ne sont pas assez lour-
« des. Pourquoi les gardiens ne me maltraitent-
« ils pas! » Imagines-tu, ma mère, un plus
« beau spectacle que celui-là!....

« Adieu, bonne mère, adieu. Je t'embrasse de « cœur et cette pauvre Évélina aussi, heureux, « je le répète toujours, de penser que rien ne « saura désormais nous séparer; car je compte « bien sur la grâce de Dieu pour nous attirer tous « vers lui, et nous faire persévérer dans la voie « du salut. Oui, je me sens tout heureux de pen- « ser que notre affection n'a plus de limites. « C'est une sainte et douce chose que de s'aimer « en Dieu; à Dieu donc. »

Dans une lettre écrite de Toulon, le 17 décembre 1841, après une touchante invitation, il termine par ces tendres paroles : « Adieu, ma « chère sœur, adieu, mon enfant, adieu, ma « bonne mère. Oui, je l'espère, nous serons tous « heureux en Dieu. Je vous embrasse toutes les « deux, comme je vous aime, plus que je ne vous « ai jamais aimées. »

Dirons-nous toute la joie de Marceau, lorsque sa mère, transformant ses vertus morales en vertus chrétiennes, se mit à prier, à fréquenter les églises, à assister aux prédications, écarta les lectures superficielles pour donner à son âme une nourriture solide et salutaire, et recourut aux sacrements du Sauveur, sources vivifiantes d'où s'échappent à flots, comme du cœur même de Jésus-Christ, la consolation, la force et le salut. Sa sœur fut aussi entraînée dans ce même mouvement de grâce. Enfin, un bonheur nouveau vint

compléter les jouissances du fervent officier. Il avait un ami qu'il aimait en quelque sorte à l'égal de sa mère, avec lequel il entretenait des relations fréquentes et affectueuses depuis sa conversion; et cet ami, pauvre égaré qui avait été assez loin dans les voies douteuses, revint à Dieu. A cette nouvelle, la reconnaissance débordait du cœur de Marceau. « Ah! que Dieu est « bon! que Dieu est bon! disait-il en envoyant « la lettre de cet ami à sa famille? Que cette « lettre est consolante! Que de calme, aujour- « d'hui, dans cette pauvre victime des passions « humaines! Combien je remercie le Seigneur « de la grâce qu'il a faite à ce cher..... Combien « je le remercie de m'avoir rappelé moi-même « en même temps que lui, afin que je puisse ré- « parer mes torts, qui ont été énormes, puisque « levant les yeux sur ses fautes, moi qui étais si « coupable devant Dieu, j'ai été autrefois jusqu'à « les lui reprocher, à un point de vue humain. « C'est le front profondément humilié, que je « me rappelle ma conduite. Aimons, bénissons, « remercions le Seigneur! » Nous avons lieu de penser que Marceau fut l'instrument de cette conversion.

Sa reconnaissance prit encore de nouveaux accroissements, lorsqu'il fut témoin des opérations de la grâce dans des âmes qui lui étaient si chères. « O ma bonne mère, disait-il dans une circons-

« tance que nous n'avons pas à mentionner ici,
« ta générosité est allée au-devant de mes désirs.
« Je n'avais pas osé te proposer un tel sacrifice : je
« ne te croyais pas encore assez forte pour pouvoir
« ainsi pardonner..... Je te demande pardon moi-
« même de t'avoir si mal jugée. Combien j'ai été
« heureux de voir que Dieu avait agi en toi avec
« une telle plénitude de grâce ! Je l'ai remercié,
« avec des larmes, de la faveur immense qu'il
« t'a accordée. Tu fais encore plus que je ne
« voulais te demander ! Ah ! en songeant à ce qui
« se passe aujourd'hui entre nous, en voyant ce
« qu'il produit dans nos cœurs, je ne saurais
« m'empêcher de reconnaître sa puissance et de
« m'écrier : Je ne veux point d'autres preuves de
« la divinité du christianisme que ce que je sens
« aujourd'hui dans mon cœur !!! »

Et puis, dans le besoin qu'il éprouve de communiquer à tous le bonheur surnaturel de son âme, le nouveau converti commence déjà à souffler le feu du zèle dans le cœur de sa mère. Il l'exhorte à se servir de toute l'influence de l'amitié pour porter à Dieu une dame avec laquelle elle était fort liée, et qui vivait dans une coupable indifférence. « Mais, me diras-tu, je
« ne suis pas assez bonne chrétienne et je ne
« connais pas assez ma religion. Ma bonne mère,
« Dieu te mettra à la bouche la parole qui doit
« toucher le cœur de cette bonne et respectable

« dame. » Il la prémunit ensuite, sous une forme très-délicate, contre le respect humain, et il ajoute : « Je te verrai avec plaisir auprès de « cette dame, aujourd'hui que, bien ferme dans « l'amour de Dieu, tu ne te laisseras pas détour- « ner de tes devoirs pour quelques plaisante- « ries. »

Quelquefois la mère prenait le néophyte, qu'elle respectait déjà, pour son théologien, et lui demandait des conseils propres à la guider dans des occasions où elle ne voyait pas clairement ce que demandait la loi de Dieu. L'esprit droit et sincère de Marceau lui faisait ordinairement trouver la solution véritable; mais, autant avant sa conversion il était tranchant et incisif, autant alors ses réponses étaient humbles et modestes. « Je « suppose, ajoutait-il, que ce que je te dis est con- « forme à l'enseignement de l'Église; consulte « qui de droit. »

Une fois sa mère lui écrivit qu'elle priait avec bonheur *la divine Marie*. La foi novice et timide de Marceau s'effraya de ce mot. Il se hâta de lui répondre que la Vierge Marie est une *créature humaine, sainte au-dessus de tous les saints, mais qu'il n'y a de personnes divines que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit*. Il ignorait que cette expression n'est pas tellement affectée au culte de latrie, qu'on ne puisse aussi l'employer pour témoigner à Marie la vénération profonde qu'on lui porte.

Il recommandait instamment à sa mère l'assistance à la sainte messe, *lors même que cela la génerait beaucoup*, et la visite au Saint-Sacrement. « Jésus-Christ, disait-il, est présent sur les au-« tels; il attend nos prières, et nous, nous le dé-« laisserions ! » Et afin de donner un nouveau poids à sa recommandation, il lui racontait que, *s'il était rentré dans le sein de l'Église aussi facilement, c'était pour avoir, dès les commencements, assisté fidèlement à la messe tous les matins, et le soir visité Notre-Seigneur dans l'adorable Eucharistie.*

Son amour filial et fraternel s'enflammant toujours de plus en plus à mesure qu'il se purifiait davantage, il demanda la permission à sa mère et à sa sœur de fondre les deux bagues qu'elles lui avaient offertes autrefois comme souvenir, et d'en faire une croix... « Cela ira, disait-il, à la « transformation de mon amour pour vous, *qui « est autrement grand aujourd'hui que je vous aime « en Dieu!* »

N'oublions pas que Marceau était chrétien depuis quelques jours seulement quand il écrivait les pages citées dans ce chapitre. Il avait bien raison de dire que, lorsqu'on fait un pas pour aller à Dieu, Dieu en fait mille pour venir à nous !

Dans la ferveur de sa reconnaissance, et dans le but de sceller une réconciliation due à ses prières

et dont l'importance est signalée par la lettre qu'on lira bientôt, Marceau désirait beaucoup que toute la famille pût enfin se réunir, afin de rendre au ciel des actions de grâces communes. Une touchante circonstance fit choisir la ville de Nantes pour cette entrevue, où toutes les douleurs furent changées en joies et où ces cœurs si aimants s'étonnèrent des jouissances ineffables qu'ajoute la foi aux épanchements de l'amitié. Ces jouissances, on ne peut s'en faire aucune idée dans les familles où l'on n'aime pas Dieu.

Marceau résumait ainsi les bienfaits de la Providence : « Que de grâces pour nous, depuis que « cet enfant est monté au ciel ! Un enfant nous « est né, dit Isaïe en nous prédisant la venue du « Sauveur. Après nous être réjouis avec le pro- « phète de cette parole : *Un enfant nous est né,* « ne devons-nous pas dire, avec un sentiment de « reconnaissance : *Un enfant nous est mort...?* et « depuis cette mort la vie s'est répandue en « nous. Cher enfant, tu as été la victime qui a « porté nos péchés, et depuis que tu as le bon- « heur de contempler Dieu face à face, à chaque « jour, à chaque instant, tu as imploré sa clé- « mence pour nous. N'est-ce pas toi qui nous as « réunis il y a peu de temps ! Comme ce voyage « a été pour nous tous une source de joie ! Que « de grâces ! que de grâces ! Oui, heureux ceux « qui pleurent : car c'est surtout lorsque nous

« sommes dans les larmes, que nous comprenons « mieux les choses de Dieu, c'est-à-dire, les « seules choses dans lesquelles nous puissions « trouver le bonheur. »

Dans une occasion importante, où Marceau demanda à sa mère un sacrifice héroïque, auquel cette âme généreuse consentit courageusement, le fervent chrétien se mit à genoux devant elle, et lui dit : « Ma mère, je t'en supplie, ne fais pas « cela par amour pour moi; que ce soit unique- « ment par amour pour Dieu. »

Nous en avons assez dit pour faire voir que Marceau fut l'apôtre de sa famille.

Nous clorons ce chapitre par quelques paroles de notre ami, placées ici par anticipation.

« Ma mère, me disait-il quelques mois avant sa « mort, est revenue aux pratiques de la vie chré- « tienne, en même temps que moi je suis revenu « au Seigneur. Alors cette bonne mère m'écrivit : « Je me suis pleinement abandonnée à la sainte « Vierge; je lui ai tout donné. » Je lui répondis « que sans doute elle avait oublié quelque chose « dans son offrande et qu'elle n'avait pas pensé « à sacrifier son fils et sa fille. Ce fut un coup « d'épée pour ma mère; cette seule idée faisait « fendre son cœur. Alors elle va se jeter aux « pieds de Marie, et comme ses entrailles mater- « nelles frémissaient à la vue de ce sacrifice et « que d'un autre côté la grâce la sollicitait de ne

« rien refuser, elle supplie la Vierge des douleurs « de lui obtenir la force nécessaire pour immo- « ler, en ses deux enfants, le seul bien qui lui « restât sur la terre. Puis, après avoir versé un « torrent de larmes, elle fit son sacrifice avec « une foi magnanime, et m'écrivit : « Mon en- « fant, il m'en a bien coûté; maintenant j'ai tout « donné. »

Elle ne revint jamais sur cette offrande; et quand, peu après, Dieu appela son fils à l'évangélisation de l'Océanie, elle pensa que le Seigneur usait de ce qui lui appartenait; il ne lui vint pas même à l'esprit de chercher à le retenir, quoiqu'elle le vît briser son avenir temporel, et que l'éloignement de ce cher enfant dût priver sa vieillesse et peut-être sa mort de consolations si légitimes.

« Cette bonne mère, disait Marceau, ne de- « mande qu'une chose, la volonté de Dieu pour « moi. »

A son retour d'Océanie, en 1849, quand il alla vénérer Notre-Dame, à la Salette, sa mère lui écrivit qu'elle serait heureuse de l'y accompagner. Marceau en lui répondant lui dit : « Souviens-toi, « ma bonne mère, que la Sainte-Vierge, la Vierge « de la Salette, est Notre-Dame des Sept-Dou- « leurs. Il doit t'en coûter beaucoup en marchant « sur ses pas. *Elle a bien souffert à cause de son* « *fils.* — Je le sais, écrivait cette digne femme;

« aussi je l'invoque sous ce titre, et la prière que « j'ai choisie pour t'offrir, c'est une prière de « douleur, le *Stabat mater !* Je le récite chaque « jour, il me rappelle *tout.* » Elle lui rappelait *tout* en effet, cette hymne touchante : *son Dieu, sa mère, son fils, son sacrifice !...* Quelle admirable, quelle héroïque correspondance !...

Ces heureuses dispositions de la mère, ouvrage de la ferveur du fils, comblaient celui-ci de consolations et le faisaient redoubler de générosité.

Puisse la toute-puissance de la grâce donner souvent de pareils exemples à la terre, pour nous réveiller de notre tiédeur !

CHAPITRE III.

TRANSFORMATION DE MARCEAU.

Un nouveau converti rencontrant le complice de ses désordres, ce dernier lui dit : « Mais, vous « ne me reconnaissez donc pas? c'est moi. — Oui, « répondit-il; *mais moi, je ne suis plus moi.* » Marceau, en se relevant de la sainte table, aurait pu tenir le même langage.

Sa générosité, on peut le dire, l'éleva en peu de temps à une véritable sainteté. Il devint homme d'oraison, de mortification, d'humiliation. Dans l'élan de sa ferveur, il disait : Dieu! toujours Dieu!

Il commença par attaquer de front le respect humain, le foula aux pieds et du premier coup le terrassa pour jamais. Se trouvant, peu après sa conversion, dans une ville où la religion n'était pas en honneur : « Une des premières recom- « mandations, se dit-il, que des personnes même « de piété font dans cette ville aux officiers « qui veulent remplir leurs devoirs de chrétien, « c'est de venir à l'église avec des vêtements « étrangers à leur profession, et on leur facilite « tous les moyens de se cacher : *c'est le règne de*

« *la peur*. Il faut substituer à cette habitude une « coutume contraire. » Et sans craindre les sarcasmes de ses camarades, il parut dans le lieu saint en uniforme; et là, se mettant à genoux sur le sol, au milieu de pauvres femmes, prosterné comme un ange adorateur, profondément recueilli, il passait des heures entières devant le très-saint Sacrement, cherchant à ne pas faire attention à ceux qui l'entouraient. On le regardait quelquefois de tous côtés, et lui, avec sa parole énergique, il se disait à lui-même : « Reste là, orgueilleux. »

Des hommes sans religion suivaient Marceau jusque dans le temple sacré, pour l'épier et le tourner en ridicule. L'humble et charitable officier se contentait de plaindre de pauvres aveugles qui blasphémaient ce qu'ils ne connaissaient pas. *J'ai été comme eux : que ne peuvent-ils être bientôt comme moi !*

On lui représenta à lui-même que, dans ces occasions, il devrait revêtir un habit bourgeois; il répondit : « On se garderait bien de paraître « devant les princes sans le costume militaire, « et vous voudriez que je le quittasse pour pa- « raître devant le Roi des rois ! » Peu à peu d'autres officiers imitèrent Marceau, et les capitulations de la peur devinrent plus rares. « Ce qui fit « promptement disparaître en lui le respect hu- « main, disait un jour Marceau au commandant « Le Bobinnec, ce fut l'usage de la communion

« fréquente. » Le vin eucharistique en effet rend le cœur vaillant (1).

A l'époque dont il s'agit, la religion n'était pas en honneur, tant s'en faut. On n'avait pas vu arborer sur une flotte l'image de Marie; on n'avait pas entendu les maréchaux et les amiraux appeler à leur secours les prêtres et les sœurs de charité, en partant pour une belliqueuse expédition (2), ou se glorifier d'avoir renversé des citadelles inexpugnables et remporté d'insignes victoires par l'intercession de la sainte Vierge aux jours de ses fêtes. Il fallait du courage pour se montrer franchement chrétien; il en fallait encore plus, même aujourd'hui il en faut encore beaucoup, pour se montrer pieux. Marceau a avoué lui-même que souvent des collègues étaient venus le remercier chaudement de s'être approché des sacrements en *habits militaires*. Pourquoi, se disaient-ils, n'oserions-nous pas faire *en bourgeois ce que Marceau fait en uniforme?* Ce sont les propres expressions de l'officier qui nous transmet ce témoignage.

« Je revis Marceau à Lorient, dit un de ses an-
« ciens camarades du *Minos*, pendant que nous
« armions *le Caire*. Il commandait alors *le Vautour*.
« Quel ne fut pas l'étonnement de toute la ville,
« en voyant assister, cierge et chapeau à la main,

(1) Ille enim sanguis valdè nos facit audaces. (Albert le Grand).

(2) Guerre de Crimée.

« à la procession de la Fête-Dieu, celui qu'elle « avait vu, quelques années auparavant, apôtre « exalté du saint-simonisme, *tout à fait* homme « du monde, et même *passablement libertin.* »

A ceux qui l'engageaient à ne pas afficher ainsi sa religion, Marceau répondait : « J'ai été publi- « quement incrédule et apôtre, hélas ! trop élo- « quent du mensonge; rien de plus juste que de « réparer ce scandale donné à la société. J'ai re- « nié et blasphémé Jésus-Christ et sa religion « sainte; n'est-ce pas de la plus stricte justice « de lui faire amende honorable et de me mon- « trer, avant tout, *chrétien?* D'ailleurs, Jésus- « Christ n'a-t-il pas prononcé ce redoutable ar- « rêt : Je renierai, devant mon Père et les anges, « celui qui m'aura renié devant les hommes. »

Un jour il alla, en uniforme, recevoir la très-sainte Eucharistie, dans une chapelle, et à l'endroit même où il avait autrefois outragé Notre-Seigneur. Il agissait ainsi en esprit d'expiation. « Et c'est là même, ajoutait-il, transporté de dou- « leur et d'amour, là même qu'il est assez bon « pour se donner à moi ! ... »

« Je fais bien un peu de scandale ici, écrivait- « il à sa mère, en assistant chaque jour à la messe « et en communiant dans la semaine. Il n'y a pas « tant de lieutenants de vaisseau faisant ainsi, « pour qu'on ne trouve pas un peu extraordinaire « ma conduite et qu'on ne crie pas. Il s'est même

« rencontré un amiral qui, l'autre jour, voulait « me faire entendre qu'il n'était plus dans nos « mœurs qu'un officier communiât ! ! !... Mais ce- « pendant il n'a pas parlé assez ouvertement pour « que je me crusse en jeu. »

Que dira le lecteur chrétien de cette ridicule idée, qu'il est des époques *où il n'entre pas dans les mœurs de communier?* C'est-à-dire, à prendre la proposition dans le sens absolu et général qu'on paraît lui avoir donné, qu'il est des époques où il n'entre pas dans les mœurs d'aimer et de servir Dieu et de faire son salut. Car Jésus-Christ dit : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez « pas la vie en vous. » Qu'ils sont à plaindre, ceux qui se laissent gouverner par des mots !... Bien à plaindre, parce que de tels préjugés, quelque futiles qu'ils soient, ne laissent pas d'être la cause de leur perte !

Un jour Marceau se trouva, dans une diligence, avec des jeunes gens *fort bien selon le monde,* qui s'évertuaient à raconter les aventures galantes et licencieuses dont ils avaient été les acteurs ou auxquelles ils aspiraient. Il prend la parole : « Messieurs, dit-il, si j'avais volé cent mille « francs, je serais perdu de réputation, désho- « noré, et à juste titre; cependant je puis gagner « cette somme et réparer entièrement le tort que « j'ai fait, quoique je reste toujours condamné. « Mais si abusant de l'aveuglement d'un ami je

« lui ravis le cœur de son épouse, le monde « rira; et pourtant, même aux yeux de la raison, « mon crime est bien plus grave, puisqu'il est ir- « réparable et qu'il ne me sera jamais possible de « rétablir la confiance dans la famille que j'aurai « perdue. »

Ce fut comme l'éclat d'une bombe au milieu de la troupe élégante et libertine. Mais que répliquer? Il fallut reconnaître que les plus grands coupables ne sont pas toujours ceux que la loi civile envoie aux galères, et la morale avait eu un vengeur.

Marceau était à la table d'un des grands dignitaires de l'État, en compagnie de plusieurs convives. Le maître de la maison s'aperçut qu'il refusait ce qui lui était présenté, et lui adressa quelques paroles bienveillantes. « C'est qu'aujourd'hui « c'est maigre, » répondit tranquillement Marceau. On fut étonné, on dut sourire. Mais le brave officier ne savait biaiser ni dans sa conduite ni dans ses paroles, et il eût été chrétien aussi bien à la table du roi qu'à l'église.

Saint François de Sales dit que la lecture de la vie des saints et des serviteurs de Dieu l'emporte sur les livres spirituels, autant que la musique chantée l'emporte sur la musique simplement notée, et c'est un vieil adage plein de vérité que celui-ci : *Verba movent, exempla trahunt : la parole émeut, l'exemple entraîne*. Marceau, après sa

conversion, embrassa avec zèle ce moyen de renouvellement. Ce fut la profonde impression que fit sur lui la vie admirable de Mlle de Lamouroux, fondatrice de l'œuvre de la Miséricorde de Bordeaux, qui l'engagea à adopter ces sortes de lectures. « Elles ranimaient sa foi, » disait-il. Il fut surtout touché des œuvres de Marie Eustelle, jeune ouvrière de Saintes, dont les écrits ont été publiés par Mgr Villecourt, évêque de la Rochelle, plus tard cardinal de la sainte Église romaine. Les transports de cette amante passionnée de l'Eucharistie étaient, pour l'âme de Marceau, comme des charbons ardents. « On dirait, écrivait-il, que « ces pages ont été composées sous la dictée d'un « chérubin ! Que de joie on éprouve en voyant qu'au « milieu de toutes nos misères il y a des cœurs « ainsi unis à Dieu, et dont les prières arrêtent les « bras de sa justice ! Comme je me trouve pauvre à « la vue de ces âmes embrasées ! » Et pour faire participer son prochain au bien qu'il avait retiré de la lecture de cet ouvrage, il s'empressa de le répandre parmi ses amis et ses connaissances.

O Marceau ! ô Eustelle ! intrépide soldat de Jésus-Christ, aimable vierge du tabernacle, ô vous qui avez fait passer de si doux moments à votre humble biographe ; pourrais-je vous trouver tous deux réunis sur ma route, comme vous l'êtes depuis longtemps dans mes travaux et surtout dans mon cœur, sans m'arrêter devant vos nobles et

célestes figures, pour les saluer, en passant, avec un tendre et saint respect. Que j'aime à voir ce lion et cette colombe attachés par un même lien au même autel!

Quand le démon voit une âme embrasser avec une invincible générosité le parti de la vertu, il cherche assez ordinairement à la pousser au scrupule, soit afin de retarder sa marche en l'embarrassant, soit afin de la dégoûter du service de Dieu en remplaçant le joug suave du Christ par un dur esclavage. L'esprit droit et sincère de Marceau, et surtout la grâce du Seigneur, le préservèrent de cet écueil. Un matin (c'était dans les premiers temps de sa conversion), comme il se disposait à approcher de la sainte table, de vaines et sombres inquiétudes s'élevèrent subitement dans son âme. « Mes craintes, se dit-il, sont une tentation : « voici le moment de tordre, à tout jamais, le cou « au scrupule; en avant donc! » C'est la seule trace que nous trouvions dans sa vie de ce genre d'épreuve, et c'est une victoire.

Marceau était extrêmement touché des enseignements de l'Église catholique au sujet du dogme du purgatoire. « Qu'elle est donc belle et douce, « disait-il, cette religion qui nous fournit le moyen « non- seulement de rester unis pendant notre vie, « mais de nous secourir après notre mort, ce terme « au delà duquel le mondain ne voit qu'un abîme « horrible et sans fond, où son regard se perd avec

effroi ! » Il s'intéressait vivement aux âmes souffrantes ; il priait, il communiait pour elles. Il se procura la prière qui commence par ces mots : *En ego, ô bone et dulcissime Jesu !* à laquelle est attachée une indulgence plénière applicable aux défunts quand on la récite, les jours de communion, devant l'image du Sauveur crucifié, en y ajoutant un *Pater* et un *Ave* aux intentions du souverain Pontife : pratique si facile et qu'on ne saurait trop recommander. Il racontait un jour à sa mère, qu'il plaçait le mérite de ses bonnes œuvres sur la tête de *ses chers trépassés,* et que cette considération le faisait veiller avec plus d'ardeur sur lui-même, afin de pouvoir contribuer davantage à leur soulagement. Ayant perdu, dans des circonstances très-douloureuses, quelqu'un qu'il aimait tendrement : « O mon cher ami, s'écriait-il, si durant votre vie « j'ai été réduit par mes désordres passés à ne « pas vous venir en aide, autant que je l'aurais dû, « je ferai tous mes efforts, j'en forme le ferme pro- « pos, pour obtenir de mon Sauveur Jésus toutes les « grâces qui pourront vous être nécessaires ! Soyez « mille fois béni, ô mon Dieu, vous qui m'avez « appris comment je peux encore, aujourd'hui, « réparer les torts que j'ai eus pendant mes éga- « rements envers ce cher..... »

Rien n'échappait à la vigilance de Marceau, quand il s'agissait de se vaincre. Un jour, il s'aperçut à l'église d'un petit mouvement de respect

humain qui le portait à ne pas se mêler au chant de l'Église. Immédiatement il se mit à chanter avec ferveur, sans se préoccuper de ses voisins.

« Il est une chose que vous n'avez pas assez re-
« marquée, touchant notre héroïque ami, nous
« disait le commandant N... après notre première
« édition. Dès qu'il se fut converti, Marceau écri-
« vait, sans exception aucune, qu'on fût général,
« soldat ou mousse, à tous ceux auxquels il pensait
« pouvoir être utile, mais seulement pendant le
« temps qu'il pouvait être utile. En dehors de ces
« limites sévères toute correspondance cessait. Il
« avait impitoyablement brisé ces milles liens dont
« le monde enlace ses adeptes. Il en a ainsi agi
« avec moi. Je recevais de lui des lettres immenses,
« multipliées. Dès que j'eus renoncé à mes pas-
« sions et qu'il me crut fixé dans le bien, il inter-
« rompit ses rapports. Une leçon si énergique
« devrait m'être plus profitable que les lettres dont
« il m'a privé. Il en a agi ainsi, même avec l'abbé
« Marin. Ce dernier me disait : « Marceau s'est
« tellement donné à Dieu, qu'il n'écrit plus, même
« à ses meilleurs amis. »

L'officier qui nous a parlé des airs insultants que Marceau avait avec ses camarades, disait en 1865 :
« A Toulon, *du soir au lendemain* son extérieur
« changea. Il fut admirable d'humilité tout d'abord.
« On vit en lui le combat, on comprit la victoire.
« Écoutez. Il se passait dans l'établissement de N...

« des faits très-graves que ne pouvait soupçonner « le ministère. Sur ce chapitre Marceau prenait feu « chaque fois : j'essayais de le calmer, en lui di- « sant : A chacun son œuvre. Mais un matin il « m'arrive avec un grand cahier sous le bras : « Tenez, me dit-il, voici un mémoire sur..... Li- « sez, annotez si vous le jugez convenable, et, « certes, il partira ! » Le surlendemain, mon brave « camarade revient. Il était rayonnant. — Eh ! « bien, mon cher, que dites-vous de mon travail ? « — C'est très-lucide, lui répondis-je, très-remar- « quable, et de nature à nous amener une enquête. « Je me permettrai seulement une question : Le « mémoire vous a-t-il été demandé ? — Non. — « Croyez-vous donc, mon ami, que votre devoir « exige que vous le produisiez ? Pour moi, je ne « le pense pas. »

« A ces mots je crus revoir le Marceau d'avant la conversion, le Marceau de 1840. — « Ah ! c'est « bien vous ! s'écria-t-il avec violence. Toujours « l'homme à temporisation ! Vous ne voyez donc « pas monter le flot des abus, etc., etc., etc. Et « le voilà parti ! — Deux jours après, il rentrait « calme, serein, avec ce bon sourire et ce bel œil « intelligent, suave et tendre que vous lui avez « connu comme moi : « J'ai vu le bon Père L..., « me dit-il avec une simplicité touchante, je lui « ai communiqué mon mémoire ; il pense aussi que « je ne dois l'envoyer au ministre que dans le cas

« où il me serait demandé. Vous comprenez, c'est « une affaire finie. Je suis toujours le même, mon « ami. Le *bon Dieu* m'avertit cependant sans « cesse. » — Et il me demanda pardon de sa vi- « vacité. »

A chaque pas pour ainsi dire, une nouvelle circonstance venait rappeler à Marceau quelqu'une de ses anciennes erreurs antireligieuses ou antisociales. La mort d'un parent l'obligeant à commander des vêtements de deuil, il se souvint qu'il s'était autrefois récrié insolemment contre cet usage : « O bonne mère, écrivait-il, comme tout se « tient, comme tout s'enchaîne dans la vérité, dans « la religion ! Du moment où l'on méconnaît les « sentiments d'amour de Dieu, on perd en partie « tous les autres. *On ne comprend plus la famille*, « Aussi j'ai bien des reproches à me faire à l'égard « de vous tous. Mais comme je remercie Dieu « néanmoins de n'avoir pas permis que je me sois « égaré davantage sur ce point ! »

Quand il repassait les anciens jours, son cœur se serrait encore à la pensée des demandes indiscrètes qu'il avait faites à sa mère, à un âge et dans une position où il pouvait largement se suffire. « Je sais, bonne mère, lui disait-il, combien tu « étais heureuse de rendre service à ton pauvre fils ; « mais ta bonté ne justifie pas mes torts. Enfin « Dieu me pardonnera, j'espère, et il me donnera le « temps et la force de réparer toutes ces fautes. »

Un jour, c'était pendant la semaine qui suivit sa communion, Marceau offrait à Dieu un sacrifice d'autant plus méritoire que sa conscience ne l'y obligeait pas et que sa générosité seule lui en fit un devoir. Il en rend compte en ces termes dans un écrit tracé de sa main, et qui a été trouvé au milieu de ses papiers : « J'ai éprouvé une grande « grâce du Seigneur et remporté par sa force une « victoire sur mon orgueil. Ayant reçu de Vau- « grigneuse une lettre dans laquelle il me parlait « de l'effet produit par mes articles *Vapeur*, je « fus tenté, malgré ma résolution du jour de l'o- « rage, de lui en adresser d'autres sur le même « sujet, ainsi qu'il m'en faisait la demande. Je « me disais que j'écrirais dans l'intérêt du ser- « vice et que c'était un devoir. Assez mécontent « de mes raisonnements, j'allai consulter mon di- « recteur, sans toutefois lui parler de mon *auto-* « *da-fé*. Il me rassura et m'engagea même à pour- « suivre ce projet, pourvu que je m'abstinsse de « toute personnalité. Mais la grâce voulait quelque « chose de plus de moi : à mon examen de cons- « cience, je me reprochai d'avoir surpris la reli- « gion de ce respectable ecclésiastique, et je ré- « solus de lui soumettre tous mes écrits. Mais « Dieu me força encore dans ce dernier retran- « chement, et après m'être débattu un jour et « une nuit entre le sacrifice et l'amour-propre, « je me mis à prier de tout mon cœur Notre-Sei-

« gneur et la sainte Vierge, et enfin je pus dire, « au moment de l'élévation, dans toute la pléni- « tude de ma volonté : Mon Dieu, je vous promets « de ne jamais écrire tant que M. D... sera à ce « poste, et de servir sous ses ordres avec toute « l'humilité possible. »

De pareilles victoires, souvent répétées, donnaient à son âme une vigueur nouvelle ; il en était étonné lui-même. Un jour, ayant causé sans aigreur avec un ancien chef de timonerie dont il croyait avoir à se plaindre, et ayant supporté sans se révolter le manque d'égards de deux gardiens, il disait : « O mon Dieu, je vous remercie de la « grâce que vous me faites, d'être bienveillant et « patient, moi autrefois si gonflé d'orgueil ! Oh ! « grand Dieu ! comment pourrais-je jamais vous « méconnaître, après les grâces infinies que vous « avez répandues sur moi, pour me changer en « tout ? »

« Voici, nous écrivait en 1864 un médecin ob- « servateur, le portrait de Marceau à quarante ans, « alors que l'homme de la nature et l'homme « transformé par la grâce se trouvaient combinés : « Son front, dans de belles proportions de hau- « teur et de largeur, n'avait point la placidité de « l'homme par tempérament pacifique. Aux rides « qui le sillonnaient, aux mouvements qui l'agi- « taient, on reconnaissait le calme après la tem- « pête. Sa bouche était bien proportionnée, mais

« naturellement dédaigneuse. Une barbe nourrie « et ferme, indice de force, encadrait sa mâle « figure. Le nez (ce qu'il avait de moins bien dans « le visage) respirait la sensualité. Son œil brun, « grand, expressif, magnifique, se mouvait sous « un épais sourcil dont les contractions fréquentes « rappelaient l'officier exigeant, ombrageux, irri- « table d'autrefois. On ne pouvait donc pas dire « que l'expression de ce regard fût douce et « aimable ; mais ce qu'il avait de sévère en soi « était tempéré par tous les charmes de la cha- « rité. Le coupable lui-même n'était plus inti- « midé ; dans cet œil lançant et retenant des « éclairs, il lisait distinctement son pardon et l'a- « mour d'un père. »

Tout avait été pour l'ancien Marceau un objet d'orgueil ; pour le nouveau tout devenait un objet de lutte. Quiconque avait été témoin des éruptions continuelles de cette nature volcanique, saisissait le chrétien aux prises avec lui-même jusque dans les moindres détails et s'étonnait de voir de plus en plus s'éteindre le cratère.

« Lorsqu'il se mit à ma poursuite, disait un « marin distingué, pour me ramener à Dieu, il « commença par me prêter le *Christ devant le* « *siècle*, m'engageant fortement à étudier des « livres religieux. Son volume resta plus d'un « mois dans ma chambre. Un matin il entra : Je « suis forcé, mon ami, de partir, me dit-il, je

« viens reprendre mon livre. » Je le lui montre. « L'avez-vous lu ? » reprend-il. — Pour un monde « je n'aurais trompé Marceau. — Non, je ne l'ai « pas ouvert. » L'action de prendre le livre, de le « mettre sous son bras, de me faire ses adieux, « sans l'ombre même d'un reproche, tout cela fut « si calme, si simple, que je ne l'oublierai de ma « vie. Je l'avais connu, peu avant, si vif, si or- « gueilleux, que j'étais écrasé à la vue du triom- « phe qu'à chaque instant il remportait sur lui- « même. »

Un homme qui fut et un grand génie et un grand saint, Ignace de Loyola, énonçait au sujet des caractères énergiques et impétueux les maximes suivantes : « Une seule de leurs victoires sur « eux-mêmes est préférable à un grand nombre « d'œuvres saintes que d'autres font sans peine « en suivant leur humeur douce et facile. Ils sont « même généralement plus propres aux grandes « choses dans le service de Dieu, lorsqu'ils tour- « nent leur impétuosité naturelle du côté de la « vertu. En effet, ils ne se contentent pas alors « des choses communes, mais ils se roidissent « contre les difficiles et ne se relâchent jamais. »

Depuis Ignace lui-même, peu d'hommes autant que Marceau ont offert une vive et saisissante application de cette maxime.

Mais si l'intrépide officier domptait la colère en l'attaquant de vive force, il est une autre passion

plus séduisante dont il triomphait par la fuite. Il avait compris que *dans ce genre de combats la victoire est pour les poltrons*, ainsi que disent les maîtres de la vie spirituelle. Nous avons raconté ailleurs avec quelle vigilance il surveillait les moindres mouvements de son cœur, et comment il recourait à la Reine de la pureté, afin de conserver la plus belle de toutes les vertus. A l'exercice de la prière et de la vigilance il joignait une garde exacte des sens. Il y avait à peine quelques jours qu'il était revenu à Dieu, lorsque, étant allé au restaurant, il s'aperçut qu'on engageait à ses côtés une conversation légère; il se hâta de terminer son repas et de sortir.

Ayant découvert au fond de son cœur un certain penchant pour une personne à qui il avait rendu de grands services, il résolut de donner à ses rapports quelque chose de froid et de réservé, et de s'entourer des précautions que les saints recommandent. Quand il y manquait, il se le reprochait vivement, ou même il s'imposait des pénitences sévères. Il veillait avec soin sur ses yeux, suivant le conseil de l'Esprit-Saint : *Pepigi fœdus cum oculis meis ut ne cogitarem quidem de virgine*, et si quelque regard soudain blessait involontairement ou amollissait son âme, il s'élançait sur-le-champ, ainsi que nous l'avons dit, dans les bras du Seigneur, en invoquant Marie. Il trouva une force particulière dans l'invocation si

connue : « Par votre Immaculée Conception et « votre perpétuelle virginité, purifiez mon cœur « et ma chair, ô très-pure Vierge Marie. Ainsi-« soit-il. » Enfin, en très-peu de temps, par la grâce de Dieu et par ses efforts, l'angélique vertu parut lui être devenue comme naturelle.

Il est vrai que sa mortification laissait peu de prise en lui au démon. En effet, dès le premier instant de sa conversion, il commença à déclarer la guerre à son corps : *hanc viam tenuere omnes sancti* (1). Il était sans cesse occupé, et en voyant la liste des ouvrages de religion, de philosophie ou de piété qu'il avait entre les mains, durant les premières semaines, nous avons été autant édifié que surpris. Un de ses amis les plus chers, qui se trouvait en rade, lui ayant annoncé sa visite : « Venez dîner à terre avec moi, lui écrivait-il ; ce « sera du temps gagné. » Aussi sévère pour lui qu'il avait été autrefois indulgent, il allait même jusqu'à se reprocher une lecture inutile, une visite trop prolongée. Il sentait que la vie chrétienne est essentiellement *une vie sérieuse, occupée.* Que d'autres qui l'oublient !

« Mon fils, disait saint Philippe de Néri à un « pénitent, si vous ne mortifiez votre bouche, « vous ne deviendrez jamais un saint. » Marceau entendit la grâce lui tenir le même langage au

(1) Tous les saints ont fait ainsi.

fond de son âme; il retranchait sans cesse quelque chose à ses repas, et faisait en sorte de ne pas satisfaire entièrement son appétit.

Il diminua notablement le temps qu'il donnait au sommeil, et se proposa de n'accorder à son corps que six heures de repos, afin de l'assujettir et d'avoir plus de temps à consacrer à la prière, au zèle, à ses devoirs d'état. Nous savons aussi que trois mois après sa conversion, *pour faire acte de travail*, s'humilier et économiser quelques centimes dans un esprit de pauvreté évangélique, il se mit plusieurs fois à préparer lui-même, *à cirer* sa chaussure. Pour les mêmes motifs sans doute, on le vit à cette époque choisir, afin de se rendre de Toulon à Hyères, une des places réservées ordinairement aux pauvres dans les voitures publiques; et un de ses camarades nous a cité avec éloge les précautions économiques qu'il prenait dans l'administration de son petit ménage, lui qui autrefois n'épargnait rien. Enfin il pratiqua, dès le principe, le conseil de Jésus-Christ : « Si « quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il prenne « sa croix, et qu'il se renonce lui-même; » il le pratiqua avec tant de ferveur, que déjà au mois de mars 1842, cinq mois seulement après sa conversion, un officier très-recommandable le plaisantait sur *sa vie de pénitence la plus absolue*. Déjà aussi il commençait à être, dans un certain monde dévot, l'objet de critiques amères; et lorsqu'il

l'apprit, il en fut d'abord un peu inquiet. Il ignorait encore que tous les saints ont passé par cette voie, et que la mortification, l'humiliation, c'est-à-dire les vertus qui font les héros chrétiens, n'ont jamais été du goût du monde, même d'un certain monde pieux. *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (1). Le démon ne redoute guère les vertus qui ont toujours été applaudies.

Et le monde, il faut bien le dire, a partout ses représentants, au moins par intervalles, même dans les asiles les plus saints, les compagnies les plus parfaites, et pour ainsi dire jusque dans le vestibule même du paradis. Quand le chef futur de l'Église prétendait détourner le Christ de sa passion et se faisait donner par le Seigneur le nom de Satan, quand Jacques et Jean demandaient par leur mère au Messie d'être les deux premiers de son royaume, quand les apôtres se disputaient la prééminence, ou lorsqu'ils voulaient faire tomber le feu du ciel sur une cité coupable, Pierre, Jacques, Jean, tous les apôtres, en ces moments étaient du monde. *Nescitis cujus spiritûs estis,* disait Jésus-Christ (2). Il y a le

(1) Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ. (Saint Paul). — Il ne faut pas oublier que le même saint Paul disait aux fidèles : « *Per omnia vobis placeo.* Je fais « tout pour vous plaire. » Autre chose est de déplaire au monde en pratiquant la perfection évangélique, autre chose est de lui déplaire par sa rudesse. Ne confondons pas.

(2) « Vous ne savez pas quel esprit vous pousse. »

monde et le respect humain de la vie chrétienne, religieuse, sacerdotale, comme il y a le monde de la vie terrestre et charnelle. Le dernier pousse au péché et à l'enfer; le premier empêche d'aspirer à la perfection ou de la pratiquer : après le péché, c'est le plus grand de tous les malheurs. Partout, pour être un saint, il faut plus ou moins lutter, et premièrement contre soi-même. Partout la sainteté est comme le salut... *une affaire personnelle, purement personnelle.*

Dès les premiers temps de son retour à la religion, Marceau fut porté par la grâce et s'appliqua avec ferveur à se soumettre en toutes choses, dans les plus grandes comme dans les plus petites, à la volonté de Dieu. Ce sentiment se retrouve partout dans ses lettres. « J'aurais eu bien du « plaisir à vous embrasser, écrivait-il à un de « ses chers amis; mais puisque Dieu a décidé « qu'il n'en serait rien, il faut que je me réjouisse « d'avoir ce sacrifice-là à faire à sa sainte vo- « lonté. »

Un an après sa conversion, nous trouvons Marceau à l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe, à Meilleraie. La vue de ces hommes de Dieu, dont la figure rayonnait de joie et même de santé, lui fit une vive et profonde impression; il porta envie à leur sort; mais loin de prendre le change, et de se laisser détourner de ses devoirs d'état par cet édifiant spectacle, il prit la résolution

d'être de plus en plus fidèle à les remplir. « Si « Dieu, disait-il à un ami, veut, dans sa sagesse « infinie, que nous restions dans la marine, où « nous avons tant d'occasions de chutes, ou pour « mieux dire d'épreuves, sa bonté nous ménagera « toutes les grâces qui nous sont nécessaires. « Dans la marine, au milieu du monde, nous « trouverons cette paix que ces bons religieux « possèdent dans leur cloître, parce que nous « correspondrons à la volonté de Dieu. Là est « tout le secret du bonheur sur cette terre : cor- « respondre à la volonté de Dieu ! »

« La foi, dit l'officier de marine que nous « avons vu sur le *Triton*, en 1841, répondre aux « difficultés de Marceau, la foi, en entrant dans « cette âme ardente et généreuse, en avait tout « d'abord fait un saint, et je lui répétais souvent « que l'élève avait laissé son maître bien loin « derrière lui ! » Nous le verrons, en effet, jusqu'à la fin de sa vie, faire ses efforts pour régler ses pensées, ses jugements, ses paroles et ses actions sur les jugements, les paroles et les actions de Jésus-Christ, sans se préoccuper de la sagesse du monde. La foi est un sixième sens.

Marceau était un jour dans un café de Lorient, où se trouvait une nombreuse et brillante réunion d'officiers de toutes armes. Un des plus éloquents l'apostropha ainsi avec un ton solennel : « Bah ! « mon cher Marceau, lisez Eugène Sue, et vous

« apprendrez à connaître parfaitement le cœur « humain. » C'était alors le grand règne de cet ex-chirurgien auxiliaire de la marine. — « Erreur ! « répliqua froidement Marceau, lisez avec soin un « seul verset de l'Imitation, et seulement alors « vous pourrez connaître le cœur humain ! »

L'Écriture sainte a dit : *Le frère qui est aidé par son frère, est comme une forte citadelle ;* et encore : *Celui qui a trouvé un ami fidèle a trouvé un trésor qui est au-dessus de tout bien ; un ami véritable est une forte protection.* Aussitôt que Marceau fut à Dieu, il se mit à chercher des cœurs avec lesquels il pût s'exciter à la pratique du bien et se fortifier dans ses résolutions. « Que je suis « heureux, disait-il, quand il m'est donné de « passer de bonnes heures *à parler du bon Dieu !* »

Nous avons tout lieu de soupçonner que lui-même créa cette réunion de jeunes officiers de marine si dévoués qui édifièrent tant les Toulonnais. Ces militaires admirables s'imposaient une habitation modeste, une pension convenable mais sobre ; à la fin de chaque mois versaient toutes leurs économies dans les mains du fondateur d'une maison de refuge ; rivalisaient de zèle dans le service du Seigneur et dans toutes les œuvres de l'apostolat chrétien.

Un de ceux avec qui Marceau se lia plus intimement, était M. l'ingénieur Guérin, dont la mort a été encore plus belle que la vie. Mme Gué-

rin, frappée du choléra, allait expirer. « O mon « Dieu, dit ce digne homme, mes enfants ont « plus besoin de leur mère que de moi. Acceptez « ma vie en échange. » Et le ciel exauça cette héroïque demande, le plus bel éloge qu'un père puisse faire de son épouse.

« J'ai besoin, écrivait Marceau à un de ses « amis, de venir auprès de vous, corriger les « défauts qu'a augmentés chez moi l'éducation « polytechnicienne. Aussi est-ce avec bonheur « que je lis, dans vos lettres, tous ces détails « pieux qui me font comprendre cette religion « du cœur, que je ne saurais avoir de moi-même. » Son âme était dès lors tellement éprise de Dieu, que cet amour, lorsqu'il pouvait l'épancher librement, lui faisait oublier, en quelque sorte, ce qui se passait autour de lui. Un jour qu'il se trouvait à Nantes, au restaurant, prenant son repas, un voyageur s'approche, se nomme... c'était un excellent chrétien, connu aujourd'hui dans toute la France par son zèle. Aussitôt Marceau se lève, l'embrasse, et écartant son assiette, il se met à causer avec lui sans respect humain de Dieu, du bonheur qu'il y a de lui appartenir, de ce que sa gloire exige de notre dévouement. Une heure, deux heures, trois heures s'écoulent; on écoutait les deux nouveaux amis avec curiosité, avec étonnement; les convives se succédaient autour d'eux, leurs saints entretiens duraient

toujours... Il se faisait tard. Enfin, on vint avertir qu'on allait fermer le restaurant. Marceau ne s'était pour ainsi dire aperçu de rien. « Je n'oublierai « jamais, nous a dit son fervent interlocuteur, « cette première entrevue. »

« Il semble, écrivait Marceau, le 14 septembre « 1843, à un officier converti comme lui, il « semble qu'on ait peur de revenir sur le seul « sujet qui mérite de nous occuper et qui soit « intarissable... Dieu! — comme le temps passe « quand on parle de Dieu! Heureusement que « nous aurons toute l'éternité pour nous en en- « tretenir. »

Mais c'est par les actes, plus que par les paroles, que se prouve et que s'entretient l'amour. Dès les commencements, Marceau s'adonna avec ardeur aux œuvres de miséricorde. « On en a be- « soin, disait-il, pour ne pas se refroidir dans la « charité. » Il appelait les pauvres *ses frères et les privilégiés de Dieu*, et il avait pour eux, en quelque sorte, le respect qu'il aurait eu pour la personne même de Jésus-Christ. Pourrait-on ne pas être touché en lisant les paroles suivantes, qu'il écrivait peu de mois après sa conversion? « Je vais souvent à Recouvrance, dans la petite « chapelle de la sainte Vierge, où je me trouve, « je crois, en très-haute compagnie. Car je ren- « contre là des gens bien recueillis, couverts « souvent de haillons, et je suppose que ce sont

« de grands amis du bon Dieu. Je lui demande « pardon de me trouver ainsi au milieu de ces « braves gens, et j'espère que, grâce à eux, il « doit bien consentir à écouter mes prières. » Partout où Marceau portait ses pas, il cherchait à souffler le feu dont il brûlait, à pousser aux œuvres de miséricorde chrétienne, et dès qu'il avait pu trouver un ami, il l'initiait à la visite des indigents, et l'engageait à mettre, comme lui, sa foi sous la sauvegarde de la charité (1). « Je suis ici à X..., écrivait-il un jour, tout déso- « rienté et tout désolé. Je ne puis trouver de « compagnons d'armes. Je voudrais réunir quel- « ques hommes de cœur et d'action, en associa- « tion religieuse; on m'assure que c'est fort dif- « ficile, sinon impossible, à cause du respect « humain et de l'esprit de dénigrement. Mais ces « causes ne sont pas telles que le bon Dieu, s'il « veut bien s'en mêler, n'en puisse venir à bout.

(1) L'Écriture sainte a dit : « *Non te pigeat visitare infir-* « *mum ; ex his enim in dilectione firmaberis* : n'aie point « de honte de visiter l'infirme ; par là tu seras affermi dans la « dilection. » « Quand je sens mon cœur s'allanguir au service « de Dieu, disait un saint prêtre, je vais voir mes pauvres les « plus dégoûtants, je m'assieds sous leurs toiles d'araignées, « sur leurs chaises à trois pieds, au sein de toutes leurs mi- « sères; je savoure leur pauvreté et leurs souillures, je les « comble de caresses, je passe une partie de ma soirée avec « eux, et quand je reviens, mon âme est debout, et elle a re- « couvré son union à Dieu. »

« Aussi, je ne désespère pas, puisque je suis ici « pour plusieurs mois, d'avoir trouvé quelques « confrères avant mon départ. » Il y réussit.

Un des amis de Marceau lui proposa de se joindre à lui, pour demander pardon à Notre-Seigneur des outrages qui se commettent contre son adorable nom. On sait qu'une pieuse Archiconfrérie a été établie plus tard par Sa Sainteté Pie IX à cette fin, et aussi pour réparer la violation du jour du Seigneur. Marceau avait un amour trop tendre envers Jésus-Christ, pour ne pas accueillir avec joie et empressement cette proposition. Elle lui rappelait en même temps d'amers souvenirs, des fautes qu'il eût voulu effacer avec son sang. Non content de redire sans cesse : *Sit nomen Domini benedictum* (1) ! il engageait les personnes sur qui il pouvait avoir quelque influence à répéter souvent cette invocation ; il se fit apôtre zélé de la dévotion réparatrice, cherchant partout des associés, répandant parmi ses amis *de petits imprimés* qui indiquaient le but de cette pieuse croisade, et surtout entrant lui-même avec ferveur dans l'esprit de l'association. « Nous « avons bien à faire ici, écrivait-il, et lorsque je « passe dans les rues, au milieu de tous nos « soldats et de nos matelots, que de fois « j'ai à répéter : *Sit nomen Domini benedic-*

(1) Que le nom du Seigneur soit béni !

« *tum* (1)! mais peut-être encore davantage au « restaurant, où il y a une ou deux personnes « qui ne savent pas dire une parole sans y placer « un blasphème. J'ai été *comme eux*. Vous com- « prenez que je dois les prendre en grande com- « passion, eux qui servent à me rappeler com- « bien j'ai été misérable! » Ne semble-t-il pas qu'on entend Paul dire à son fidèle ami Timothée : « J'ai été un blasphémateur, un persécu- « teur et un ennemi outrageux du Sauveur; mais « Jésus a eu pitié de mon âme, afin de faire éclater « en moi sa miséricorde et d'encourager, par « mon exemple, les hommes qui croiront en lui « à espérer, malgré leurs péchés, la vie éter- « nelle. »

Cette vive compassion qu'exprime ici Marceau pour les blasphémateurs, il la portait à tous ceux qui ne connaissaient pas ou n'aimaient pas Jésus-Christ. Les hommes imparfaits sont bien différents; ils oublient aujourd'hui ce qu'ils étaient hier et n'ont que des sentiments aigres envers les pauvres pécheurs. On parlait un jour à notre ami d'un officier qui s'était permis sur la religion des paroles bien équivoques; il dit avec une douce pitié, en faisant allusion à sa conduite privée dont il était particulièrement instruit : « Cet officier

(1) Une des pratiques des associés est de bénir le nom adorable de Dieu quand ils l'entendent blasphémer, ou quand ils voient violer le jour du dimanche.

« est malheureux, bien malheureux. » Un autre jour, M. de Joannis lui apprenant la mort subite d'un officier de marine, il dit : « C'est le second « de ma promotion qui meurt ainsi. O mon Dieu, « pourrai-je assez vous remercier de la bonté in- « finie que vous avez eue de me ramener à vous? »

Marceau profitait souvent des occasions qui lui étaient offertes pour s'accuser publiquement de son ancienne irréligion, afin de rendre à Dieu par le repentir la gloire qu'il lui avait ravie par son impiété. « Un jour, dit l'abbé Mullois, le brave « et pieux officier se trouvait à Paris dans une « réunion d'ouvriers, où il ne manquait ni mé- « créants ni mauvaises têtes. Il voulut bien leur « adresser quelques paroles; l'impression fut « profonde. « Mes amis, leur dit-il, il y a sans « doute, parmi vous, des hommes qui ne sont « pas chrétiens, qui n'aiment pas la religion. Eh « bien! sachez-le, j'ai été impie comme vous; nul « plus que moi n'a détesté le christianisme; mais je « dois lui rendre cette justice, que tant que je n'ai « pas été chrétien, j'ai été malheureux, profon- « dément malheureux..... Je n'ai pas vécu jusque- « là; non, ce n'était pas vivre; je m'agitais, ou « plutôt mes passions me poussaient, me tiraient, « m'entraînaient; mais je ne vivais pas... Non, je « n'étais pas un homme... J'étais une machine. »

La pensée de ce que Dieu avait fait pour lui le poursuivait sans cesse. « Ah! que le Seigneur

« a été bon! » s'écriait-il. « Hélas! écrivait-il le « 13 novembre 1842 à un marin, j'ai fait une « guerre impie durant vingt ans à mon souverain « Maître; et ce Père des miséricordes n'a cessé « de me poursuivre, jusqu'à ce qu'il m'ait forcé « à changer mes ennuis pour de la joie, et la « mort éternelle que je méritais pour l'espoir « d'une éternité de bonheur! » « Non jamais, « disait-il à un de ses amis, je ne comprendrai « la grâce qu'il m'a faite. Mais comment, après « tant de bienfaits, puis-je être si froid à son ser- « vice? Hélas! je n'apporte à ce divin service « qu'une demi-volonté, avec laquelle on n'arrive « jamais à cette paix sans mélange, que je sens « devoir être le partage des vrais serviteurs de « Dieu. Je ne devrais vivre que pour la volonté « de Dieu, et toujours je succombe à la tentation « de vivre pour moi. Ce *moi*, quand pourrai-je « donc m'en défaire? »

Nous croyons utile de faire remarquer ici en passant que Marceau était dans l'erreur, lorsqu'il pensait que l'amour de Dieu, dans les saints, doit produire l'exemption des tentations et des agitations involontaires qui y sont attachées. Qui a plus aimé Dieu que saint Paul? il défiait toutes les créatures visibles et invisibles d'arracher de son cœur la charité de Jésus-Christ. Cette charité, disait-il, le pressait, le faisait mourir chaque jour. Cependant saint Paul, brûlant d'amour, fut soumis

aux révoltes de la chair; il en gémissait, il demandait à Dieu d'en être délivré, et cette grâce lui fut refusée, parce que l'humilité produite par l'humiliation lui était plus utile qu'une paix parfaite et sans nuage. Le sentiment de la tentation ne nuit pas à celui qui n'y donne pas son consentement (1).

Mais il est vrai aussi que les hommes généreux, tel qu'était Marceau, se reprochent souvent comme des défaillances de la volonté les choses mêmes où la volonté n'a aucune part.

On comprend qu'une âme si brûlante de charité, si attentive sur elle-même, ne pouvait négliger ses devoirs d'état et le soin de ceux que l'Esprit-Saint appelle *domesticos fidei* (2). Nommé en 1842 au commandement du vapeur *le Tartare*, Marceau inculqua à ses officiers et à son équipage les principes religieux les plus fervents. Les prières et les exercices pieux, qui depuis longtemps étaient oubliés dans la marine (alors il n'y avait pas d'aumôniers dans les armées de terre et de mer), furent rétablis à son bord, non par l'effet de son autorité, mais par celui de ses leçons et de ses exemples.

Devant son équipage, il se montra toujours chrétien, et de plus, il se livrait en public aux pratiques communes de la vie chrétienne : il ne

(1) *Non nocet sensus, ubi deest consensus.*
(2) La famille, ceux dont on est chargé.

manquait jamais de prier avant et après le repas. Quelqu'un, dont on ne peut blâmer les motifs, l'engageait à omettre ces prières, puisque les autres officiers en plaisantaient : « Ils sont libres de « manger comme les animaux, répondit-il; pour « moi je veux le faire en chrétien. — Mais vous « devriez vous contenter de les dire dans votre « cœur. — Je suis chrétien par le cœur et par le « corps. A ce compte, Notre-Seigneur était donc « répréhensible quand, avant son repas, il priait « et rendait grâce à son Père? » Marceau tout entier se révèle dans ces paroles. Il faut, dans l'Église de Dieu, de ces âmes vigoureusement trempées, qui portent la bannière haute et déployée, afin de protester contre l'abaissement des caractères, et d'imprimer aux hommes et aux coutumes un mouvement de réascension. D'autres ont reçu du ciel la mission non moins utile peut-être de montrer, par leur exemple, comment la vertu la plus pure peut condescendre à la faiblesse des imparfaits, sans trahir le devoir.

Après avoir donné, dans sa conduite, des exemples de cette force, Marceau lui-même plus tard en devait donner de cette condescendance, et nous savons d'un capitaine de frégate qui prenait ses repas avec lui à l'hôtel du *Bon Lafontaine*, à Paris, qu'il se contentait de dire intérieurement le *benedicite* et les *grâces*. Il était sûr alors de ne pas céder à la peur, mais à la charité. Ce que *le saint*

fait au commencement pour se dompter et pour fouler l'esprit du monde, il sait ensuite s'en abstenir, au besoin, par zèle ou par prudence. La sainteté a divers aspects. Comparez Ignace de Loyola de Rome à Ignace de Loyola de Manrèze !

Avant sa conversion, Marceau était, ainsi que nous l'avons dit, fier, hautain, dur envers ses matelots. Il avait à se reprocher des abus de pouvoir, des actes de despotisme. Punir le moins possible, pardonner, triompher du mal par le bien, ce fut la maxime de Marceau revenu au Seigneur. Sans négliger la discipline ni son devoir sur les navires qu'il commandait, il devint bon et doux avec ses subordonnés et ceux-ci, heureux du changement que la religion avait opéré dans leur chef, commencèrent à voir en lui un père; ils se mettaient rarement dans le cas d'être punis. Les effets qu'ils ressentaient du retour de leur commandant à Dieu, ne purent que leur donner une haute estime pour la foi catholique.

Une fois en rentrant à Cherbourg sur le *Fulton*, il aborda le bâtiment-école : deux mousses furent blessés. Tout le temps que dura leur maladie, il alla les voir chaque jour, avec une tendre charité.

Jaloux de l'honneur de Dieu, il bannit de son bord les jurements et les blasphèmes (1).

(1) Jamais les soldats et les marins ne sont plus heureux que quand ils ont, à leur tête, des officiers qui font respecter les droits de Dieu. Les chefs qui n'ont aucun respect pour l'auto-

Un jour ses amis lui dirent : « Nous ne savons « comment tu fais, Marceau; ton équipage est « toujours content et gai, quelles que soient les « corvées qu'on lui commande; et nos matelots se « plaignent, crient, sont en fureur; nous ne pou- « vons les dompter. » « Messieurs, dit Marceau, « je vais vous donner mon procédé : quand je vois « que mes hommes sont mécontents, je vais « passer une heure ou deux devant le saint sacre- « ment, à leur intention, et ensuite tout va à mer- « veille. » Ce nouveau système de commandement fut sans doute une énigme.

Si le retour aux pratiques chrétiennes rendit Marceau bon envers ses inférieurs, il éleva son obéissance et son respect, à l'égard de ses chefs, à la hauteur de la foi la plus pure. Il voyait en eux la personne de Jésus-Christ lui commandant par leur bouche, et dans leurs ordres, la volonté même de Dieu; nous en citerons plus tard un exemple remarquable. Le devoir, la conscience étaient les seules limites qu'il mît à sa soumission respectueuse.

Il était président de la société de Saint-Vincent de Paul, à Toulon, et il nous enflammait, m'a dit un des associés, par sa parole brûlante. Plusieurs années après, j'ai trouvé moi-même en cette ville, dans plus d'un cœur, les traces de feu qu'y avait

rité divine sont souvent durs, orgueilleux et intraitables envers leurs inférieurs.

imprimées cette généreuse et apostolique parole. Pour Dieu il ne comptait ni son temps, ni sa peine, ni son argent. Un officier lui parlant de la modicité de l'aumône exigée de chacun dans l'œuvre de *la Propagation de la foi :* « C'est bien pour la « majorité, répliqua Marceau; mais dans notre « position, il ne nous est pas permis de donner « si peu. »

Le zèle le dévorait : un officier s'était converti environ à la même époque que lui ; Marceau l'ayant rencontré plusieurs mois après, lui dit : « Vous « confessez-vous souvent? — Oui, de temps en « temps, aux grandes fêtes par exemple. — Mais « on ne vous fixe donc pas d'époque? — Non : je « vais me confesser, on m'absout et on n'ajoute « rien de plus. — Mais, mon cher, il faut prier « votre confesseur de vous fixer l'époque du re- « tour. Dans la vie spirituelle tout doit être réglé « comme sur un vaisseau. » Et Marceau conduit lui-même son ami à un autre prêtre. Celui-ci eut bientôt découvert dans ce docile officier une âme d'élite; il le fit revenir tous les quinze jours, puis tous les huit, et, peu après, le camarade de Marceau communiait plusieurs fois par semaine. Le zélé militaire dit encore : « Faites-vous la médita- « tion, portez-vous le scapulaire? » Il fut grandement étonné, il ne savait ce dont il s'agissait. Marceau le lui apprit, et lui enseigna la pratique de l'oraison. Aussitôt cet officier, plein de bonne

volonté, revêtit la livrée de la sainte Vierge, plus honorable et plus précieuse aux yeux de la foi que la décoration qui brillait sur sa poitrine, et dès lors il fit sa méditation chaque jour. En trois mois il fut méconnaissable. L'Esprit-Saint s'empara de son âme au moyen de cet exercice salutaire, qui est la flamme par laquelle Dieu se communique, et sa conversation changea tellement que les autres officiers disaient : « On ne le com-
« prend plus, *le voilà enfoncé dans la dévotion jus-*
« *qu'au cou.* »

Après Dieu, il devait en partie ce bien à notre apostolique capitaine. « Ah! disait Marceau, que
« d'âmes feraient de grands progrès dans la vertu,
« si elles trouvaient un directeur qui les poussât
« dans le bien!!! » Il ajoutait : « Le monde est
« rempli de prêtres vertueux et zélés; mais en
« est-il beaucoup qui soient uniquement, exclusi-
« vement occupés des intérêts de Jésus-Christ?
« On ne parle presque plus de ce qu'ont fait les
« saints. » Il disait encore : « Sans mortification, il
« n'y a pas de sainteté. Dieu demande l'hommage
« du corps, l'hommage du cœur et l'hommage de
« l'esprit. Quelquefois on amollit, on amortit les
« conversions. »

Pour lui, il est vrai qu'il avait besoin d'être retenu. Il était si dur à lui-même que, plus tard, quand il vint à Lyon (en 1845), le religieux auquel il donna sa confiance, craignant que le démon ne

le portât à des excès et ne lui enlevât ainsi une santé précieuse, lui fit plusieurs observations à ce sujet. Marceau écouta tout avec la simplicité et la docilité d'un enfant; et comprenant que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*, il résolut de se conduire par les avis d'un sage directeur, afin de marcher dans la voie de la prudence, *entre le défaut et l'excès*.

Comme dans les hommes généreux, les actes et les sentiments sont ordinairement en harmonie, on peut juger par un fait, avec quelle ferveur toujours croissante notre ami allait à Dieu.

Il était en station à Brest. A deux lieues de cette ville se trouve une chapelle célèbre, dédiée à sainte Anne. Pour satisfaire sa dévotion et se vaincre lui-même, Marceau fit ce trajet, *pieds nus*, par un chemin mauvais et rocailleux, sans craindre les moqueries que sa conduite pouvait lui attirer, ou plutôt pour s'y exposer lui-même. Ses pieds étaient ensanglantés. Racontant cela à son directeur, il disait : « Plusieurs me traitent de fou; mais c'est « ce qu'il me faut, mon Père; l'orgueil est mon « vice capital : *il faut qu'il plie, cet orgueil!* » .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous avons à faire ici une observation *très-importante*. Presque à chaque page nous citons des actions héroïques de Marceau; quelques-uns, à

l'instigation de cet esprit mauvais dont notre ami parle souvent, seraient tentés de se dire : Mais si, pour être chrétien, il faut faire des choses si extraordinaires, nous ne nous sentons pas le courage de changer de voie. La réponse se trouve dans le saint Évangile : « Maître, disaient les Juifs à Notre-« Seigneur, que faire pour obtenir la vie éternelle? « *Serva mandata*, répondait Jésus-Christ, *observez* « *les commandements*. Il ajoutait : *Si vous voulez* « *être parfait, allez, vendez tout, renoncez à tout*, « *renoncez à vous-même, prenez votre croix, et sui-* « *vez-moi*. » L'Évangile n'a pas changé. Disons : Pour être un bon chrétien et faire son salut, *il suffit d'observer les commandements de Dieu et de l'Église*. Ajoutons : Mais heureux, mille fois heureux, ceux qui aspirent à de grandes choses pour l'amour de Jésus-Christ! *Dimitte omnia et invenies omnia* (1). « Ah! vous m'avez trompé, disait un saint « homme à Dieu : en me donnant à la perfection, « je n'envisageais que des croix, que des sacri-« fices, et je ne trouve que des consolations et des « délices! » C'est que Dieu mesure sa grâce à notre générosité.

« Une personne qui veut se donner à Dieu, dit « sainte Thérèse, n'y éprouve de difficultés que « tandis qu'elle délibère si elle le fera ou non; « aussitôt qu'elle y est bien résolue, elle ne trouve

(1) Quittez tout et vous trouverez tout.

« presque plus de peine dans la vie parfaite. »

Aux cœurs généreux il suffit de rappeler la parole de saint François de Sales : « Une seule âme « fervente rend plus de gloire à Dieu que mille « chrétiens négligents et tièdes. »

CHAPITRE IV.

TRAITS DE VERTU ET PAROLES ÉDIFIANTES DE MARCEAU SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

(1841... 1844).

Il est dans la vie des saints personnages, dit un auteur distingué, un ordre de faits qui n'appartiennent à aucune époque proprement dite, parce que, constituant l'état habituel de l'homme, ils appartiennent à toutes les époques. Le fait moral des vertus et des qualités d'un serviteur de Dieu n'a point de date fixe; on ne peut pas dire : ces vertus sont de telle année.

Cette réflexion nous paraît fort juste. Aussi, quoique les sujets dont se compose ce chapitre se rapportent à peu près exclusivement aux années qui ont suivi la conversion de Marceau, il ne nous a pas paru utile de fixer l'époque précise et, pour ainsi dire, l'an et le jour de chaque parole et de chaque événement. Quelquefois même la charité nous le défendait.

Nous n'avons pas cru non plus qu'il fût nécessaire de nous fatiguer l'esprit à chercher des transitions souvent difficiles pour unir l'un à l'au-

tre des traits qui souvent n'ont pas de liaison entre eux. Un simple titre, placé en vedette au commencement de la ligne, indiquera le sujet dont il s'agit. On nous assure que l'intérêt n'y a rien perdu, et qu'on nous sait gré d'avoir conservé la forme de *mémoires* à cette biographie. L'abandon et la simplicité, qui parfois ont bien des charmes, ont toujours des priviléges. Nous réclamons ceux-ci de l'indulgence des lecteurs.

Humilité. — Rien n'égalait l'humilité de Marceau. Quand, dans les conversations, il lui arrivait de dire : *Lorsque je me suis converti*, il se reprenait aussitôt et disait : *Quand j'ai été converti, Quand Dieu m'eut converti*. Il aurait regardé comme une espèce d'insulte à la Providence, comme une ingratitude de se donner une part dans la faveur qu'il avait reçue, et qu'il attribuait tout entière à la miséricorde infinie du Sauveur. Nous aimions à l'entendre se tromper ainsi, pour avoir le plaisir de le voir se reprendre sur-le-champ, et un sourire effleurait nos lèvres.

Pendant un voyage que fit Marceau dans le Levant, peu après sa conversion, un journal l'accusa de laisser sans le secourir un de ses plus proches parents qui était tombé dans la misère. Un commissaire de marine prit sa défense, et répondit que lui-même était chargé de faire passer annuellement à ce parent malheureux une partie considérable des appointements du lieutenant de

vaisseau. A son retour, Marceau lui dit : « Je ne « vous remercie pas de ce que vous avez fait; « vous auriez dû laisser peser sur moi une ca- « lomnie, qui m'eût donné occasion de souffrir « quelque chose pour Dieu. Vous m'auriez aimé « davantage en vous taisant. — C'est très-bien « pour vous, répondit le commissaire de marine, « et, comme chrétien, vous faites bien de penser « ainsi; mais moi j'aurais manqué à l'honneur, « au devoir, à la conscience. » Cette raison désarma le vertueux officier.

Dans un de ses longs voyages, un prêtre, qui était à bord de son bâtiment, le P. Grange lui citait, en les commentant, ces paroles de l'Écriture, sur ceux dont la vie a été sans péché et sans attache terrestre : *Sequuntur agnum quocùmque ierit, virgines enim sunt;* « Ils suivent l'agneau de Dieu partout où il porte ses pas, car ils ont été à lui sans partage. » Pendant que le missionnaire lui développait les priviléges de ce virginal détachement, Marceau gémissait, poussait de profonds soupirs..... « Ah! si c'était à recommencer! » disait-il..... C'est ainsi que le stimulant de la pénitence donne une nouvelle énergie aux vertus, dans les âmes généreuses.

Marceau écrivait un jour à un de ses camarades (c'était le 4 novembre 1842, à Nantes) : « Comment, mon cher ami, avez-vous pu accep- « ter, vous autres officiers de marine, une chose

« semblable? Comment en êtes-vous venus à ce « point, de ne pas voir qu'à force d'indulgence, « dans votre commission, pour une personne « qui a tort, vous deveniez souverainement in- « justes envers une autre que tout un corps puis- « sant calomnie, et qu'ainsi vous donniez à ces « calomnies une espèce de sanction? » Mais se reprenant aussitôt, il ajouta : « Vous comprenez du « reste que je ne me plains pas de ce qu'on dit « du mal de moi; on n'en dira jamais, hélas! au- « tant qu'il y en a, quoiqu'on puisse dire celui « qui n'est pas. »

Le scandale, terrible épreuve pour les faibles, loin d'ébranler Marceau, servait à la construction de l'édifice spirituel qu'il élevait à Dieu dans son cœur : tout en ranimant sa charité, il rendait son humilité plus profonde. « Continuez, disait-il « à un prêtre, continuez; ma foi se fortifie par le « scandale. »

« Dieu a voulu, disait-il ailleurs, que je fusse « témoin d'horribles misères et je l'en remercie. « J'ai assisté à une scène douloureuse qui a peut- « être perdu une paroisse. J'ai vu un homme dévoué « par état et par choix au Seigneur, refuser for- « mellement d'obéir à son supérieur ecclésias- « tique, et soulever contre lui toute une popula- « tion. Quel triste spectacle, grand Dieu! Comme « ce malheureux faisait mal à voir, la figure hau- « taine et rayonnante de joie de se montrer plus

« fort que celui auquel il devait obéir!... Puis,
« j'ai été mis au courant de scandales plus tristes
« encore : un pauvre prêtre, un prêtre ayant
« perdu la foi! Penser que de telles chutes peu-
« vent être faites par des hommes qui, un jour,
« ont sacrifié à Dieu toutes leurs affections, n'y
« a-t-il pas de quoi trembler pour soi? Qui donc
« peut se dire : je persévérerai? »

Esprit de sacrifice. — On rapporte que le roi Charles X étant allé visiter une abbaye de trappistes, on lui servit un plat assez rare, mais très-édifiant, un plat rempli de... croix d'honneur. C'était la dépouille glorieuse de ceux qui, après avoir vécu en braves sous les épaulettes, étaient venus vivre et mourir en héros chrétiens, sous le froc du monastère. Le militaire est éminemment l'homme du sacrifice, et quand il se donne, il ne se donne pas à demi. Tel fut Marceau.

Ce que nous aurons à dire dans tout le reste de cette histoire, nous dispenserait de parler de son esprit de sacrifice; nous ne nous arrêterons pas.

Dès qu'il fut chrétien, il modéra tellement ses dépenses, afin de payer ses dettes personnelles et celles qu'il adopta par honneur, et afin d'assister les pauvres, qu'on serait étonné si nous citions le chiffre de ses économies, que nous avons trouvé dans une lettre à sa mère. Et pourtant il se montrait toujours convenable et digne. Mais la mortification est un grand secret pour l'économie.

Peu de jours après sa conversion, jetant les yeux sur un bijou qu'il affectionnait, il s'en défit aussitôt et le donna à un prêtre, pour orner l'autel de la sainte Vierge. Il disait : « Il faut toujours « donner ce que nous aimons le plus. »

Le règlement spirituel qu'il s'imposa est une nouvelle preuve de sa générosité. Il y était si fidèle, que, lorsque le devoir le retenait à bord et qu'il ne pouvait, par exemple, se rendre à l'église pour assister au saint sacrifice, il aimait à réciter sur son navire les prières de la messe. On sait que, même au fort de l'hiver, il lui arrivait de faire, de onze heures à minuit, *l'heure sainte*, en l'honneur du sacré Cœur de Jésus. On a pu le voir, durant une indisposition qui lui ôtait ses forces, lutter contre le mal, et se lever pour offrir à Dieu ses hommages accoutumés. Le mot de sainte Thérèse, *ou souffrir ou mourir*, qu'il avait trouvé dès les premiers temps de sa conversion, le transportait, et il en avait fait sa devise. « Cette « maxime, disait-il, me paraît résumer tous les « désirs d'un véritable chrétien, » et son âme tout entière s'inclinait vers la grande âme de cette sainte, amante passionnée des souffrances. Il ne se passait pas de jours qu'il ne l'invoquât; il la suppliait de lui obtenir la grâce d'adresser à Dieu cette même prière : ou souffrir, ou mourir, *sans crainte d'être pris au mot*. Aussi, quand il éprouvait de vives contrariétés, quand il était contre-

dit, blâmé, il remerciait le Seigneur avec la même effusion de reconnaissance que d'autres le font lorsque Dieu les comble de bienfaits. En une occasion où Dieu avait appesanti sa main sur lui et sur des personnes qui lui étaient chères, la grande douleur qu'il éprouvait donnait à l'expression de sa gratitude l'animation la plus touchante.

Après sa conversion, Marceau avait examiné, dans une retraite, si la volonté de Dieu était qu'il se mariât; il eût alors demandé la main d'une personne de Toulon d'un grand mérite et d'une rare piété, qu'un peu plus tard un de ses amis épousa. Mais il se sentit attiré par la grâce à un détachement absolu, parfait, et il résolut d'être fidèle.

C'était encore la foi de Marceau, mais une foi agissante par la charité, qui lui faisait trouver, à chaque pas, des occasions de sacrifices. « Ma « bonne mère, disait-il à quelqu'un, a bien eu le « cœur gros, en me voyant revenir directement « de Bordeaux sans passer par Tours (résidence « de Mme Marceau). Mais il faut bien que je fasse « quelques sacrifices, pour expier les folles dé- « penses que j'ai faites pendant trop longtemps. » « Je me rappelle, » ajoute un officier, qui me surprend fort à propos au moment où j'écris ces notes, « qu'à Brest, à une certaine époque, Mar- « ceau faisait généralement maigre les mercredis, « et qu'il se privait souvent pendant toute une sai-

« son des fruits les plus désirés qu'on voit tou-
« jours avec plaisir sur nos tables, tels que ce-
« rises, fraises, etc., etc. » Ces détails pourront paraître minutieux à quelques personnes, surtout à celles qui ne pratiquent jamais rien de semblable; mais pour s'imposer constamment ces petites mortifications, qui font mourir la nature *à coups d'épingle*, il faut plus de courage que ne le pensent ceux qui n'en ont pas fait l'expérience. Dans un grand sacrifice, on peut être soutenu par la grandeur même de l'action : une offrande obscure, et qui n'a que Dieu pour témoin, n'est inspirée que par la plus pure charité; et si ces petites offrandes sont multipliées et continues, dites : *Voilà un saint!* Ce signe est infaillible; vous le verrez aux occasions.

Et d'ailleurs, il n'y a rien de petit quand il s'agit du service de Dieu et de la perfection des âmes. Les enfants du siècle ont pour maxime que *les petites économies font les grandes fortunes.* Les enfants de lumière seraient-ils moins sages, dans l'affaire du salut, de la sainteté (1)?

Marceau estimait la pénitence corporelle, il savait la pratiquer. Ainsi ont pensé, ainsi ont agi,

(1) Ce fut avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom *virtus* la *force* et la *vertu*. Il n'y a en effet point de vertu, proprement dite, sans victoire sur nous-mêmes; et *généralement* tout ce qui ne nous coûte rien, ne vaut rien. (De Maistre.)

suivant la mesure de leurs forces et l'attrait de la grâce, tous les saints qui sont sur les autels; et si un ange descendu du ciel, disait l'un d'eux, vous parlait contre cette vertu, tournez-lui le dos : *c'est un démon.* Mais notre vertueux ami n'était pas de ces gens, qu'on nous permette une expression où se peint au vif notre pensée, de ces gens *qui se donnent la discipline pour se dispenser de pratiquer la mortification.* Ils s'imposent, de huit en huit jours, une petite douleur, et, tout le reste du temps, ils ne veulent rien souffrir, donnent carrière à leurs sens, à leur imagination, à leur langue, regimbent contre la plus petite humiliation, la plus petite contrariété, ne peuvent endurer un mal de tête sans que tout le monde le sache, sont âpres à ceux qui les entourent, tendres et délicats au point d'honneur, et puis, de la hauteur de leur pénitence prétendue ils jugent et condamnent tous ceux qui ne font pas comme eux, c'est-à-dire qui font beaucoup mieux qu'eux. A ces âmes illusionnées, lâches et peu humbles, qui ne savent pas même les premiers principes de la vie intérieure et qui se croient au sommet, nous pourrions dire avec saint François de Sales : Votre directeur devrait peut-être vous retrancher ces pratiques dont vous vous servez pour couvrir votre tiédeur; ou avec saint Louis de Gonzague : *Hæc oportuit facere et illa non omittere* (1). Qu'il

(1) Il faut faire ceci et ne pas omettre cela.

nous suffise de leur dire : Voulez-vous contempler la vraie vertu? Voyez cet officier de marine, depuis le matin jusqu'au soir veillant sur toutes ses pensées, sur toutes ses affections, se renonçant en tout, et immolant au Seigneur son esprit par l'attention à la présence de Dieu; son cœur par la pureté d'intention et l'attachement à la volonté divine; son corps, par la modestie, la patience, le travail, et aussi par la mortification extérieure. Voilà la vie d'abnégation qu'a béatifiée Jésus-Christ.

Dévotion a Marie. — On ne peut aimer Dieu sans aimer Marie, sa mère, la Reine de l'Église, la protectrice des pécheurs, le secours des chrétiens. Dès que Marceau fut rentré dans le chemin de la vertu et de la vérité, il se dévoua à son service avec ferveur.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis sa conversion, et déjà il s'employait avec un empressement pieux à recueillir des matériaux pour un ouvrage qu'un de ses amis avait entrepris en l'honneur de cette Vierge Immaculée.

Il faisait souvent des pèlerinages, afin de se ranimer dans le service de Dieu et de réclamer la protection *de sa bonne Mère.*

Il affectionnait spécialement Notre-Dame de Recouvrance à Brest, petite chapelle où autrefois, *quand Dieu était le maître,* les capitaines de

vaisseau allaient se recommander à Marie et entendre la messe, avant de s'embarquer.

Une année, le 14 août, il se mit en route à sept heures du soir avec un officier de marine. Les deux jeunes pèlerins marchèrent toute la nuit, et firent sept ou huit lieues pour arriver le matin à Notre-Dame de Rumengol et recueillir les saintes bénédictions de l'Assomption. Qui eût entendu, pendant ce voyage, les brûlants entretiens de ces deux cœurs si généreux, certainement aurait senti leur ardeur embraser son âme.

A Paris, il aimait à prendre son logement dans un hôtel situé près de Notre-Dame des Victoires. « Je cède à mon attrait, écrivait-il à sa mère, en « me mettant dans la nécessité de ne pas sortir « de chez moi sans voir cette église. » « Que la « sainte Vierge, disait-il à un prêtre, m'arrache « d'un naufrage inévitable, me tire des portes « de la mort, qu'elle ressuscite un homme privé « de la vie, rien de tout cela ne m'étonne : sa « puissance est au-dessus de tout; mais qu'elle « descende à l'égard d'un *gredin tel que moi*, « jusqu'aux attentions, jusqu'aux petits soins « d'une mère, c'est ce qui me passe, me pé- « nètre. »

Un pauvre poitrinaire qui se mourait à Toulon avait un désir extrême de revoir Brest, son pays. On ne pensait pas qu'il lui restât assez de temps à vivre pour y arriver; néanmoins, afin de le satis-

faire, on l'embarqua : il fut confié à Marceau. Le salut éternel de ce malade était attaché à cette dernière circonstance. Le charitable officier s'adressa avec ferveur à la très-sainte Vierge : « Il « est certain, écrivait-il, que je dois à notre bonne « Mère d'avoir conservé mon malade jusqu'à « Brest. J'ai eu le bonheur de pouvoir le faire « confesser et communier à l'île d'Aix, où j'ai « relâché un jour, et il n'est mort que dans sa « ville natale, le lendemain de mon arrivée. « Notre-Dame de Recouvrance avait daigné « m'exaucer. »

Marceau s'adonnait avec amour à toutes les pratiques en l'honneur de Marie consacrées par l'Église. La récitation du chapelet faisait ses délices, et il lui arrivait, en le disant, de répandre des larmes de piété. Le lecteur a pu remarquer qu'après sa conversion, il communia la première fois à l'autel de la sainte Vierge. On se souvient aussi de sa dévotion à l'Immaculée Conception et au saint Cœur de Marie, de son affiliation à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, de son respect pour la médaille miraculeuse. Nous verrons ces sentiments de piété filiale aller toujours croissant.

Cette tendre dévotion pour la sainte Vierge est une de ces grâces singulières que Dieu ne fait, dit le pieux et docte saint Liguori, qu'à ceux qu'il veut combler de ses faveurs; nous pouvons la re-

garder comme une source des grandes vertus qui ont éclaté dans la personne de notre ami.

Intérêt de Marceau pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. — A l'époque des grandes luttes qui eurent lieu, durant le règne de Louis-Philippe, entre l'Episcopat et l'Université, Marceau, élève de l'Université, écrivait à un de ses amis : « Que dites-vous de la lutte qui s'engage « aujourd'hui? Avec quelle rage le maître du « monde est sorti de cette espèce de sommeil qu'il « simulait pour nous tromper! Je suis fort sur- « pris par moments de trouver cet esprit voltai- « rien si profondément enraciné chez des hommes « que je pensais avoir fait justice de tout cet amas « de mensonges. Prions pour la France; car en « ce moment s'agite une question de vie ou de « mort. A vrai dire, j'ai bon espoir que tous les « efforts de l'esprit du mal échoueront devant la « croix, pourvu que nous la prenions pour signe « de ralliement. »

Il disait encore : « Je regrette bien vivement « d'être si paresseux et de ne pas savoir écrire, « attendu que j'aurais trouvé un rôle bien naturel « dans cette lutte, en écrivant dans le journal qui « traite de la marine particulièrement. Il est cer- « tain que l'état déplorable dans lequel s'est trouvé « ce corps sous le rapport religieux, est une con- « séquence inévitable de la mauvaise éducation.

« Quand on songe qu'à une certaine époque, au-
« cun élève du Vaisseau-École ne remplissait ses
« devoirs religieux, n'a-t-on pas le droit d'être
« effrayé? Il y avait bien, il est vrai, un aumônier;
« on disait, matin et soir, la prière en commun,
« et l'on entendait la messe le dimanche. Mais
« tout cela ne suffisait pas pour détruire, en des
« jeunes gens, l'effet produit par la connaissance
« qu'on avait de l'indifférence des chefs, qui, à
« l'exception de....., ne pratiquaient pas. Il faut
« avoir, à coup sûr, les principes fortement en-
« racinés dans le cœur, pour ne pas être ébranlé
« par de tels exemples. Pour moi qui sais ce qu'est
« l'homme irréligieux, puisque jusqu'à trente-cinq
« ans j'ai eu le malheur de vivre dans un état de
« révolte ouverte contre Notre-Seigneur, j'aurais
« été à même d'écrire sciemment sur cette ques-
« tion. Il est certain qu'humainement parlant,
« nous sommes menacés d'avoir à subir un rude
« joug; car les Chambres ne paraissent pas dispo-
« sées en faveur de la religion et de la liberté
« d'enseignement. Mais espérons que Dieu dai-
« gnera ouïr les prières des catholiques, qui gé-
« missent de cet état de choses. Combien, hélas!
« paraissent ne pas se soucier, et effectivement
« ne se soucient que peu de la tournure que prend
« la question! Prions pour que la pauvre France
« ne devienne pas la proie des ennemis de Jésus-
« Christ. Prions et combattons; car Nosseigneurs

« les évêques ont donné l'exemple; je vous avoue « que, par moments, je me sens tout fier d'appar- « tenir à l'armée qui combat avec eux. »

Ainsi pensaient tous ceux qui, après avoir passé par ces écoles, étaient rentrés, comme Marceau, dans la voie du bien; ainsi pensaient les professeurs universitaires religieux eux-mêmes. Un illustre prélat, monseigneur Parisis, qui, dans la grande campagne pour la liberté d'enseignement, fut en quelque sorte le général des catholiques, a écrit à ce sujet des ouvrages où la vérité apparaît d'autant plus effrayante qu'elle est un simple exposé des principes et des conséquences, sans aucune personnalité. A l'exception de deux, tous les évêques français firent entendre de si puissantes, de si persévérantes réclamations, que l'impiété leur donna le nom d'*émeute épiscopale* (1).

ZÈLE. — Le zèle est la flamme de l'amour divin. Saint Paul est terrassé sur le chemin de Damas; il se relève apôtre, et on le voit aussitôt prêchant,

(1) Peu après la révolution de 1848, un homme d'une sagesse supérieure, le maréchal Bugeaud, écrivait : « On ne préservera « la France d'une longue suite de déceptions, d'engouements et « de secousses pareilles, qu'en coupant le mal à sa racine, « c'est-à-dire en *régénérant* l'éducation publique. Immense « et *indispensable* réforme qui portera ses fruits avec le « temps. Je signale aux coups de votre plume acérée *les empoi-* « *sonnements de la jeunesse depuis l'école du village jus-* « *qu'à la chaire du haut enseignement.* »

dans les synagogues, celui dont il venait de persécuter les disciples. Ce besoin insatiable de communiquer au prochain les grâces reçues se révèle, dans Marceau, dès son début, avec tant d'ardeur, qu'on croit déjà entrevoir que ce sera sa vertu dominante, celle qui consumera sa vie (1). Tantôt on le trouve dans une chapelle dont j'ignore le nom, mais qui paraît lui avoir été fort chère, s'unissant à trois amis, recevant avec eux le corps et le sang de Jésus-Christ, et avec eux levant ses mains suppliantes au ciel, pour lui demander grâce, comme il le disait, en faveur d'un pauvre aveugle; « et ce que nous avons obtenu alors, « ajoutait-il, me semble un gage de ce qui est « réservé à la persévérance de nos prières. »

Tantôt on le voit au chevet d'un officier malade, qui revient à Dieu le neuvième jour d'une neuvaine faite à Notre-Dame des Victoires, s'édifiant de sa bonne volonté, mais le soutenant aussi par son affection.

Ici, il cherche à établir en faveur des apprentis une œuvre ayant pour but de les placer chez des patrons chrétiens, de les instruire de la religion et d'en prendre un soin paternel.

(1) « Si celui qui commence, dit sainte Thérèse, fait, avec « l'aide de Dieu, de magnanimes efforts pour s'élever au « sommet de la perfection, jamais, à mon avis, il ne va seul « au ciel. Il y mène après lui une troupe nombreuse; comme à « un vaillant capitaine, Dieu lui donne des soldats, qui mar- « chent sous sa conduite. »

Écoutons un militaire d'un grade élevé : « Saint « Ignace disait à François-Xavier : *Quid pro-* « *dest* (1)? Lorsque Marceau m'arrachait de l'a- « bîme, quand je lui demandais du temps, il m'a- « postrophait d'un : *C'est juste, il n'a pas encore* « *assez souffert pour nous : Crucifige eum* (2). Qui « pourrait peindre la piété qui respirait dans sa « voix et dans ses regards? »

A..... (port de mer) on le trouve saintement occupé à détruire l'empire du respect humain, soit afin de donner à Dieu le témoignage que la foi exige, soit afin de favoriser les âmes trop faibles pour franchir ce rempart quand il se dresse devant elles, assez bonnes pour aller en avant quand elles le trouvent renversé. « Une société « d'hommes pratiquant à face découverte, écri- « vait-il, aurait une influence immense à..., at- « tendu que le respect humain règne en souverain « dans cette contrée. Depuis huit mois, N... et « moi, nous luttons contre le torrent; mais nous « avons la plus grande peine à nous adjoindre des « compagnons. Il y aurait de quoi désespérer, si « nous ne savions que Dieu aime à éprouver la « persévérance de ceux qui veulent le servir. Priez « beaucoup pour cette association de piété qui « prend si difficilement sur ce terrain. »

(1) Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?

(2) Crucifiez-le.

Un jour il envoie à un religieux un officier qui lui est cher, va s'informer auprès du prêtre si son protégé est fidèle au rendez-vous de chaque matin, bénit le ciel des efforts que fait celui-ci pour se rapprocher de Dieu. Mais, hélas! au milieu de sa retraite, l'officier en voie de conversion, par un mouvement de ferveur mal réglée, veut aussi convertir *quelqu'un qu'il n'aurait plus dû revoir*, et il retombe lui-même dans les filets du diable, à la grande douleur du bon commandant.

Dans une certaine ville, Marceau fait en sorte de stimuler le zèle de quelques ecclésiastiques, qui paraissaient se contenter de la portion de bien qu'ils avaient trouvé dans le champ confié à leur ministère. « Il y a ici, disait-il à un de ses amis, « assez de piété parmi les femmes, et elles s'oc- « cupent de plusieurs bonnes œuvres; on paraît « trop s'être fait à l'idée de ne voir qu'elles dans « les églises et autour des confessionnaux, et on « ne semble pas assez comprendre que les soins « que l'on donnerait à former les hommes au ser- « vice de Dieu auraient un double but, et multi- « plieraient le bien, puisque ce sont les hommes « qui entraînent le reste de la société dans les « voies religieuses ou dans le mal. »

« J'eus occasion, nous écrivait, le 25 décembre « 1860, le révérend père Delfour, de la Compagnie « de Jésus, de connaître M. Marceau, pendant le « carême que je prêchais à Toulon, en 1843. Il se

« lia étroitement avec moi ; il venait me voir à « peu près tous les jours, et j'avoue que j'avais à « modérer et à régler sa ferveur et son zèle, plu- « tôt qu'à les exciter. Il était l'âme de l'œuvre de « l'*Adoration nocturne*, qu'il avait puissamment « contribué à établir. A son bord, il s'était fait le « catéchiste des mousses. Il était de plus le centre « auquel venait se rallier tout ce qu'il y avait d'of- « ficiers croyants dans l'escadre, et Dieu seul sait « le bien immense qu'il a fait sous ce rapport. « Tous le regardaient comme leur maître et leur « modèle en religion. Depuis, il ne passait jamais « dans la ville où j'étais sans me donner plusieurs « heures, car il avait la mémoire du cœur ; et il « était si humble, qu'il ne se déterminait à rien « d'important sans demander conseil. Je ne savais « qu'admirer le plus en lui, ou son austère mor- « tification, ou la vivacité de sa foi, ou la ferveur « de sa piété, qui le retenait de longues heures « aux pieds du très-saint sacrement. »

Nous ne finirions pas si nous voulions donner le détail de toutes les œuvres de zèle de Marceau.

Au bagne, il va visiter des forçats qui lui ont été recommandés, et il cherche à leur inspirer des sentiments chrétiens.

On lui apprend qu'on veut placer un enfant dans une école sans foi. Les souvenirs de sa première jeunesse lui font aussitôt éprouver une vive compassion, et il signale les dangers de cette dé-

termination avec des accents déchirants, propres à émouvoir les cœurs les plus durs, à ébranler la résolution la plus ferme.

Un jour il trouve une association d'ouvriers chez les Frères des écoles chrétiennes, et il forme aussitôt le projet d'en fonder dans deux des villes principales de France.

Il se sert de son influence pour porter les matelots à remplir les devoirs du christianisme; il conduit à des prêtres des jeunes gens qu'il a déterminés à mieux vivre, et des prêtres au chevet des malades afin que ceux-ci se confessent.

A Brest, il abonne, à ses frais, le cabinet de lecture au journal *l'Univers*, qui a si bien mérité de l'Église et des catholiques, pour que le remède soit toujours à côté du mal, et il engage fortement ses amis à propager cette feuille si dévouée à la religion. On sait qu'en 1864, l'illustre Pie IX félicitait Louis Veuillot, le principal rédacteur de l'*Univers*, *d'avoir combattu parmi ceux qui ont faim et soif de la justice.*

Dans une de ses campagnes, Marceau rencontra un homme haut placé qui ne vivait pas en chrétien : il l'entreprit avec la charité la plus grande. Il croyait l'avoir poussé à bout, et espérait que le pauvre dévoyé, n'ayant plus rien à répondre, se rendrait à la force de la vérité, lorsque celui-ci, dont l'esprit était moins malade que le cœur, fit un aveu : « Je sais bien que vous avez

« raison; mais hélas!... » Le dernier argument qui le retenait loin de la religion était sans doute le même que le calviniste Théodore de Bèze faisait valoir pour ne pas rentrer dans le sein de l'Église. Marceau n'insista pas; il se contenta d'offrir à Dieu les désirs de son cœur, et plus tard il parlait encore avec attendrissement de celui qu'il ne nommait pas, mais qu'il plaignait sincèrement.

Un aimant sacré attirait vers lui les cœurs incroyants et malades. Un officier lui écrivait : « J'ai « été huit jours entre la vie et la mort, dans une « affreuse tempête sur les côtes d'Afrique, et j'ai « senti le besoin de Dieu. Enseignez-moi, cher « ami, une religion. » On juge s'il répondit à l'appel!

Par ces citations qu'on pourrait multiplier, il est facile de voir que l'ardente charité de Marceau s'étendait sur tous les hommes, sur ceux qu'il connaissait et sur ceux qu'il ne connaissait pas, et qu'elle s'exerçait par la prière, l'exemple, le sacrifice.

Du reste, comme le zèle véritable est moins un calcul qu'une émanation nécessaire et constante de l'amour divin, qui est dans l'âme, il suit de là qu'à chaque pas, et presque sans s'en douter, *l'homme qui aime* fait du bien à ceux qui l'environnent; Dieu, dont il est plein, s'échappe pour ainsi dire par tous ses pores; c'est une surabon-

dance de vie qu'il répand autour de lui (1). Aussi toute l'histoire de Marceau n'est-elle, à proprement parler, que l'histoire du zèle en action. Déjà sa belle âme semblait aspirer à quelque chose de plus grand, et, sans démêler les desseins de Dieu sur lui, il croyait entendre une voix qui l'appelait. « Si je vais à Brest, » écrivait-il à un de ses amis, le 28 juin ; puis, se reprenant tout à coup : « Comment trouvez-vous mon *si*, ajoutait-il, lorsque « ce matin j'ai prévenu l'amiral que je serai prêt « à partir le 5 juillet prochain ? Je ne sais pour« quoi j'ai toujours la pensée que je ne resterai « pas longtemps attaché à la marine militaire. Où « pourrai-je aller ailleurs ?... Le grand maître qui « lit au fond de mon cœur saura bien, j'espère, ar« ranger un jour les choses pour que je m'emploie « tout entier à sa gloire, comme je le lui demande « chaque jour. »

Nous serait-il permis d'ajouter que ce zèle brûlant que Dieu avait donné à Marceau, cette force qu'il avait reçue d'en haut pour remuer les cœurs, ont semblé lui survivre et sont restés attachés à ses exemples ? Pendant que dans les couvents cloîtrés, dans les séminaires, dans les colléges,

(1) Montrez-moi, si vous le pouvez, un amour en repos et qui ne fasse rien pour l'objet aimé. (S. Augustin.)

L'amour de Dieu n'est jamais oisif. Quand il existe, il opère de grandes choses. S'il n'agit pas, ce n'est pas le véritable amour. *Si operari renuit, amor non est.* (S. Grégoire.)

dans les maisons vouées à la perfection, de pieuses femmes, de saints religieux, de bons prêtres, de vertueux jeunes gens, émus, confus à la vue de ce soldat, resserrent les liens qui les attachent au Seigneur, de différents côtés on nous apprend que les pages qui reproduisent Marceau (car nous n'avons point d'autre mérite que d'être fidèle) ébranlent les âmes. Un officier converti, qui multiplie son ancien camarade et le fait prêcher, après sa mort, partout où il peut l'introduire, écrivait : « Notre ami a assez de chaleur pour réchauffer « les tièdes et même les plus dévots; mais c'est « surtout chez les pécheurs, chez les plus scan- « daleux, qu'il faut que Marceau pénètre. C'est « pour eux surtout que Dieu lui avait donné sa « face de fer, sa voix vibrante, ces réponses si « brèves et si écrasantes, qu'au café, à bord ou « ailleurs, il me faisait plutôt l'effet d'un marteau « qui aplatit que d'un homme qui discourt. » Le mot de cet officier nous rappelle un passage des Écritures : « Sa parole est de feu et brûle comme « une torche enflammée; elle est comme un mar- « teau qui brise la pierre. »

« Je ne connais pas de plus beau modèle à pro- « poser aux jeunes gens de notre maison, » disait un des plus vénérables jésuites du célèbre collége de Vannes.

Un autre de ces religieux citait le saint commandant dans une des grandes chaires de France.

« Quel chrétien énergique ! » s'écrie-t-on de toutes parts. Et encore : « Voici un homme de la « primitive Église avec l'énergie des apôtres ! « Qu'on ne se plaigne plus de l'abaissement des « caractères. »

Un commandant, sur la poitrine duquel brillent trois décorations, écrivait le 29 avril 1860 : « Je n'avais connu que l'ancien Marceau. Le nou- « veau laisse loin, bien loin de lui, celui que j'a- « vais eu pour camarade. J'ai lu, relu, admiré. « Ce que peut la foi est vraiment sans limites. Il « ne fallait rien moins que cela pour vaincre un « tel caractère... Je n'implorerai pas en vain son « intercession pour devenir meilleur. C'est un « saint.... Je me suis mis à lire des ouvrages sur « la religion... mes yeux s'ouvrent.... je me crois « déjà un nouvel homme... Je commence à pen- « ser sérieusement que les prêtres sont dans le « vrai... Mais je ne m'avoue que tout bas ce que « j'écris là... J'aurais besoin d'un coup d'épaule « pour sortir du bourbier ! » Quelques mois après il s'approchait du tribunal de la pénitence et de la sainte table.

« Jamais aucune vie de saint, écrivait un prêtre « d'Agen, ne m'a fait autant d'impression que la « vie de Marceau. Cette lecture sera une date mé- « morable, une nouvelle ère pour moi... Le livre « qui le reproduit est vraiment pour mon âme le « livre de la grâce. Oh ! que de fois j'ai versé des

« larmes en comparant ma vie de prêtre à celle de « ce militaire! M. le secrétaire de l'évêché lit « aussi avec ses sœurs les admirables exemples « du saint homme, et ils pleurent tous. Je puis « confesser que j'ai retiré autant de fruit de cette « lecture que d'une retraite de huit jours. »

Ce bon prêtre ajoute avec autant de foi que de vérité des paroles auxquelles nous applaudissons d'autant plus que sans elles nous n'aurions peut-être pas osé citer son témoignage. « Vraiment, « dit-il, je ne m'explique le bien que produit cet « ouvrage dans les âmes que par le crédit dont « M. Marceau jouit auprès de Dieu. Le Seigneur « récompense l'ardeur de son zèle en lui donnant « de prêcher encore après sa mort. Il est au nom- « bre de mes protecteurs. Je l'invoque tous les « jours avec une grande confiance. »

Dans une lettre bienveillante qu'a daigné nous adresser Mgr Parisis, évêque d'Arras, il nous disait : « J'ai lu les deux volumes jusqu'à la dernière « ligne. Les exemples de Marceau m'ont charmé, « touché, édifié. Ce qui redoublait mon intérêt, « c'est que j'avais vu le commandant à l'occasion « de l'œuvre de l'Océanie et que dans la seule « visite d'une demi-heure qu'il me fit il m'avait « laissé une haute idée de son mérite. Mais je ne « le savais pas un saint de cette taille, et je ne sau- « rais trop vous remercier de me l'avoir fait con- « naître. »

« C'est un modèle pour le clergé, » disait M. le vicaire général Rousselot, qui pendant un demi-siècle a formé à la vertu et instruit dans la science les prêtres du diocèse de Grenoble.

On nous écrit encore de Châlons que plusieurs officiers ont été convertis par les exemples de Marceau. On peut donc dire de lui : *Defunctus adhuc loquitur*. « Il parle même après sa mort (1) ».

Dans les articles suivants nous citerons quelques traits de zèle plus particuliers.

MARCEAU ENSEIGNE A UN JEUNE LIBERTIN A PRIER. — Le commandant était allé faire une retraite dans une maison de religieux, ces hommes qu'on abhorre sans les connaître, tant qu'on vit loin de Dieu, et qu'on aime sans les connaître le lendemain d'une conversion religieuse. Afin de faire ces exercices avec plus de fruit, notre ami s'était astreint à un silence absolu. L'heure du repas arrivée, il se trouve, dans la salle à manger, face à face avec un jeune homme dont la figure sombre le frappe. Sans s'arrêter à cette impression, il le salue, et s'occupe de choses saintes pendant sa réfection, suivant l'usage. Le troisième jour de la retraite : « Je recommande ce jeune homme à vo-« tre charité, dit à Marceau un des prêtres de la « maison; s'il vous adresse la parole, ayez la

(1) Voir la note A, à la fin de ce volume.

« bonté de lui répondre. Il est digne de votre « compassion. C'est un jeune homme de la ville « de N..., qui s'est enfui avec une femme mariée. « Quand ils ont eu dépensé tout l'argent qu'ils « avaient à leur disposition, dans la crainte que « la justice les poursuivît, ils ont résolu de s'as- « phyxier et de mourir ensemble à l'hôtel qu'ils « habitaient; mais le moment suprême étant « venu, et ne sachant plus que devenir, la femme, « épouvantée, s'échappe.... et va se cacher dans « un confessionnal. Mais, ô surprise !... le guichet « de la grille s'ouvre, et elle se trouve vis-à-vis « d'un prêtre. Celui-ci voit une femme hors d'elle- « même, il l'interroge..... Dieu l'attendait là. Le « confesseur l'engage aussitôt à passer à la sacris- « tie, la fait conduire dans une maison sûre, chez « des personnes pieuses..... et elle est revenue à « Dieu. Nous allons ensuite à la recherche du « jeune homme. Depuis trois semaines, nous l'a- « vons retiré ici dans l'espoir de lui être utile; « mais nous ne pouvons rien en faire. » Marceau lui parla avec bonté et zèle, et sachant, par ce qui lui était arrivé à lui-même, que le seul moyen de pouvoir ce qui nous est impossible, c'est de s'adresser à Dieu, il l'exhorta à prier. Le jeune homme résistait. « Que risquez-vous, lui dit le « commandant? Récitez le chapelet en l'honneur « de la Bienheureuse Vierge Marie, je vous pro- « mets que vous serez soulagé. » Il se trouva mieux.

« Ces prêtres, disait-il au commandant, m'enga-
« geaient bien aussi à prier Dieu ; mais c'est leur
« métier, me disais-je ; je vous ai vu, je vous ai
« entendu, vous officier, vous décoré de la croix
« d'Honneur, et vos paroles m'ont touché. » Marceau le laissa en bonne voie. Que d'âmes les ministres de la religion sauveraient si tous les chrétiens se souvenaient qu'en un sens, et suivant le langage de l'Écriture, eux aussi sont prêtres (1).

Marceau a Brest. — On lit dans le journal *l'Océan*, 17 février 1851 : « Le dernier séjour un
« peu long de M. Marceau dans nos murs fut d'une
« année (du mois d'août 1843 au mois de sep-
« tembre 1844). M. Marceau consacra cette année
« tout entière à la fondation de la société de Saint-
« Vincent de Paul. Comme tous les hommes d'ini-
« tiative et de dévouement qui se placent à la
« tête du mouvement, quelque salutaire et fécond
« qu'il soit d'ailleurs, M. Marceau se trouva d'a-
« bord dans un complet isolement, et pendant
« trois mois entiers il n'eut pour coopérateur que
« M. de L... Cet isolement fut même tel, dès l'a-
« bord, que des hommes animés par les senti-
« ments religieux les plus profonds, des ecclésias-
« tiques, tout en applaudissant à ses intentions,

(1) *Vos... regale sacerdotium*, écrivait saint Pierre aux chrétiens.

« lui annoncèrent qu'il n'obtiendrait jamais au-
« cun résultat important. Malgré ces causes de
« découragement, malgré les attaques violentes
« et injustes dont il fut constamment l'objet,
« M. Marceau, à l'exemple de son glorieux modèle,
« persévéra dans les voies d'abnégation et de dé-
« vouement intelligent dans lesquelles il était en-
« tré. Ces efforts généreux et persistants furent
« couronnés de succès. A messieurs Marceau et
« de L... se joignirent enfin peu à peu quelques
« hommes dévoués comme eux au soulagement
« des malheureux.

« Ces nouveaux membres de la société fondée
« par M. Marceau, d'abord au nombre de trois,
« puis de quatre, de cinq, atteignent aujourd'hui
« au chiffre de soixante, et cent quarante famil-
« les, qui autrefois étaient complétement aban-
« données à toutes les souffrances matérielles et
« morales qu'engendre la misère, sont aujour-
« d'hui visitées, secourues et ramenées dans la
« voie du bien.

« De plus, M. Marceau, avec l'aide de la société
« de Saint-Vincent de Paul, a jeté dans cette ville
« les fondements d'une institution qui, dans un
« avenir plus prochain qu'on ne le pense, est ap-
« pelée à rendre à l'humanité des services d'au-
« tant plus grands, que bientôt elle sera adoptée
« dans toutes les parties du monde. Nous voulons
« parler de la Crèche. »

Charité forte. — Pour vivifier les âmes il faut quelquefois les terrasser. L'amour est fort comme la mort.

« Voici, nous écrit un militaire, un fait que je « tiens de la bouche même de Marceau. Il me « montre un homme tellement éclairé par la « prière et sûr de lui-même que je m'y perds, et « je ne sais si jamais j'oserais employer un re- « mède aussi violent à l'égard de mon prochain. « Marceau, membre de la conférence de Toulon, « visitait un sous-officier prisonnier et accusé « d'un vol *assez sale*. Après quelques visites, il « comprit, vu les circonstances, que ce qu'il y « avait de mieux à faire pour la guérison morale « de ce malheureux, c'était d'écraser son orgueil, « afin de l'élever par l'humilité jusqu'à Dieu. Pé- « nétré de cette pensée, il entra dans la prison. « L'accusé, enhardi par les bienveillantes visites « de notre saint (*sic*), l'appelle *son ami*. Soudain « Marceau se dresse, et, de la voix que vous lui « connaissez, il lui demande de quel droit il se « permet de l'appeler son ami. « Quel rapport « peut-il y avoir entre nous? s'écrie-t-il. Je n'ai « jamais volé, je n'ai jamais forfait; tandis que « vous... vous... vous...' et il lui met sous les yeux « tout ce qu'avait de plus hideux sa conduite. »

Peut-être le lecteur s'étonne; mais vaut-il mieux laisser périr un malade que de le saigner, quand on peut le sauver par un vigoureux coup de

lancette ? Voyez saint Bernard devant le duc Guillaume ! Celui qui se nomme l'*agneau de Dieu* s'appelle aussi le *lion de Juda!*

MARCEAU GUÉRIT UN AMI DE SES SCRUPULES. — En 1842, Marceau ayant rencontré un officier de ses amis, qui était, dit-il, très-malheureux, très-tourmenté par une horrible passion, sa charité s'anima à la vue de la perte d'une âme, et il résolut de gagner cet ami à Dieu. Sans doute alors il pria beaucoup pour lui ; car la grâce s'attacha à ses paroles. Les conversations de Marceau réveillèrent dans le cœur du pauvre égaré les souvenirs d'une éducation chrétienne et de sa foi première ; et trois mois après il écrivit à son libérateur qu'il avait brisé ses chaînes, et avait eu le bonheur de se réconcilier avec Dieu. La joie de Marceau fut grande à cette nouvelle ; elle redoubla quand, quelque temps après, il trouva à N... ce cher ami, à qui il était lui-même doublement cher. Pendant trois jours ils s'entretinrent à cœur ouvert des choses de Dieu, et dans des conversations toutes célestes ils se félicitaient mutuellement des douceurs qu'ils avaient trouvées au service du Seigneur et dans la paix d'une bonne conscience. Mais, en même temps, le nouveau converti fit part à Marceau des ennuis que lui causaient les poursuites de celle qui voulait le faire retomber dans l'abîme d'où il avait été tiré, et surtout les scru-

pules qui le dévoraient. Le cœur de Marceau s'émut; ce qu'il fit pour consoler et raffermir son ami, et quels furent les effets de son zèle, une lettre nous le dira. Cet ami lui écrivait quelque temps après : « J'étais plus tourmenté sans doute que « je n'ai osé vous le dire, et cela depuis bien des « mois. Les lectures, les raisonnements, les avis « me calmaient un moment; mais dès que je me « disposais à approcher des sacrements, ma vie « entière se dressait devant moi. A ceux qui ont « été scrupuleux de comprendre ce qu'on souffre « dans ces examens involontaires d'une vie si cou- « pable à la vue de mille détails oubliés ou mal « expliqués; les autres ne le pourraient point. « Hier, je me suis adressé à saint Benoît, que vous « m'aviez engagé à prier, et le soir même j'ai « reçu l'ordre de celui qui tient la place de Jésus- « Christ de ne jamais plus confesser ce que j'au- « rais pu oublier dans ma vie passée. Pourquoi « cet ordre m'a-t-il paru si clair et si simple? « Pourquoi cet ordre, au lieu de provoquer de « nouveaux scrupules, m'a-t-il semblé ne pou- « voir venir que de Dieu? D'où me vient cette vo- « lonté si ferme et si douce que je sens en moi de « l'exécuter ponctuellement? Voilà un abîme « fermé sur mes pieds. O mon Dieu! que je dois « vous remercier! c'est là le fruit de votre visite. « Que je suis reconnaissant de ce que vous avez « eu la bonté de m'apprendre à prier Marie! Que

« de fois j'ai eu occasion de dire : *Per sanctissimam « virginitatem tuam et immaculatam Conceptionem « tuam, ô piissima Virgo Maria, emunda cor meum « et carnem meam!!* (1). » (Il paraît que son vertueux ami lui avait recommandé d'adresser cette prière à la Vierge Immaculée dans les tentations.) « Que ne dois-je pas aussi au livre que vous « m'avez conseillé, et qui facilitera ma méditation « de chaque jour! (*Les Méditations* d'Avancin.) « Ai-je besoin de vous ajouter que bien des pen- « sées, bien des souvenirs qui me brûlaient aupa- « ravant, ont considérablement perdu de leur ac- « tivité?..... »

Je ne sais si en lisant ces lignes on n'éprouvera pas le même attendrissement qui nous saisit en les écrivant, et si le lecteur ne dira pas avec nous : Que les rapports de deux amis chrétiens vivant au milieu du monde sont beaux et touchants! C'est ainsi que les fidèles de la primitive Église marchaient s'appuyant les uns sur les autres!

Marceau et un officier. — S'il entrait dans le plan de cet ouvrage de dire en détail l'histoire que notre titre indique, nous pourrions sous quelques rapports l'intituler : *Un autre Marceau avant, pendant et après.* Nous voulions d'abord raconter

(1) Par votre très-sainte virginité et votre immaculée Conception, ô très-pieuse Vierge Marie, purifiez mon cœur et ma chair!

nous-même le bien que fit notre ami à ce militaire qui s'était abandonné complétement aux joies coupables et avait à peu près perdu la foi : mais il sera plus utile d'entendre la parole vibrante et fortement accentuée de Marceau.

« Nantes, le 4 novembre 1842. Je suis tout honteux, mon cher ami, de n'avoir pas encore répondu à votre lettre, depuis quatre jours que je l'ai reçue; je me reproche ce retard, mais je fais mieux que vous écrire, je continue à prier.

« Vous vous étonnez de vous sentir encore ému à la moindre pensée! Vraiment, mais voilà plus d'un an que je travaille à me corriger, que chaque jour je reçois des grâces infinies de Dieu, à qui chaque jour j'en demande la continuation; et je me trouve encore en face de mon orgueil tout aussi faible qu'auparavant. Pour peu que le Seigneur détourne de moi son regard, j'ai une peur affreuse de retomber dans l'abîme d'où m'a retiré sa miséricorde : c'est que, mon cher ami, l'on ne se fait pas chrétien en un jour. Ne vous désespérez pas, si vous n'avez pas dans ce moment la possibilité d'aller passer quelques jours à N... Soyez persuadé que si vous demandez sincèrement à Dieu de vous fournir les moyens de revenir à lui, il disposera tout pour cette fin. »

Puis, faisant allusion à la circonstance qui les

avait mis en rapport : « Tous les événements sont « entre les mains du Seigneur. Rien ne lui coûte, « pas même de mettre en tête à quelqu'un de « faire un yacht royal de 900,000 francs, mais qui « sera manqué, afin que je sois obligé d'aller « dans ce port et de vous dire : *Vous vous trouvez « malheureux ; c'est tout simple : vous vivez d'une « vie opposée à la volonté de Dieu ; mais levez les « yeux au ciel et lisez-y la volonté du Seigneur ; em- « brassez-la en conformant votre conduite à sa loi, « et vous trouverez le bonheur.* »

Ensuite Marceau exhorte son ami à se livrer chaque jour à quelques bonnes lectures, il lui recommande en particulier *l'Athée redevenu chrétien*, de Dulauro-Dubès. « Puis, ajoute-t-il, viendra le « moment où Dieu, vous faisant tomber aux ge- « noux du prêtre, éclairera entièrement votre es- « prit. » C'est qu'en effet la lumière divine se fait dans l'âme beaucoup mieux par l'humilité du cœur qui s'abaisse que par les efforts de l'esprit qui travaille (1).

L'officier avait écrit à Marceau *qu'il voudrait savoir à qui s'adresser dans la ville où son service le retenait*. Notre ami se souvint alors sans doute de ce qui lui était arrivé. « Mon cher, répondit-il,

(1) Pascal a dit : « Vous voudriez avoir la foi pour pratiquer ; « et moi je vous dis : pratiquez, et vous aurez la foi. Ceux qui « vous donnent ce conseil étaient tels que vous, et ils n'ont « présentement aucun doute..... »

« dans votre position, *la mienne il y a quinze mois*,
« je sais que l'orgueil rend très-exigeant pour le
« choix d'un confesseur. C'est toujours un moyen
« de reculer d'autant ce moment, pénible pour
« notre indigne nature. De N... notre camarad
« ne connaissait personne à Marseille quand il a
« voulu revenir à la religion : il est entré dans
« une église, et est allé s'adresser au premier
« prêtre qu'il a aperçu. »

Ensuite, l'exhortant à puiser dans le recours à Dieu les forces qui lui manquaient, Marceau ajoute : « Tout ce que vous demanderez en mon
« nom à mon Père, a dit Jésus-Christ, vous sera
« accordé. Demandez, demandez, mon cher, forcez
« la main à Dieu par vos instances. Sainte Moni-
« que pendant je ne sais combien d'années a
« sollicité la conversion de son fils. Elle deman-
« dait qu'il devînt un bon chrétien, Dieu en a fait
« une des colonnes de son Église. »

Puis, reprenant ses allures militaires : « Que
« diantre ! mon cher ami, continue Marceau, ce
« que Dieu a à nous donner vaut bien la peine
« qu'on le lui demande avec persévérance. Vous
« vous êtes laissé endoctriner par Monsieur N...,
« et sur ses instances, voilà que vous avez pris le
« rôle de solliciteur du ministre pour en obtenir
« quelque chose. Ne me croirez-vous pas aussi
« un peu moi-même? Car, en fin de compte, je
« vous promets mieux que lui au moins.

« Adieu, mon cher ami; de la *foi*, de *l'espé-*
« *rance* et de la *charité!* Avec cela la vie est belle,
« et l'on bénit Dieu chaque jour de vous avoir
« donné l'être. Adieu. Votre tout dévoué, MAR-
« CEAU. »

Pendant que notre ami poursuivait avec vigueur cet officier de ses conseils pieusement impétueux et de ses brûlantes prières, celui-ci était en proie à ces luttes effroyables, à ces inexprimables angoisses qui décident souvent du sort éternel, parce qu'elles aboutissent ou à la résurrection ou à l'insensibilité de l'endurcissement. Terrible alternative! moment décisif qui a toujours si vivement excité le zèle des hommes apostoliques! « J'étais
« réduit, nous disait-il, à comprendre parfaite-
« ment, et par ma propre expérience, l'état si dé-
« plorable de l'enfant prodigue : *Et cupiebat im-*
« *plere ventrem de siliquis quas porci manduca-*
« *bant.* »

Voici venir à lui une autre fois son énergique camarade, qui veut le forcer dans ses derniers retranchements. « Nantes, 13 novembre 1842. —
« Mon cher ami, vous sentez la main de Dieu qui
« s'appesantit sur vous pour vous faire revenir à
« des sentiments meilleurs, et vous hésitez! Vous
« voudriez retrouver le calme sans la vertu, et pou-
« voir reprendre les joies qui vous valent aujour-
« d'hui tant de tourments. Malheur à vous, si vous
« éprouvez du répit dans vos chagrins! Malheur

« à vous si vous trouvez le calme autrement « qu'en vous réconciliant avec ce Dieu de bonté « qui vous appelle! Cette paix ne serait pas un « acte de miséricorde, mais un acte de cette ter- « rible justice qui, retenue longtemps par la « bonté divine, reprendrait tous ses droits sur « un cœur endurci et vous abandonnerait à vous- « même et à tous les mauvais appétits de la na- « ture.

« Mon bien cher ami, réfléchissez, réfléchissez « à tout ce que Dieu fait pour vous depuis quelque « temps, et alors vous comprendrez combien il est « honteux de vous retirer quand il fait tant d'a- « vances. Comment donc, dites-moi, résister par « orgueil à un Dieu qui pousse la bonté, je dirai « plus, l'humilité jusqu'à nous supplier à chaque « instant de revenir à lui? Eh quoi, mon Dieu! c'est « moi qui vous ai offensé, moi misérable créature « qui ne suis rien que par vous, et c'est vous qui « faites les premiers pas pour me réconcilier avec « vous, pour m'apporter un bonheur que je ne « saurais trouver que dans votre sein. Non! non! « mon Dieu, je ne tarderai pas davantage à me « jeter à vos pieds, en m'écriant : J'ai péché contre « vous, contre vous seul; ayez pitié de moi, Sei- « gneur, selon votre grande miséricorde. »

Marceau ensuite, déchirant brusquement les nuages dont le démon cherche à envelopper les esprits que Dieu sollicite : « Voyez-vous, mon

« cher ami, lui dit-il, dans la religion catholique « tout est tellement lié, que quiconque admet « une vérité est obligé de les admettre toutes, « même sans en avoir l'intelligence. Ainsi vous « reconnaissez que l'Église est dépositaire de la « vérité; dès lors vous êtes invinciblement con- « duit à reconnaître tout ce qu'elle enseigne. Or, « vous le savez, ajoute-t-il, et cela est effrayant, « elle enseigne que pour l'homme en péché mor- « tel il n'y a pas de mérite dans les bonnes ac- « tions, en sorte que ce que vous pouvez faire de « bien aujourd'hui, ne vous sera pas compté pour « le ciel au jour du jugement dernier, ne vous « donnera droit à aucune récompense. Ces bonnes « œuvres, il est vrai, sont très-utiles et elles ser- « vent à attirer sur vous la continuation des misé- « ricordes de Dieu, pour vous obtenir peut-être « d'arriver lentement à lui; mais ces mêmes ac- « tions faites en état de grâce vous *mériteraient* « des faveurs nombreuses. » Et Marceau par cette considération exhorte son ami à ne plus différer à se rendre. Mais allant au-devant d'une objection qui devait naturellement se présenter, et supposant que son camarade trouve cette doctrine incompréhensible : « Il ne s'agit pas de savoir, « ajoute-t-il, si vous ne pouvez faire accorder cette « manière de voir avec vos idées de la justice de « Dieu. Ce n'est pas là la question. Il est clair que « notre misérable intelligence ne sait pas décou-

« vrir tous les rapports du fini à l'infini. Aussi « Dieu est-il venu en la personne adorable de « son divin Fils les enseigner aux hommes, et il « a donné le soin à son Église de les leur trans- « mettre d'âge en âge, et il sera, a-t-il dit, avec « cette Église jusqu'à la consommation des siècles. « *Voilà ce qu'il y a de positif, d'irrécusable, d'irré-* « *fragable, et tous les sophismes de votre orgueil ne* « *sauraient rien faire contre l'immuable Vérité qui* « *a été, qui est et qui sera jusqu'à la fin des siècles* « *et durant toute l'éternité.* »

Qui ne remercierait Dieu, en lisant ces paroles, de la fermeté que produit la foi dans l'âme! Quel autre que le catholique peut dire sans hésiter : *Je crois, je suis certain?* et que le moyen qu'a pris Jésus-Christ pour nous transmettre sa doctrine (*l'enseignement de l'Église*) est bien approprié à la nature et à la faiblesse de l'homme! Une fois qu'il a reconnu ce roc inexpugnable, et qu'il y a mis le pied, l'enfant de Dieu n'a plus aucune recherche à faire... Car l'Église, c'est *Dieu parlant à l'homme.*

L'officier *qui voulait et ne voulait pas* avoue que la parole de Marceau l'écrasait; il était devant lui sans réponse. (En général, les formes incisives plaisent aux militaires.) Mais en même temps son ami l'attirait par sa douce charité. Après s'être exprimé avec tant de force, il continuait ainsi : « Poussé par le Seigneur, vous êtes venu, malgré

« vos projets bien arrêtés, vous êtes venu confier
« vos misères à un pauvre pécheur comme vous,
« n'ayant d'autre caractère à vos yeux que celui
« d'ami, d'ami chrétien, il est vrai; et parce que ce
« misérable a pu vous dire d'avoir confiance en
« Dieu, si miséricordieux auteur de vos peines, et
« de prier, vous avez prié et vous avez éprouvé
« quelque soulagement. Cet ami a ajouté et il vous
« répète qu'il ne peut rien pour l'entière guérison
« de votre âme, mais qu'il connaît un remède à
« vos maux. Pourquoi ne le croiriez-vous pas en-
« core cette fois? Et que ne devez-vous pas es-
« pérer de ce qu'il vous dit de faire? Remarquez
« que ce n'est pas sur des *on dit* que je vous en-
« gage à recourir au remède, c'est sur mon expé-
« rience propre, c'est pour avoir éprouvé tout ce
« qu'il a de souverain. Allez, allez, mon cher ami,
« allez vous faire pardonner vos fautes, et la joie
« rentrera dans votre cœur. Vous êtes effrayé des
« forces qu'il vous faudra déployer pour faire les
« sacrifices qu'on exigera de vous. Rappelez-vous
« donc que notre divin Sauveur, en nous disant
« de prendre notre croix pour le suivre, nous a
« promis qu'il nous aidera à en supporter le poids.
« Tout ce qu'il demande de nous, c'est que nous
« nous mettions franchement à l'œuvre. Vous rai-
« sonnez toujours au point de vue humain; mais
« Jésus-Christ n'est point un philosophe qui, comme
« Zénon, vient dire : *Niez la douleur;* c'est un

« Dieu qui dit : Acceptez la croix, et je vous vien-
« drai en aide et je vous inonderai de consola-
« tions. Voyez-le bien, mon cher ami, la vérité
« est dans la religion catholique, elle n'est que là ;
« tout le reste est vanité, mensonge, et ne saurait
« vous conduire qu'au malheur dans cette vie et
« à la perte éternelle. Dieu est assez bon pour
« vous avoir averti des dangers que vous couriez ;
« n'abusez pas de sa miséricorde. C'est avec l'es-
« pérance qu'avant peu vous m'apprendrez une
« bonne nouvelle, que je continue à prier pour
« vous et à me dire votre tout dévoué frère en
« N.-S. — A. MARCEAU. »

Et la citadelle tomba !... Celui que la grâce avait renversé fit bien des fois vingt-huit lieues (et il n'y avait pas de chemin de fer) pour commencer, continuer et achever sa confession générale, « qui, nous disait-il naguère, fut fort longue ». Dieu l'avait terrassé à force de remords. « Les peines que « j'avais éprouvées, nous ajoutait-il, étaient un « avant-goût de l'enfer ! »

Lorsque Marceau apprit cette glorieuse conquête à laquelle il avait eu tant de part, sa félicité ne connut plus de bornes. « La joie que vous res-
« sentez, écrivait-il au converti, ne saurait égaler
« celle qu'on éprouve en voyant une pauvre âme
« égarée qui a retrouvé la voie du bonheur véri-
« table. » « Qu'elle est vraie, s'écriait-il encore
« dans ses transports de zèle, qu'elle est vraie

« cette parole de Jésus-Christ : En vérité, il y aura « plus de joie au ciel pour le retour d'une seule « brebis égarée que pour la persévérance de qua- « tre-vingt-dix-neuf justes ! » L'officier qui s'était rapproché de Dieu craignait de ne pas persévérer ; il parlait de l'avenir... « O mon pauvre ami, disait « Marceau, ne faites pas cette injure au Père des « miséricordes. Il vous a retiré de l'abîme où vous « vous étiez précipité volontairement, et vous dou- « teriez de ce qu'il fera pour un enfant soumis « et implorant à chaque instant son secours ! Du « reste, ajoutait-il, cette crainte, nous l'éprou- « vons tous ; c'est un des derniers piéges que « nous tend le démon. » Et il fortifie son camarade contre cette tentation, en le portant en même temps et à une humilité profonde à la vue de *ses crimes* (sic !), et à une confiance sans bornes en Dieu à la vue de la miséricorde divine. « Ah ! vous pouvez être tranquille, si vous vous « confiez entièrement en lui, il ne vous refusera « aucun des secours dont vous aurez besoin. Et il « vous en faudra beaucoup, attendu que l'enfer ne « lâche pas ainsi une proie et qu'il a contre vous « de grands moyens d'action, puisque vous êtes « encore pour longtemps fixé dans un pays qu'il « vous eût été bon de quitter. Toutefois ce n'est « pas par votre choix que vous restez ; alors as- « surément Dieu vous donnera en raison de vos « besoins. »

C'est par ces conseils tout pleins d'une mâle et sincère affection que Marceau soutenait le courage de son ami. Mais dans ses conquêtes apostoliques, il ne ressemblait pas à ce grand capitaine à qui l'on disait : Général, vous savez vaincre, vous ne savez pas profiter de la victoire. Ici nous allons le retrouver tout entier, tel que nous l'avons vu jusque-là, tel que nous le verrons jusqu'à la fin de sa vie : ne se contentant pas d'arracher les âmes au péché mortel, mais aspirant à faire régner sur elles Jésus-Christ d'une *manière parfaite*, et visant toujours, pour lui et pour les autres, aux vraies vertus, aux vertus solides. Grand exemple pour ceux qui sont voués au ministère du zèle!

Voici ce qu'il écrivait de Toulon, le 5 janvier 1843, dans cette même lettre dont nous avons extrait plusieurs passages. Après avoir exhorté son ami à demander un congé pour faire une retraite de huit jours chez les RR. PP. jésuites : « Je vous donne ce conseil, dit-il, non-seu-
« lement parce qu'il est bon de passer ainsi un
« certain temps en face de soi-même, en la pré-
« sence de Dieu, mais c'est, mon cher ami, parce
« que ces bons Pères, vous faisant suivre les ad-
« mirables exercices de S. Ignace, vous démon-
« trent la religion comme une vérité mathémati-
« que, que dis-je? d'une manière bien plus certaine
« que toutes les propositions mathématiques; dès
« lors, la volonté s'appuyant sur les convictions

« de l'intelligence, est bien autrement forte et iné-
« branlable; et elle ne saurait plus être soumise
« aux oscillations causées par l'imagination et la
« sensibilité. » Ensuite Marceau fait remarquer à son ami que si la grâce seule a triomphé de son âme, c'est néanmoins surtout par l'action de ces deux facultés (sensibilité et imagination) qu'il a été amené à reconnaître et à embrasser toutes les vérités catholiques. « Ce qui a suffi, ajoute-t-il,
« pour vous faire revenir à Dieu, pourra ne pas
« suffire pour vous maintenir dans le bonheur
« dont vous êtes enivré. Ces deux facultés, qui
« tiennent plus du corps que de l'âme, sont su-
« jettes à errer et à entraîner notre volonté; au-
« jourd'hui elles sont en vous de dociles instru-
« ments de Dieu, mais plus tard elles voudront
« se mettre au service de votre ancien maître, et
« alors il faudra que la volonté calme ait à leur
« opposer leur souveraine, l'intelligence, cette
« faculté sur laquelle le démon n'a pas d'influence
« directe. Allez donc chercher dans la méditation
« la démonstration des vérités catholiques qu'au-
« jourd'hui vous goûtez. Dieu au commencement
« fait tout en nous. Il faut profiter de ce moment,
« afin de nous préparer des moyens de défense
« contre l'ennemi pour le jour où le Seigneur
« nous soumettra aux épreuves; sans l'épreuve il
« n'y a pas de mérite. Adieu, mon bien cher ami,
« adieu. Continuons de prier l'un pour l'autre.

« Considérons que nous ne pouvons rien par « nous-mêmes, et que toujours nos cœurs unis « dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, bé- « nissent le jour où nous nous sommes rencontrés « au pied de la croix. C'est là que je puis me dire « en vérité votre frère dévoué en Notre-Seigneur, « — MARCEAU. »

L'ami de Marceau est converti, il est tout à Dieu. A dater de ce jour, notre admirable lieutenant de vaisseau, qui autrefois se reprochait d'avoir tardé quatre jours à lui répondre, commence à laisser des lettres de lui sans réponse. Puis nous retrouvons encore quelques pages de temps à autre, puis sa correspondance meurt. C'est un disciple de Paul : « J'oublie tout ce qui est en arrière : Je vais « en avant (1) ! »

Faut-il ajouter que l'honorable commandant dont nous avons esquissé l'histoire est devenu un homme de prières et de bonnes œuvres, un des chefs les plus distingués des conférences de Saint-Vincent de Paul, un intrépide et éloquent défenseur de la religion ; et que, lorsque vingt ans après, la Révolution et l'Hypocrisie se liguèrent contre Pie IX, il marcha tête levée, arrachant tous les masques, soutenant les faibles par ses paroles et par ses exemples, réprouvant toutes les équivoques

(1) *Quæ retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum.*

soumissions à l'*Encyclique* de 1864, et étant par la fermeté de sa foi et l'ardeur de son zèle le porte-étendard de la Papauté dans la contrée qu'il habitait. A cette époque, il nous l'a confié, sans cesse et le jour et la nuit, il avait devant lui Marceau.

Autre conversion. — Quelquefois la grâce fond sur l'âme, ainsi qu'on vient de le voir, comme un torrent impétueux, pour l'enlever de vive force à elle-même et aux passions : d'autres fois, elle s'insinue comme une rosée salutaire, pénètre peu à peu, et opère le changement du cœur par une action moins sensible, mais très-efficace.

« Je dois à Marceau les bons avis qui m'ont ra-
« mené à la religion, nous racontait, le 20 avril
« 1862, M. de..., capitaine de vaisseau, aussi mo-
« deste que distingué, et voici comment : J'avais
« entendu vaguement parler de la société de Saint-
« Vincent de Paul, et l'on m'avait dit que Marceau
« en était membre. Comme il jouissait d'une cer-
« taine réputation dans la marine, cela me donna
« le désir de faire sa connaissance et de m'éclairer
« sur le but de la société dans laquelle je voulais
« être admis. Je croyais que c'était une œuvre de
« bienfaisance à laquelle tout homme pouvait s'as-
« socier, moyennant quelque argent. Je me rendis
« trois fois à l'hôtel du *Bon-Lafontaine*, où Marceau
« logeait, sans pouvoir le rencontrer. La troisième

« fois, je laissai ma carte. Il vint me voir. Il entra « chez moi vers huit heures du matin, il n'en sor- « tit que vers onze heures. *Il avait senti de suite « qu'il y avait là une âme à sauver.* Il me donna « mille encouragements, jeta dans mon esprit des « germes de foi, ou plutôt réveilla ma foi, qui n'était « pas tout à fait morte et qui s'annonçait par le « désir de soulager les pauvres. Il m'apprit, à « mon grand désappointement, que je ne pouvais « pas avoir l'honneur de faire partie des conférences « de Saint-Vincent de Paul si je vivais en dehors « de la religion catholique, si je ne pratiquais pas, « et me laissa une médaille de la sainte Vierge « qu'il m'engagea à porter. Sa conversation pro- « duisit sur moi un grand effet. Je pris la réso- « lution d'assister à la messe, même les jours sur « semaine, et sachant l'heure à laquelle Marceau « allait à Notre-Dame des Victoires, je m'y rendais « quelquefois. Je le voyais là, agenouillé sur la « pierre, près de l'autel de Marie, priant avec une « ferveur de saint, et ce spectacle me touchait pro- « fondément : mais j'étais encore trop ignorant « des vérités de la religion, et l'abbé Desgenettes, « que, sur l'invitation de Marceau, j'allai consulter, « m'engagea à acheter le *Triomphe de l'Évangile* « et quelques autres livres. Ceci se passait en 1844, « et je ne suis revenu à la pratique qu'en 1848. « Néanmoins, j'ai toujours considéré Marceau « comme l'instrument principal de ma conversion :

« aussi l'ai-je toujours nommé le premier dans « mes prières. »

Ce que le commandant de N... ne dit pas, nous le dirons. Il devint un modèle admirable de toutes les vertus; on le voyait (1864) chaque matin, à cinq heures, faisant son chemin de croix, autre Marceau, avec toute la foi du centurion qui descendit du Calvaire, se frappant la poitrine. Enfin un journal annonçait, en 1869, que le commandant de N... venait d'entrer, comme novice, dans une maison religieuse.

Nouveau trait de zèle. — Un jeune officier de la connaissance de Marceau avait entraîné dans le mal une personne d'une honnête famille, et par ses prodigalités il subvenait à sa toilette et à ses folles dépenses. Tout à coup un ordre le force à s'éloigner : devant cette nécessité, la malheureuse paraît inconsolable. « Tranquillisez-vous, lui dit-il, « je vous laisse mon ami Marceau; il est généreux, « il aura soin de vous. » Il ignorait sa conversion. La femme se présente donc chez Marceau. Dès que celui-ci peut démêler, au milieu des pleurs qu'elle répand, les motifs de son chagrin et le but de sa visite, il l'arrête : « Celui qui vous a envoyée, dit « il, s'est trompé. Je ne suis pas ce que vous « pensez, madame. Je suis converti. Vous auriez « bien besoin d'en faire autant vous-même et d'in- « terrompre vos désordres pour vous donner à

« Dieu... Allez, madame, allez à l'église passer une « demi-heure devant le saint sacrement, et ne re- « mettez pas les pieds chez moi avant de l'avoir « fait. » A ce début inattendu et qu'elle ne peut s'expliquer, ses larmes redoublent. « Il y a quatre « ans que je n'ai mis les pieds à l'église, s'écrie- « t-elle en sanglotant. » Marceau se lève, et lui indique la porte d'un œil sévère : « Faites ce que je « vous dis ou ne reparaissez plus chez moi. » Elle sort. Quand elle revint, elle était dans une agitation voisine du désespoir. « Avez-vous prié? « lui demanda Marceau. — Je n'ai pas prié, je ne « sais pas de prières. Je suis allée à l'église comme « vous l'avez voulu. » — Madame, il faut prier... « Oui, je veux vous être utile ainsi que l'a dit « M. N..., mais non pas comme il l'entend. » Il ne négligea rien pour la calmer, la porter à Dieu, la renvoya à l'église une demi-heure encore, et cette fois pour y prier sincèrement. Elle le fit, et s'en trouva bien. Sans doute aussi, dans le même moment, le fervent lieutenant de vaisseau offrait à Dieu de touchantes supplications pour elle. Il ne s'en tint pas là. « Vous devriez vous confesser, madame, « lui dit-il, la paix et le bonheur sont à ce prix. « — Je ne connais pas de prêtres. — J'en connais « un. » Il la conduisit lui-même, avertit le prêtre; elle se confessa et communia.

Lorsque le jeune officier revint, il fut aussi irrité que surpris d'un tel changement, et rien ne

lui coûta pour essayer de triompher des obstacles offerts à sa passion. Il alla même, dit-on, jusqu'à hanter l'église et jusqu'à feindre la piété. Mais alors Marceau crut devoir intervenir, et il lui déclara en face qu'il prenait cette femme sous sa protection, et que s'il ne cessait ses poursuites, il aurait affaire à lui.

Peu de temps après la jeune personne se présente chez Marceau; elle était dans la désolation. Un huissier allait opérer la saisie de tous ses meubles, qui étaient précieux et qui constituaient sa seule ressource. Celui qui les avait choisis avait promis de les payer : il n'en avait rien fait. « Vous « voyez, lui dit Marceau, à qui vous étiez attachée. « — Ah! répond-elle, je comprends chaque jour « que j'ai été aussi aveugle que coupable. — Mais « soyez tranquille, ajouta-t-il (car il redoutait la « tentation pour cette âme faible), Dieu ne vous « abandonnera pas le premier. A combien montent « les factures? — A quatre mille francs. — Donnez-« les-moi. »

Marceau à cette époque avait fort peu d'argent : il obtient de l'huissier un sursis de vingt-quatre heures, puis il court chez ses amis; il emprunte à l'un, à l'autre. Avant la fin du jour tout était payé. Il acquitta plus tard ces nouvelles dettes, mais au prix d'une gêne extrême.

Marceau racontant ce fait à un de ses amis intimes, qui était en même temps son directeur :

« Et ainsi d'un seul coup, et sans hésiter, lui dit « celui-ci, vous sacrifiâtes quatre mille francs, vous « qui n'aviez point de fortune!... Eh! Père, ré- « pondit-il en le regardant et en souriant, est-ce « qu'une âme ne vaut pas quatre mille francs? J'au- « rais eu dix mille francs, vingt mille francs, que « je les aurais donnés sur-le-champ pour sauver « une âme. »

Sait-on comment Marceau rend compte de cet événement? Nous avons trouvé, comme par hasard, à la fin d'une lettre qu'il écrivait à sa mère, cette simple phrase : « Je viens de recevoir les doléances « de Mme N..., qui a de bien grands chagrins; « mais ils se calment depuis que je l'ai menée au « pied de la croix, entre les bras de la religion! »

O humilité! oui, il est bien vrai, tu es le sceau de toute vertu véritable!

CHAPITRE V.

CARRIÈRE MILITAIRE DE MARCEAU DEPUIS SA CONVERSION.

(1841... 1844 inclusivement.

Marceau, par ses talents, était en voie de parvenir haut et vite, au témoignage d'officiers très-éclairés. Toutefois on l'oublia, et quoiqu'il fût le premier sur la liste d'*avancement*, ses camarades passaient avant lui. « Le Seigneur, disait-il un jour, « dans sa miséricorde, a eu pitié de moi ; il a vu « que j'étais un orgueilleux, et que je n'aurais pu « revenir à lui, si j'eusse été trop élevé. » Cependant, même avant sa conversion, il avait été inscrit sur la liste des capitaines de corvette, ainsi que plusieurs lieutenants de vaisseau. Mais le roi Louis-Philippe, désirant conserver en activité de service les anciens officiers de marine qui, par suite de cette promotion, devaient être mis à la retraite, six nominations, et entre autres celle de Marceau, furent rayées. Bientôt ses camarades ainsi ajournés furent de nouveau, l'un après l'autre, élevés à ce grade. Marceau seul resta en arrière, dévorant sa colère et son dépit avec une tranquillité apparente, et attendant chaque jour une nomination qui ne pouvait plus tarder.

Dans cet intervalle, se passa tout ce que j'ai raconté. Dieu avait éclairé son esprit, touché son cœur, il était un autre homme. Ses camarades, ses amis ne savaient plus ce qu'il devenait ; on ne le voyait plus au café, plus au théâtre... Tout à coup un matin, à six heures, un officier l'aperçoit sortant d'une église. « Ah ! voilà l'énigme : *Il est devenu bigot*, » dit-on, et il fut le point de mire de mille traits satiriques. Il n'a jamais fallu beaucoup d'esprit pour tourner en ridicule la vertu. Quelques-uns disaient qu'il avait pris le parti de la dévotion pour gagner les bonnes grâces de la reine Amélie dont la piété était connue, et par son moyen parvenir plus vite et sans coup férir ; mais on n'osait lui adresser en face ces plaisanteries, peut-être parce qu'elles n'étaient, chez plusieurs, que les remords mal déguisés de consciences réveillées par ses exemples, et que du reste son noble caractère était connu.

Une circonstance toutefois parut favoriser ces inventions calomniatrices.

On venait de construire, suivant un système nouveau qu'on disait supérieur, mais que plusieurs officiers habiles n'approuvaient pas, le yacht royal qui prit le nom de *Comte d'Eu*, pour l'usage de la famille de Louis-Philippe. Le capitaine de ce navire privilégié n'était pas encore nommé, et plusieurs, dit-on, sollicitaient cet honneur. Or celui qui fut appelé à commander le *Comte d'Eu*

et qui n'avait fait aucune démarche, fut Marceau. Il est vrai que, les cinq autres lieutenants de vaisseau éliminés ayant tous passé au grade de capitaine de corvette, cette faveur lui était accordée comme dédommagement, et comme gage assuré d'obtenir bientôt lui-même le grade auquel il avait droit. Néanmoins quelques esprits jaloux s'émurent, et cette circonstance ranimant les soupçons qui avaient été élevés sur la sincérité de sa conduite : « Voilà, disaient-ils, le dénouement « de cette intrigue dévote que l'hypocrisie cer- « tainement a préparée, on ne peut plus en dou- « ter maintenant. » Pour lui il reçoit avec calme la nouvelle de sa nomination, quitte le *Tartare*, à bord duquel il avait été embarqué, ainsi que nous l'avons vu, peu après sa conversion, part de suite pour Indret, et prend le commandement du yacht royal pour le conduire à Lorient.

Le roi Louis-Philippe, en venant à bord, devait lui-même remettre à Marceau le brevet de capitaine de corvette.

Une distinction si flatteuse aurait tenté tout autre que notre ami ; de plus, en dehors de ses frais de table, sa solde devait être portée à près de 7,000 francs, et nous apprenons dans une lettre à sa mère, que, tout en se proposant de faire une large part aux exigences de sa position, pendant le séjour de la famille royale au château d'Eu, il se réjouissait de mettre 4,000 francs de

côté par an *pour ses pauvres, et pour ses dettes.*

Mais le digne homme examina à Lorient et pendant le voyage, avec le plus grand soin, le nouveau bâtiment et sa machine, et il prit son parti. « Je ne puis, dit-il, en honneur et en « conscience, accepter le commandement d'un « navire qui, à mon avis, est mal fait et qui, sous « ma responsabilité, pourrait compromettre les « jours de la famille royale. »

Quelques susceptibilités se trouvèrent en jeu dans cette affaire; Marceau ne tint compte que de la vérité, et malgré les avantages que devait présenter la mission qu'on lui confiait, malgré une certitude d'avancement et de récompenses, il n'hésita pas à faire ressortir, devant deux Commissions et devant le prince de Joinville lui-même, les défauts de la construction et des machines. Plusieurs ne lui pardonnèrent pas d'avoir eu raison. D'un autre côté, ceux qui s'intéressaient à lui ne comprenaient pas tant de générosité. L'amiral de Joinville lui-même disait : « Marceau est « un fou de refuser tant d'avantages; mais c'est « un homme d'honneur; il ne sait pas parler « contre sa pensée. » Et en montant à son bord à Lorient : « Marceau, lui dit le Prince avec no- « blesse, mon estime pour vous redouble. » Quant à l'honorable commandant, sans se laisser ébranler ni par les amis, ni par les adversaires, ni par les compliments, ni par les reproches, il

envoya paisiblement sa renonciation au ministère où ce refus, dit-on, le discrédita notablement. Les expériences qui furent faites confirmèrent les observations de Marceau : le navire fut désarmé, dégradé de son titre de *Comte d'Eu,* et, après avoir été réparé, il changea de destination.

Mais si l'homme, si le marin fut grand en cette circonstance, le chrétien fut héroïque..... héroïque par son humilité.

Écoutons un capitaine qui, en reprenant les choses de plus haut, nous mettra à même de juger de la magnanime humilité de notre ami. Nous aimons à laisser la parole à ces hommes énergiques.

« Marceau, nous écrit-il, vous le savez, dès « qu'il se fut humilié aux pieds d'un prêtre, brisa « par un effort sublime, complétement et tout à « coup, les fers qu'il portait depuis si long- « temps, et d'un seul bond conquit la pleine li- « berté des enfants de Dieu. Tous ses amis d'hier, « toutes ses connaissances habituelles, en un mot « toute la troupe du camp qu'il venait de déser- « ter avec tant d'éclat, ne comprenait plus rien « de Marceau. Arrêté dans les rues, sur les pro- « menades, on lui disait : Mais on vous a vu aller « à l'église : Allez-vous aussi à confesse? Ne com- « muniez-vous pas? — Tout cela est très-vrai, « répondait Marceau, et si quelque chose m'é- « tonne, c'est que vous ne fassiez pas comme

« moi. » Complétez l'effet que devaient produire « ces paroles par l'accent si ferme de sa face de « fer. Je ne sais le temps qu'il séjourna à Toulon « après sa conversion; mais il fut abandonné de « tous ses anciens camarades, et tomba bien bas « dans l'opinion de presque tous nos officiers, « parce qu'ils étaient mondains; si bas, qu'on ne « pouvait plus l'écouter. Mieux que moi, vous « savez comprendre les desseins de la Provi- « dence et de la miséricorde divine. Il était des- « tiné à arracher de nombreuses victimes du camp « qu'il abandonnait, et le voici complétement dé- « pouillé de son ancien prestige, le voici sans « influence aucune, objet peut-être de mépris !... « Tout à coup on apprend que Marceau, nommé « au commandement du yacht destiné au roi, « par des motifs de conscience et d'honneur, a « jeté le gant au Génie maritime, et que seul, « tout seul, il s'élance pour lutter contre le corps « si puissant alors dans la marine. » Ici le capitaine reproduit quelques-uns des détails que nous avons donnés plus haut, puis il ajoute : « Marceau « part pour Paris, dit à l'amiral Duperré, alors « ministre, que le *Comte d'Eu* est un bâtiment « complétement manqué et que, dans son opi- « nion, il ne pourra jamais servir à la famille « royale. L'amiral sonne, fait appeler sur-le- « champ l'inspecteur général du génie, et Mar- « ceau répète mot pour mot ce qu'il vient de dire

« au ministre. Quand on a connu l'illustre amiral « Duperré, il est facile de comprendre la scène « qui dut suivre.

« Marceau aussitôt grandit et s'éleva dans l'o- « pinion de la marine militaire, de toute la hau- « teur que méritaient et son intelligence et sa « fermeté héroïque. Quelle que dût être l'issue « de la *lutte,* chacun savait qu'il allait briser en- « tièrement sa carrière, ou du moins, si quelque « prince voulait le soutenir, l'embarrasser de « difficultés inextricables (1). »

Plusieurs de ceux qui s'étaient crus en droit de taxer notre ami d'hypocrisie, admirèrent franchement sa conduite. « Il paraît bien, disaient- « ils, que son changement est le fruit d'une con- « viction profonde ; beaucoup d'autres n'auraient « pas agi aussi noblement. » Un amiral préfet le mit à une place d'honneur dans un splendide repas donné à la commission du yacht, malgré les nombreux dignitaires qui y assistaient. L'amiral de la Susse qui commandait alors l'escadre de la Méditerranée, était émerveillé de la généreuse loyauté de Marceau, et il le témoignait hau-

(1) A cette époque (1842) deux ou trois officiers, parmi lesquels Marceau, pouvaient seuls jouter avec nos meilleurs ingénieurs. Depuis, plusieurs des officiers militaires se sont mis au niveau de la science, et par un effet nécessaire l'influence du Génie maritime a baissé en proportion. (Note fournie par un officier supérieur, le 17 mars 1860.)

tement. On a même dit qu'il fut question de lui faire une ovation à son retour. Marceau que les accusations d'ambition et d'hypocrisie, puis *d'ignorance et d'entêtement,* n'avaient pas touché, fut épouvanté cette fois ; il craignit, nouveau converti qu'il était, que la fumée de la gloire mondaine ne vînt à le surprendre, et, passant à Lyon, il monta tout exprès à Notre-Dame de Fourvière, pour supplier la sainte Vierge de le préserver des louanges des hommes, et de faire en sorte que ses camarades ne lui témoignassent que de l'indifférence. « Il fut « exaucé, » ajoutait-il, et on l'accueillit assez froidement. Cette grâce, qu'il disait fort grande, l'affectionna singulièrement au pèlerinage de Fourvière. Plus tard (en 1845), quand nous le voyions sans cesse monter et descendre par le chemin escarpé de la chapelle, il nous disait : « J'ai obtenu dans « ce sanctaire d'échapper à un grand danger. »

Il obtint encore plus (car, pour nous conformer à son langage, il faut appeler faveur ce que d'autres appellent affliction) ; et il parut, après cette honorable conduite, avoir été soumis à une espèce de disgrâce ; on semblait aussi embarrassé de lui que du yacht. « Eh ! bien, dit un officier « supérieur à l'amiral de Joinville, on oublie « Marceau, parce qu'il a été loyal. » L'amiral, qui appréciait la noblesse d'âme et les qualités du lieutenant de vaisseau, fit entendre que parfois il est certaines exigences que les princes sont

obligés malgré eux de subir, quand la machine gouvernementale est organisée constitutionnellement.

Plusieurs des détails que nous venons de donner, seront parfaitement compris des marins et dans les grands ports de guerre; ils ont besoin pour les habitants des villes de l'intérieur de quelques explications. Il existe une rivalité entre le corps des officiers militaires et celui des officiers du Génie de la marine, et il est difficile que le moindre armement ait lieu, sans que cette rivalité transpire et parfois même éclate. Cette rivalité, en tant qu'elle n'est qu'une noble émulation, peut et doit être fort utile au bien général de l'important service de la marine : mais elle fait comprendre tout l'intérêt qui s'attachait aux débats sur le yacht. Ce pauvre navire avait été construit sous le rideau, et pas un officier militaire ne fut consulté, même pour le gréement; avant son apparition dans les ports, il passait pour un chef-d'œuvre; en un mot le *Comte d'Eu* semblait en quelque sorte un cartel offert aux officiers militaires de la marine; Marceau par devoir l'accepta. De là, le revirement qui se fit à son sujet dans l'opinion publique et l'espèce de résurrection de sa renommée; de là, les calomnies que son héroïque contradiction et sa noble indépendance lui suscitèrent; de là, l'ovation dont il fut menacé et qui lui fit une si grande frayeur.

Un officier supérieur nous a fait l'honneur de de nous écrire au sujet de cette affaire : « Je fai-
« sais partie de la commission qui jugea et con-
« damna le *Comte d'Eu*. Dans ces assises solennelles,
« Marceau apparaissait tour à tour dans tout son
« éclat d'homme mondain et d'homme religieux.
« Je vis, en cette occasion, la lutte de la grâce
« avec le caractère indomptable que vous savez,
« et ce spectacle n'a pas peu contribué à changer
« ma vie. Laissez-moi vous citer un des traits qui
« m'a surtout terrassé, et qui montre le mieux
« l'empire que notre ami avait conquis sur lui-
« même. Habitué à bien des luttes moins écla-
« tantes que celle du yacht, Marceau, vous le
« comprenez, se trouvait alors dans son plus dan-
« gereux élément. Tous les mauvais instincts
« d'orgueil, de rivalité, de susceptibilité, que
« sais-je? devaient se réveiller au sein de ces irri-
« tants débats. Pour un observateur attentif et
« connaissant déjà notre ami, souvent un geste,
« un mouvement trahissait sa lutte intérieure;
« mais en tenant sur lui l'œil fixe, on sentait que
« la volonté triomphait. Dès le début, pour
« régulariser les examens et les discussions sur
« le *Comte d'Eu*, il fut convenu entre Marceau
« et plusieurs de ses amis qu'il leur soumettrait
« son rapport, avant de l'envoyer au major géné-
« ral de la commission. Le rapport fait, on l'exa-
« mine sur-le-champ, et l'on donne rendez-vous

« à l'auteur pour le lendemain, dimanche, vers
« neuf heures, chez l'un de nous. A neuf heures
« et demie, il ne paraît pas; dix heures, onze
« heures sonnent. Décidément Marceau se moque
« de nous! La patience n'était pas notre fort. Midi
« est déjà passé... Enfin notre homme arrive; il
« s'excuse simplement, en nous déclarant qu'il
« n'a pu assister qu'à la dernière messe, qui se
« dit à midi. Après quelques plaisanteries à ce su-
« jet, dès qu'il fut question du rapport nous nous
« mîmes à sourire d'une façon très-expressive.
« Je vous comprends parfaitement, fit Marceau, et
« je me mets entièrement à vos ordres. » Ce n'était
« pas une phrase de vaine politesse; il prit tout
« ce qu'il lui fallait pour écrire un nouveau rap-
« port, et après avoir remis à l'un de nous le cahier
« examiné dont le souvenir avait provoqué nos sou-
« rires, il s'assit en nous disant : « Me voici prêt;
« dictez, Messieurs, ce que vous voudrez; j'écrirai
« tout. » Son rapport était bon pour le fond; mais
« la forme était empreinte des pensées du *vieux*
« *Marceau* : il semblait écrit avec la pointe d'un
« sabre. Nous sacrifiâmes donc la forme complé-
« tement. *Cette scène dura plusieurs heures!* Jamais
« jeune fille dans l'âge le plus tendre, écrivant sous
« la dictée de sa mère, ne fut ni plus douce ni
« plus soumise : pas une seule observation ne
« sortit des lèvres de Marceau. Au moment de
« nous séparer je l'abordai, et comme tous mes

« traits dénotaient mon extrême surprise, avant « d'entendre ma question, il s'empressa de me « dire : « Pourquoi vous étonner? *j'ai communié ce « matin...* »

L'honorable officier qui nous écrit, ajoute : « Ah ! plus j'étudie cet homme, plus je sens la « rougeur me monter au front. C'est ce cher ami « qui a été l'instrument dont s'est servi le Seigneur « pour me porter à le servir. Ses lettres sont pour « moi des reliques. Depuis la mort de ce précieux « ami, je ne passe pas un jour sans l'invoquer : « Bienheureux Marceau, priez pour moi. »

Encore un trait se rapportant à l'époque où Marceau commandait le yacht royal. La commission, chargée de l'examen du *Comte d'Eu*, composée, en grande majorité, d'officiers supérieurs appartenant à la marine militaire et au Génie maritime, et dont quelques-uns remplissaient les fonctions d'amiraux, voulut essayer le navire à la vapeur et à la voile. Le jour du premier essai un peu long se trouva être un jour de jeûne et de vigile ; Marceau fut prévenu à temps qu'il aurait à traiter la commission. On connaît l'indulgence de l'Église par rapport à l'abstinence, à l'égard des militaires et surtout des marins et de ceux qui naviguent; Marceau s'était imposé la loi de n'en profiter jamais pour lui-même, *dès qu'il commandait et qu'il était à son bord,* mais s'il avait à recevoir des camarades, sa table était

abondamment fournie d'aliments gras et maigres. On se rappelle aussi qu'à cette époque, il luttait avec énergie contre tout respect humain; surtout il voulait détruire par d'éclatantes manifestations d'éclatants scandales. Le repas fut servi en dehors du salon destiné au Roi, mais il fut splendide par le choix des vins et des mets. Marceau en faisait les honneurs avec cette froide et noble simplicité qui lui était habituelle depuis sa conversion, et chacun le félicitait sur son bon goût. Quand tout le monde fut servi, il se fit apporter par un domestique une boîte de sardines confites et en mit quelques-unes sur son assiette, en prévenant l'honorable compagnie dont tous les yeux étaient braqués sur lui, *qu'il croyait devoir obéir aux lois de l'Église.* A ce mot, un rire général s'élève et les plaisanteries se croisent en tout sens dans la salle du festin. On ne vit pas un seul pli sur le front de Marceau, et en quelques secondes il fut tellement maître de lui-même qu'il eut réponse à tout. Un des plus recommandables convives disait malignement à un voisin : « Vous « refusez une tranche de pâté; auriez-vous aussi « des scrupules de conscience? — Non, interrom- « pait Marceau, Monsieur C. n'obéit malheureu- « sement qu'à des scrupules d'estomac... » Au milieu de toutes ces friandises, le commandant du *Comte d'Eu* prit sa réfection avec des sardines et un bol de lait. Ce trait nous a été raconté par

un des convives que Marceau a ramené à Dieu et qui lui a voué une éternelle reconnaissance.

Le 1er mai 1843, Marceau prit à Brest le commandement du bateau à vapeur *le Fulton*.

Deux mois après, il reçut ordre de disposer son navire pour recevoir le duc et la duchesse de Nemours, qui devaient arriver le 29 août 1843. « Il faut voir, écrivait-il à cette époque, comme « tout le monde est affairé dans notre ville, comme « déjà toutes les dames ont pris leurs précautions « pour s'assurer un coiffeur, le jour du grand bal. « Ces pauvres coiffeurs commenceront leur be- « sogne à cinq heures du matin pour ne la finir « qu'à neuf heures du soir, sans qu'on leur ait « laissé un seul instant pour manger. Pourquoi « faut-il qu'on soit si prévoyant pour une fête qui « durera quelques heures et pour beaucoup ne « sera pas une occasion de grand plaisir, et qu'on « le soit si peu, pour s'assurer une place à cette « fête éternelle qui ne finira jamais et qui rassa- « siera tous nos désirs? » C'est ainsi que Marceau, depuis qu'il se fut donné au Seigneur, trouvait Dieu en toutes choses, non à la façon des spinosistes qui font de l'Être Suprême la substance universelle de ce monde matériel, mais à la façon des saints qui voient partout sa Providence et se servent des créatures pour s'élever jusqu'à lui. A ceux qui aiment tout rappelle l'objet aimé.

Le 3 octobre 1843, le général de Rumigny, étant

venu à Brest pour l'inspection des troupes, Marceau lui fit faire, pendant toute la journée, une promenade en mer, par un temps magnifique. Le général parut très-satisfait du commandant du *Fulton*, et lui fit ses offres de service. Il l'engagea même à lui écrire, toutes les fois qu'il aurait besoin de lui, et ajouta : « Je serais trop heureux de vous obtenir le grade « de capitaine de corvette, et certainement dès « que je verrai le Roi, je lui parlerai de vous. » Marceau remercia le général de sa bienveillance. « O monde, disait-il ensuite à sa mère, ô monde, « qu'ils sont malheureux ceux qui mettent en toi « toutes leurs espérances, et prennent tes juge- « ments pour leur règle de conduite ! Voici donc « qu'après avoir été disgracié, pour avoir rempli « mon devoir de manière à mériter plutôt une « récompense, je vais peut-être obtenir de l'a- « vancement, *pour avoir fait une promenade de « quelques heures en rade de Brest*. Quelle folie de « mettre sa félicité dans la possession de pareils « biens ! » M. de Rumigny paraissait extrêmement surpris que le neveu du général Marceau ne fût encore que lieutenant de vaisseau à 37 ans, et pendant cette course à bord du *Fulton* il parla longtemps dans ce sens. Mais il fut bien plus surpris de trouver le modeste officier très-résigné à son sort, ne se plaignant de personne, et fort reconnaissant de ce qu'on avait daigné, l'année précédente, penser à lui pour le commandement du

yacht royal. « Oh ! que j'ai de grâces à rendre à « Dieu, écrivait Marceau à sa famille, d'avoir tenu « en bride, en cette occasion, mon ambition et « mon orgueil ! Autrefois, en entendant un lan- « gage si flatteur, j'aurais fait le magnifique sur « mon grand cheval blanc. Merci, mon Dieu ! »

Avant de poursuivre le récit de la carrière militaire de Marceau, arrêtons-nous un instant seulement à la poste. Ici la scène change. Nous ne nommerons personne ; car le rôle de l'interlocuteur n'est pas si honorable que celui du général de Rumigny. C'est le 26 septembre 1843. Quel est cet officier debout devant le guichet, portant à la main une petite boîte et demandant avec politesse à l'affranchir, comme objet d'une valeur de trente francs, qui est la plus petite qu'on consentît alors à recevoir? « L'objet contenu dans cette boîte? « demande un *Monsieur* à moustaches. — Un cha- « pelet et une médaille. » — Au ton net et posé de la réponse on a deviné Marceau. « Comment, « reprend d'un air goguenard l'homme à mous- « taches, un pareil objet peut-il valoir trente « francs? » Marceau répond avec calme que son chapelet étant tout modestement en bois ne vaut pas trente francs, mais qu'il consent à lui attribuer cette valeur, afin de payer à l'administration ce qu'elle a regardé devoir être le minimum de port pour de petits objets, autres que des dépêches. Sur ce, le *Monsieur* riposte qu'on ne re-

çoit que des objets ayant la valeur de trente francs, et que l'administration n'entend pas se donner un soin inutile pour des objets n'en valant pas la peine. C'est son *ultimatum*. Au fond, ce qui importait à l'administration, c'était bien moins de savoir ce que contenait la botte que ce qu'elle rapportait, et notre ami se le disait bien. Mais un chapelet! Comment écouter un homme qui veut expédier un chapelet?..... Et que fit Marceau? dira le lecteur. Il ne fit rien. Il contint sa colère et son mépris et se retira calme. Le lendemain, il revint, espérant trouver un administrateur moins niais; et trouvant la même figure au même guichet, il se retira encore, calme comme la veille.

Quiconque a connu le brillant officier naguères si élégant, si vif, si tranchant surtout quand il avait raison, admirera encore plus Marceau dans la petite loge de l'homme à longues moustaches et à petit esprit, que sur le *Fulton* en face du général inspecteur.

Nous tenons le fait d'un militaire plein de foi dont nous avons conservé à dessein la forme incisive.

Quelques mois après (août 1844), Marceau fut envoyé de Brest à Cherbourg pour se préparer à accompagner le roi Louis-Philippe, qui devait visiter la reine d'Angleterre. Son apparition dans cette ville lui valut un chaud protecteur en la personne de l'amiral de la Susse qui avait été en-

thousiasmé de sa conduite dans l'affaire du *Comte d'Eu*. Cet officier général, qu'on sait avoir été un des amiraux les plus exigeants, fit de Marceau et de ses services un tel éloge que le chef d'état-major en était stupéfait, et Marceau lui-même en resta confus. Il se réjouit néanmoins pour la gloire de Dieu, parce que quelques-uns avaient dit, que du jour où il était devenu chrétien, il avait été perdu pour la marine. L'opinion d'un homme si compétent était un éclatant démenti à cette insulte calomnieuse jetée à la face de la religion.

Lorsque pendant un mois, Marceau se fut donné à Cherbourg une peine incroyable pour *installer* son bâtiment, afin d'être à même d'accompagner le roi Louis-Philippe, tout à coup on lui annonce qu'il ne sera pas du voyage, et on lui enjoint de retourner à Brest et de se préparer à partir pour le Brésil. Au premier moment, il éprouva un vif serrement de cœur, à la pensée qu'après lui avoir imposé un long et rude travail, on le mettait de côté, à l'instant où il allait jouir du résultat. Il était aussi peiné de voir que ce grade de capitaine de corvette lui échappait encore, alors qu'il semblait être en sa possession. « Mais, dit-il, telle « est la volonté de Dieu ; » et cette seule parole commença à calmer son âme; il se résigna. Le lendemain, sa générosité alla beaucoup plus avant. S'unissant à Jésus-Christ dans la sainte communion, il lui demanda « *non plus la résignation*,

« écrivait-il; *dans ce sentiment il y a comme un « regret; et devant l'amour infini de celui qu'on « veut aimer par-dessus tout, doit-il y avoir dans « l'acte de conformité le moindre regret?* » Il lui demanda la joie du sacrifice, *cette joie* sincère qu'on doit éprouver, quand on a l'occasion *de donner une marque d'amour à l'objet aimé,* et il se retira du lieu saint, l'âme toute pleine de bonheur. La lettre qu'il écrivit, en cette occasion, à ses parents, pour les consoler de cette disgrâce, est magnifique. « O ma bonne mère, disait-il entre « autres choses, et toi ma chère sœur, bénissez « toutes deux avec moi le Seigneur de ce qu'il « nous impose de nouveau cette épreuve conso- « lante pour notre foi. Oui, notre bonheur est « dans la croix, et c'est dans l'envoi des croix « que nous devons surtout reconnaître l'amour de « Dieu. »

Faut-il s'étonner que l'équipage de Marceau qui aurait dû être furieux après tant de corvées inutiles, suivît cette fois encore l'exemple de son chef, et restât calme et résigné? Tant il est vrai que, suivant le langage de l'Écriture, tel est celui qui commande, tels sont ceux qui lui sont soumis. *Qualis rector civitatis, tales et inhabitantes in ea.*

Vers cette époque, on fit pressentir à Marceau qu'il prendrait plus tard le commandement du nouveau yacht royal; il semble en effet qu'on ne pouvait honorablement se dispenser de le lui of-

frir, après sa noble conduite dans l'affaire du *Comte d'Eu*. « Que la volonté de Dieu soit faite ! « écrivit-il à ce sujet à un de ses amis. C'est une « position qui pourra avoir ses difficultés; mais « Dieu qui m'y placera saura me donner les grâces « dont j'aurai besoin. Aussi, je ne me tourmente « que médiocrement de me trouver là au milieu « de ce beau monde, sinon hostile à notre sainte « religion, au moins indifférent. Ce poste m'a- « vait effrayé l'année dernière. J'admire la bonté « de Dieu qui a voulu que je me fortifiasse, avant « de m'y appeler une deuxième fois, si telle est « sa volonté. »

Ce fut sur ces entrefaites que Marceau envoya sa démission, qui, en de telles circonstances, excita à un si haut point la surprise générale. Nous raconterons dans le livre suivant comment il fut amené à cette étonnante détermination.

Sa foi résumait ainsi la série d'événements que nous venons d'exposer dans ce chapitre : « La « volonté du Seigneur a tout conduit. Si j'avais « été nommé commandant du nouveau yacht « royal avant ma grande résolution, jamais je « n'aurais pu me retirer de ces nouveaux enga- « gements, pour me dévouer aux missions de « l'Océanie. »

En attendant, l'esprit de Dieu le préparait à ces grandes choses comme il prépare tous ceux qui sont fidèles à la grâce, — lui inspirant le des-

sein arrêté, ferme, irrévocable de *devenir un saint* (1), — le portant à remplir avec une fidélité entière ses devoirs connus et certains, ses devoirs d'état, matière première et essentielle de notre perfection, — lui faisant sanctifier ses actions ordinaires. Marceau écrivait environ à cette époque à un de ses amis de Tours, M. Dupont : « J'ai « trouvé ces jours derniers un sonnet de M. l'abbé « de Rancé qui finit par ce vers :

« Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé. »

« Ce vers me poursuit sans cesse. Ne pas vivre « en saint, ne pas consacrer toutes ses pensées, « ses paroles et ses actions à la gloire de Dieu, « ne pas être l'esclave de ses devoirs, ne pas ap- « porter à l'accomplissement de ses devoirs, « même les plus petits, tous les soins que récla- « ment la gloire de Dieu et l'édification du pro- « chain, c'est vivre en insensé ; quelle vie est donc « la mienne ! »

Ceux qui s'adressent de si vifs reproches, sont ordinairement ceux qui font tout pour ne pas les mériter.

(1) Le saint, disait le P. de Ravignan, est un homme qui a une idée fixe.

CHAPITRE VI.

MARCEAU SE CONDAMNANT LUI-MÊME.

La Providence a fait tomber entre nos mains plusieurs papiers qui avaient appartenu à Marceau, et ses examens de conscience détaillés de chaque jour, du 17 octobre 1841 (neuvième jour après sa communion), au 18 octobre 1843. *Ils forment* 259 *pages!!!* C'est en quelque sorte le livre ouvert de son âme pendant toute cette époque. En nous promenant dans les plis et les replis de ce cœur d'ami et de chrétien, « Ah! qu'il est beau, disions-« nous, le spectacle d'un homme aux prises avec « lui-même, chaque jour, chaque heure, chaque « instant de sa vie! » Et il nous semblait y voir une preuve saisissante de la vérité, de la divinité de la religion catholique. « Oui, ajoutions-nous, « une religion divine seule peut inspirer cette dé-« licatesse, cette vigilance héroïque qui, s'éten-« dant bien au delà des actes extérieurs, ne per-« met pas même une pensée contre la charité, un « mouvement secret d'orgueil ou d'impatience, « pas même un mouvement intérieur purement « naturel. »

En d'autres occasions, nous nous serions cru

coupable de pénétrer dans ce sanctuaire. Mais, outre que Marceau nous avait laissé nos entrées libres en son âme, les règles communes souffrent parfois des exceptions. Et la vie elle-même de Marceau n'est-elle pas une exception magnifique? Notre apparente indiscrétion ne saurait donc être contagieuse. D'ailleurs, à côté de graves raisons, on trouve, dans la voie où nous nous engageons, des autorités illustres.

Nous offrons donc ce chapitre aux amis, aux connaissances de Marceau, aux officiers de marine chrétiens, à ceux qui ont vécu avec lui. Plusieurs pourront suivre ses traces.

Prenons au hasard, au milieu de ce volumineux dossier, quelques-unes des pièces qui sont à la charge de l'*accusé-accusateur*.

« 20 octobre 1841. — En sortant du restaurant, « j'ai été un peu fat dans une discussion sur l'o- « rigine de la parole. En voyant dans le journal « *la Flotte* la réfutation d'un article que j'ai pu- « blié, j'ai remercié Dieu de cette épreuve; mais « j'ai senti que mon esprit se révoltait un peu « contre mes actions de grâces. »

« 22 octobre. — J'ai parlé un peu lestement « d'un de mes chefs. J'aurais dû être plus morti- « fié à dîner. »

« 23 octobre. — Je suis allé à une Commission; « rien ne s'est fait convenablement; je n'ai pas eu « la force de m'opposer à cette négligence. »

« 26 octobre. — J'ai été un peu paresseux. J'ai « été trop médisant. Que signifie ce trop ?... comme « si j'avais le droit de l'être un peu !... quelle sot- « tise ! »

« 28 octobre. — Je me suis laissé aller, plus d'une « fois, dans la matinée, à une opinion haute de « moi-même : la lettre que m'a écrite Enfantin y « a peut-être un peu contribué. »

« 3 novembre. — J'ai mis de l'emportement « dans l'affaire de l'aide-mécanicien. Je me suis « laissé aller encore au respect humain comme « hier. Jusqu'à quand, mon Dieu, vous renie- « rai-je? »

« 4 novembre. — A l'église, ayant aperçu une « personne, j'ai été tourmenté par des sugges- « tions diaboliques; je les ai renvoyées au diable. « — M. l'abbé Olivier m'a dit de me défier de « croire à ma sagesse ; je lui ai dit que j'espérais « bien me tenir en garde là-dessus, et à peine « l'avais-je dit que j'y ai été pris, lorsqu'il s'est « recommandé à mes prières. »

« 6 novembre. — A l'église, j'ai succombé à « une curiosité vaniteuse. A bord j'ai examiné « un peu légèrement peut-être les comptes du « commis, en homme qui n'a pas tout le courage « de son devoir. »

« 7 novembre. — J'ai reçu trop froidement un « parent éloigné, non toutefois par orgueil ni va- « nité. Je n'ai pas assez surmonté la répugnance

« que j'éprouvais pour toute espèce de travail. »

« 9 novembre. — A bord, je me suis emporté. « J'ai été peut-être un peu froid avec Madame « N... ; mais ce rôle m'est imposé, parce que, par « moments, je craindrais d'être attaqué par l'en- « nemi, si j'agissais autrement. »

« 13 novembre. — A la Commission des chau- « dières du *Tartare*, j'ai blessé mes collègues par « par mon ton tranchant. J'ai eu le malheur en « cette occasion de jeter du blâme sur mon « prédécesseur. J'ai été désolé de cette nouvelle « chute, sans en concevoir pourtant de la tristesse, « mais effrayé de ce que je serais, si je n'étais pas « revenu à la religion. »

« 14 novembre. — J'ai consenti à avoir, en de- « hors du règlement, une boîte pour la montre. »

« 20 novembre. — A l'église un mouvement « de curiosité. Parlant bâtiments à vapeur avec « un de mes amis, celui-ci a fortement blâmé mes « chefs et mes collègues ; bien que je voulusse « changer la conversation, je n'ai pas osé et j'y ai « pris part faiblement. »

« 22 novembre. — J'ai fait une dépense dont « j'aurais dû peut-être me dispenser. »

« 27 novembre. — J'ai mis peut-être un peu « de vivacité à punir un maître, bien qu'il le mé- « ritât. — En donnant de l'argent pour une bonne « œuvre, je me suis laissé aller à mon ancienne

« vanité. Je dis ancienne! comme si j'étais « guéri!... »

« 28 novembre. — J'ai accompagné B.... à « bord, et lui ai parlé religion; peut-être ai-je « éprouvé quelque plaisir, en songeant que je lui « apprenais des choses qu'il ne sait pas. — Je « crains d'avoir visé à l'effet dans ma lettre à ma « mère; j'espère que non. »

« 2 décembre 1841. — J'ai cherché à dire « quelques mots pour briller; sottise! Puis je me « suis laissé prendre à des flagorneries. »

« 3 décembre. — J'ai éprouvé un picotement « de respect humain, en voyant l'amiral N.... « passer auprès de moi pendant que je causais « avec l'abbé T.... »

« 4 décembre. — Étant à l'atelier, j'ai vu l'ami- « ral N.... et j'ai cherché à me rapprocher de lui. « Comme il m'a fait très-froide mine, j'en ai été « un peu chagrin, ce qui est une grande faute de « ma part. »

« 7 décembre. — A bord, j'ai reconnu qu'on « n'avait pas eu soin des malades, j'ai eu le tort « de m'en plaindre devant un officier étranger. »

« 15 décembre. — J'ai rencontré le comman- « dant Dubourdieu qui m'a parlé de M. N... (un « de ses chefs). — J'ai été réservé. — J'ai pour- « tant dit un mot de trop qui n'aurait pas dû m'é- « chapper. »

« 22 décembre. — Je suis resté dans le salon de « l'amiral une heure au lieu d'une demi-heure que « j'avais résolu d'y rester. Le temps fuit vite au « milieu de la dissipation. »

« 25 décembre. — A vêpres, m'étant trouvé au- « près d'un camarade qui voulait me parler de « choses et d'autres, je me suis scandalisé peut- « être mal à propos. — Chez Madame N..., du- « rant le dîner, on a plaisanté sur les ridicules « d'une famille; je n'ai pas su faire changer la « conversation. »

« 19 janvier 1842. — J'ai peut-être été un peu « faible en ne faisant pas punir assez sévèrement « le chauffeur qui s'est évadé. — J'ai négligé mes « devoirs. »

« 20 janvier. — J'ai été très-tourmenté en ap- « prenant que quatre hommes ont violé leur con- « signe; j'ai décidé que je les ferais passer devant « le conseil de justice. Si je l'avais fait hier pour « N...., les quatre d'aujourd'hui n'eussent peut- « être pas été punis. A dîner j'aurais pu parler « un peu moins. »

« 24 janvier. — A bord, j'ai été un peu rude « avec un matelot. »

« 10 février 1842. — Je me suis laissé aller à « des pensées de vanité, lorsque du Couëdic m'a « dit que je suis le meilleur de nous. »

« 2 mars. — Ayant rencontré madame de Mon-

« tholon, je n'ai pas été assez poli; tout en étant « fâché de cela, je me réjouis de la confusion qui « m'en revient. »

« 4 mars 1842. — J'ai manqué un peu à ce « que je dois à ma position, en donnant à un « maître un ordre qui contrariait ceux du se- « cond. »

« 12 mars. — J'ai manqué à l'examen particu- « lier et au chapelet, à l'heure indiquée. »

« 17 mars 1842. — J'ai manqué à un devoir de « politesse avec le second. Avec M. Delassau, je « me suis laissé aller à un mouvement d'orgueil « et de jalousie contre un ingénieur. — J'ai perdu « du temps. — J'ai affecté de paraître meilleur « que je ne suis. — Je me suis plaint, quoique je « souffrisse peu. — Je n'avais pas fait les disposi- « tions nécessaires pour recevoir convenablement « M. Delassau. — J'ai, durant l'inspection, cher- « ché plusieurs fois à m'excuser et je n'ai pas as- « sez songé à faire valoir chaque homme. — Je « me suis laissé prendre aux éloges qui m'ont été « donnés. — Je me sens froissé intérieurement « quand on me rappelle mes défauts, et dans mon « humilité il n'y a pas la sincérité qui convien- « drait. »

« 19 mars 1842. — J'ai eu la faiblesse de faire « connaître que l'idée d'une modification dans les « cheminées des machines m'appartient. »

« 27 mars. — Il y a eu quelque chose d'humain « dans mes politesses vis-à-vis de Madame N.... « J'ai été humilié de ma faute, et j'ai récité les « sept psaumes de la pénitence. »

« 28 avril. — Sortant du bord et passant à l'*Amiral*, j'ai voulu conserver les voiles, malgré « l'injonction du factionnaire; j'ai donné un « exemple de désobéissance à mes matelots. J'étais gonflé d'orgueil. »

« 13 septembre 1842. — Me préparant à aller « à Lorient, pour faire les épreuves au sujet du « yacht, j'ai laissé percer des espérances de désappointement pour l'ingénieur. J'espère pourtant dans le fond de mon cœur, que c'est sans « amertume contre lui, mais uniquement dans le « désir d'accomplir mon devoir. »

« 14 septembre. — Je suis allé me confesser, « avant de communier. Dieu veuille que les larmes « que j'ai répandues aient été agréables à Dieu! « — J'ai parlé avec trop de liberté des défauts « du yacht. — J'ai mis quelque vanité à faire savoir que j'ai étudié la machine. »

« 15 septembre 1842. — J'ai été mal avec le « lieutenant, en ne lui faisant pas compliment de « la tenue du navire. — J'ai été très-ennuyé tout « le temps du dîner de ne pouvoir parler de Dieu. « La conversation a fini cependant par y être « amenée le soir; j'ai parlé, mais sans avoir auparavant demandé à la Très-Sainte-Vierge de

« donner à ma parole la force de la persuasion. » (Il s'adresse d'autres fois le même reproche à ce sujet.)

« 18 septembre. — A dîner je me suis trouvé « jouer le Pharisien. »

« 19 septembre. — Je me suis laissé aller hier « à lire à un officier quelques passages de mon « rapport. Un peu d'orgueil en parlant de toutes « les difficultés survenues depuis un an, au sujet « du yacht. — Ce soir j'ai travaillé un peu à mon « rapport à ce sujet. Je tâche de n'être pas la dupe « du démon, *mais de ne rien faire que dans l'es-* « *prit de Dieu !* »

« 24 septembre. — J'ai été raide dans la Com- « mission. Je dois remercier Dieu de ce que je « n'ai pas été pire. Qu'aurais-je fait sans son se- « cours ? »

« 26 septembre 1842. — J'oublie trop facile- « ment que j'ai eu le bonheur de me nourrir, ce « matin, de la chair de Jésus, et que je suis tou- « jours en présence de Dieu. »

« 3 octobre 1842. — J'ai *par moments* oublié « tout à fait la présence de Dieu. »

« 7 octobre 1842. — Demain il y aura un an « que je me nourris du corps de Jésus-Christ !... « Ai-je profité de cette divine nourriture ? Hélas ! « hélas ! que je suis loin de ce que je devrais être « après tant de grâces reçues ! Mon Dieu ! mon « Dieu ! ayez pitié de moi ! »

« 12 octobre. — J'ai été pris par un homme qui

« m'a donné tant d'encens, que j'ai craint d'avoir
« fini par en être ébloui. »

« 14 octobre. — Ayant appris que le prince de
« Joinville est à Lorient, j'ai désiré qu'il vînt à
« mon bord. — Il m'a demandé ma façon de
« penser sur le yacht et la machine. — J'ai parlé
« avec défiance d'abord, puis je me suis laissé
« aller. — Le Prince m'ayant pris en particulier
« pour me témoigner sa satisfaction, j'ai cédé à
« un mouvement d'orgueil. J'ai commis une indis-
« crétion, en confiant au commissaire que le
« Prince m'a dit qu'il écrira au ministre de faire
« un autre navire. En somme, orgueil, mais com-
« primé par la divine nourriture que j'avais prise
« ce matin. »

« 23 octobre. — En jouant chez M. N.... je me
« suis trop occupé du jeu. — Je suis préoccupé
« du yacht. Mon amour-propre se trouve inté-
« ressé dans cette affaire autant que la vérité. Je
« crois cependant être dans la bonne voie, et n'y
« être pas par orgueil. »

« 14 octobre. — Ayant appris le désarmement
« du yacht, je m'en suis trop réjoui, ce semble ! »

« 6 novembre 1842. — Je n'ai pas été assez
« prévenant envers de la Gournerie, et j'ai eu tort
« de rester aussi tard chez M. du Couëdic. »

« 14 et 15. — Dans la voiture, j'ai eu un mou-
« vement d'impatience en voyant qu'on attendait
« un voyageur, et dans la nuit j'ai été parfois con-

« trarié de ce qu'il me gênait ! — A dîner j'ai « succombé à la tentation d'une friandise. — J'ai « été effrayé de l'action du mauvais esprit. »

« 21 novembre. — J'ai trop de plaisir d'être « avec ma mère !!!... »

« 11 janvier 1843. — En allant chez l'amiral, « je m'étais bien recommandé à Marie et à mon « ange gardien; et ensuite, malgré ma résolution, « j'ai cherché à attirer l'attention de quelques « personnes. Je n'avance que bien lentement, et « j'abuse bien des grâces de Dieu !... »

« 15 janvier. — J'ai été trop sérieux dans cette « occasion. J'ai pris trop de plaisir à causer avec « L..., et j'ai voulu faire de l'érudition. »

« 18 janvier 1843. — Chez l'amiral, je me suis « pris un peu, peut-être, à causer avec les grands « de préférence. »

« 18 mars 1843. — Ayant rencontré de Vau- « guyon, et ayant eu une longue conférence avec « lui, j'ai quelques reproches à me faire peut-être « au sujet de ce que je lui ai dit. — J'ai rencon- « tré à l'hôtel l'évêque d'Amata. J'ai eu peut-être « quelque vaine complaisance de me trouver avec « lui. »

« Avril 1843. — Dans un sermon on a dit : « Les sécheresses sont le pain des forts, » cela « m'a fait éprouver un mouvement de vanité. »

« 13 juin 1843. — Chez M. N..., j'ai été impor- « tun. A la bibliothèque j'ai été important. »

« 20 juin. — A bord j'ai perdu mon temps et « donné un mauvais exemple, en n'exigeant pas « de l'activité. »

« 30 août 1843. — Chez le Préfet, j'ai été d'a- « bord contrarié de n'être accueilli par personne. « J'ai été préoccupé de la vue de la duchesse de « Nemours. — J'ai été disposé à rire d'une per- « sonne. Je me suis laissé aller à la sensualité. — « J'ai fait avant le dîner une critique amère. — « J'ai fini par aller importuner le Préfet. — C'est « effrayant de compter sur soi ! »

« 30 septembre 1843. — Je me suis trouvé « blessé de trouver quelqu'un dans mon canot. « — J'ai, avec L..., été imprudent par zèle. »

« 16 octobre 1843. — Étant allé à bord du « *Napoléon* faire des excuses au capitaine, j'ai « été bien accueilli par lui. J'ai eu, à cet égard, « des pensées de complaisance et de vanité. »

« 18 octobre. — Chez l'amiral Casy, j'ai sou- « tenu une opinion avec trop de ténacité. »

Nous en avons assez dit pour faire voir que Marceau, à l'exemple des saints qui aspirent *au plus parfait,* ne se pardonnait rien, et qu'il se poursuivait avec une rigueur que l'ennemi le plus acharné n'oserait se permettre. Et que serait-ce, si on lisait les pages nombreuses que nous avons eues sous les yeux ?

Le lecteur trouvera dans ces citations encore un autre enseignement, et il comprendra, par

l'exemple de Marceau, que les tentations sont l'engrais même qui fait croître les vertus. C'est au milieu des tourbillons involontaires de la concupiscence, de l'orgueil, de la colère, que fleurissent la chasteté, l'humilité, la douceur, ainsi que nous l'apprend saint François de Sales. Aussi nous semble-t-il que les reproches mêmes que s'adresse Marceau, seront aux yeux de tous les hommes d'expérience et de toutes les âmes adonnées à la perfection, le plus bel éloge qu'on ait fait de son énergique et inaltérable fidélité. Quant à ceux qui n'ont jamais combattu leurs penchants, ce chapitre leur paraîtra une énigme ou une puérilité jusqu'au jour où ils se mettront à la suite de Notre-Seigneur, avec l'intention de ne rien refuser à sa grâce et à son amour. Que ce jour luise bientôt pour eux!

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

MARCEAU DEVIENT CHEF D'UNE CROISADE APOSTOLIQUE.

(1844... 1846.)

CHAPITRE PREMIER.

MARCEAU ACCEPTE LE COMMANDEMENT D'UN NAVIRE POUR LE SERVICE DES MISSIONS CATHOLIQUES, ET CONCOURT A LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DE L'OCÉANIE.

(Septembre 1844... novembre 1845.)

A partir de sa conversion, en Marceau, il y eut deux hommes, le marin et l'apôtre. On aurait dit l'esprit des anciens croisés. Nous allons voir à l'œuvre ce nouveau Christophe Colomb.

Qui n'a entendu parler de la Société de l'Océanie; cette noble et magnifique tentative, inspirée par le zèle, qui a fait un si grand bien, pouvait en faire à l'avenir un plus grand encore, et a échoué par suite de circonstances difficiles, en tête desquelles figure le tourbillon révolutionnaire de 1848-1851.

C'est sur ce théâtre qu'ont éclaté surtout les qualités et le mâle courage de l'homme de Dieu; de zélés officiers de marine nous ont vivement engagé à ne pas trop rétrécir cette partie de notre

récit. Ils ont pensé qu'il jaillirait peut-être de cette lecture quelque pensée généreuse dans l'âme d'un autre Marceau. « Notre ami, écrivait un officier « supérieur, n'a pas eu, sur la terre, le temps de « réaliser son projet de marine religieuse; mais « au ciel, où il est, il le poursuit probablement, « toujours en conformité aux desseins de Dieu. « Qui sait si ce n'est pas dans ce but que l'auteur « a été inspiré par lui d'écrire ces pages? »

Toutefois, afin de ne pas nous écarter de notre plan, nous ne parlerons de l'œuvre de l'Océanie qu'autant qu'il sera nécessaire pour mettre en relief la part que Marceau a eue à son établissement, quelques-unes de ses pensées sur cette institution et les vertus qu'il a pratiquées jusqu'en 1849, temps auquel il jugea à propos, pour des motifs graves, de se retirer de la Société. C'est ce que nous pouvons, à juste titre, appeler sa carrière apostolique; elle nous conduira jusqu'à l'époque où la croix lui ouvrit ses bras sur le calvaire, après ses trois ans de vie publique, comme à un fidèle disciple de Jésus crucifié... et où, perfectionné par les souffrances, consommé par la volonté divine, il conquit sa dernière couronne.

« Vers la fin de 1842 (1), Monseigneur Douarre,

(1) *Des missions catholiques dans l'Océanie*, par M. Marceau, lieutenant de vaisseau de la marine royale. (Publié à Lyon, en 1845, chez Dumoulin, Ronet et Sibuet.) Nul document ne peut

« évêque d'Amata, de l'ordre des Maristes, Vicaire « apostolique de la Nouvelle-Calédonie, devant « partir pour l'Océanie accompagné de plusieurs « missionnaires de la même société, était retenu « par le manque d'occasion ; aucun bâtiment fran- « çais n'était en partance pour ces contrées loin- « taines, qui n'avaient guère été visitées, jusque- « là, que par nos baleiniers. Dans ces circons- « tances, Mgr d'Amata, encouragé par Mgr Affre, « archevêque de Paris (*le futur martyr de la cha- « rité !*), songea à acheter un bâtiment pour le « compte et le service des missions de l'Océanie « centrale, comme venait de le faire pour celles « de l'Océanie orientale Mgr Rouchouse, évêque « de Nicopolis, de l'ordre des saints Cœurs de « Jésus et de Marie, dit de Picpus. Il fut mis, pour « cette affaire, en rapport avec un jeune négo- « ciant du Havre, fort zélé, ancien membre de la « conférence de Saint-Vincent de Paul de Saint- « Sulpice, fondateur de celle du Havre. Pendant « que celui-ci était en quête d'un bâtiment con- « venable, le gouvernement ayant décidé l'expé- « dition des îles Marquises, promit le passage à « monseigneur d'Amata et à ses coopérateurs.

« Mais les relations du prélat et du négociant « n'avaient pas été de simples relations d'affaires ; « ils s'étaient souvent entretenus des intérêts de

être plus authentique : c'est une des raisons qui nous ont porté à en citer de nombreux passages.

« la religion dans l'Océanie, et la connaissance des « besoins de ces missions enflamma en M. N.... « le désir ardent qu'il avait d'y subvenir. Ce de- « vint pour lui une préoccupation constante de « procurer aux ouvriers évangéliques les moyens « de se rendre dans toutes ces îles, et d'y porter « à la fois la connaissance de Jésus-Christ et les « bienfaits de la civilisation. »

Monseigneur d'Amata se rendit à Toulon d'où il devait partir. Les lenteurs inséparables de l'expédition des Marquises le retinrent plusieurs mois dans ce port. Malgré les occasions qu'il trouvait d'exercer son zèle et les consolations multipliées que Dieu lui ménagea au milieu d'une population agitée par sa présence, ce temps lui paraissait bien long, et toutefois durant ce temps, il achevait, à son insu, de préparer la grande œuvre, obje de ses désirs.

Ce fut là en effet que le mouvement de zèle qui se faisait autour de sa personne poussa vers lui Marceau. Voici en quels termes le digne officier rend compte lui-même de cette circonstance : « Dieu qui s'est plu à me combler de faveurs de « puis le jour où il m'a retiré de l'abîme du ratio- « nalisme, miséricorde inappréciable pour la « quelle je ne saurais jamais m'acquitter enver « lui, dussé-je sacrifier ma vie à son service « Dieu me fit alors la grâce d'entrer en relatior « avec Mgr d'Amata. »

Ils se lièrent d'une étroite amitié. Tous ceux qui ont connu le prélat missionnaire savent qu'il ne pouvait guère parler que de sa *Nouvelle-Calédonie;* dans les autres conversations, il paraissait habituellement comme mort pour ce qui se disait autour de lui. Durant plusieurs mois, il s'entretint fréquemment avec Marceau, et par conséquent de l'unique chose qui l'occupât, pour ainsi dire, sur la terre. Dans les épanchements de son cœur, il lui communiquait les angoisses du supérieur général des religieux Maristes; l'impossibilité où était celui-ci de secourir ses missionnaires, les difficultés des rapports, la nécessité d'avoir un bâtiment aux ordres de la mission pour aller et venir, *sans quoi*, ajoutait-il, *l'évangélisation de l'Océanie paraissait impossible.* Mgr Rouchouse avait dit aussi : « Je tremble pour l'avenir de nos missions « de l'Océanie, si la Providence ne nous fournit « pas quelque moyen de visiter et de secourir à « propos nos Églises naissantes. »

Marceau, tressaillant d'un saint zèle, adoptait dans son cœur les îles malheureuses qui faisaient l'objet de la sollicitude continuelle de l'évêque d'Amata, et lui offrait ses services, sans savoir encore comment il pourrait lui être utile.

Mgr Douarre partit laissant les choses à l'état de simple désir, mais en partant il se trouva, dit Marceau, avoir « jeté les fondements de l'Œuvre

« de l'Océanie, en intéressant à ses missions, à « 200 lieues de distance, le cœur d'un négociant et « celui d'un officier de marine, étrangers l'un à « l'autre, mais que Dieu saura bien réunir, le jour « où il lui plaira de mettre à exécution ses des- « seins de miséricorde pour les pauvres peuples « idolâtres. »

Bientôt après, en 1844, on apprit, à n'en pouvoir douter, la perte du *Marie-Joseph*, monté par Mgr Rouchouse et par une vingtaine de prêtres, frères ou religieuses de la congrégation des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. On apprit en même temps que Mgr Epalle, évêque-missionnaire (nom vénérable qui devait bientôt être consacré par un glorieux sacrifice !), et un certain nombre de Maristes devaient partir prochainement pour l'Océanie. Le jeune négociant du Havre voyant ce qu'avait coûté aux missions de l'Océanie orientale l'essai malheureux de Mgr Rouchouse, se sentit vivement pressé de mettre enfin son projet à exécution et d'armer un navire pour ces parages. Il en entretint ses amis avec plus d'ardeur que jamais. Ceux-ci, tout en partageant ses sympathies pour ce noble projet, lui faisaient sentir les immenses difficultés, ou pour mieux dire la *quasi impossibilité* d'expédier des bâtiments dans des contrées si lointaines et *offrant si peu d'éléments au commerce.* Ils cédèrent toutefois en cette circonstance, pensèrent que le moment était venu de tenter l'entreprise,

et expédièrent leur ardent coopérateur à Lyon, cette Rome des Gaules que les autres villes de la catholicité se sont accoutumées à regarder comme un des foyers du zèle apostolique. Lyon a été baptisé *la ville des bonnes œuvres*, et, comme elle en a en effet le génie, elle procède lentement, mais à pas sûrs, dans l'exécution. On fut édifié des intentions du fervent député du Havre. Comment ne pas applaudir à des vues si louables? Mais quant au projet lui-même, et à la suite de circonstances qu'il n'est pas à propos de rapporter ici, cette sage lenteur dont nous venons de parler, devait peu à peu se changer en indifférence, peut-être en contradiction. Dieu avait ses desseins : de ces difficultés sortira la vocation d'un héros de la foi.

En cet état de choses et trouvant des contradictions où il ne croyait rencontrer que des encouragements, le négociant va frapper à la porte des pères Jésuites, et en demande un, n'importe lequel; il n'en connaissait point. Par une providence spéciale, le religieux qui se présente est le père Delfour que Marceau avait connu à Toulon. Ce Père avait prononcé dans cette ville un discours qui était entré profondément dans le cœur du nouveau converti. *Nous venons de Dieu, nous sommes pour Dieu, nous allons à Dieu.* Ces trois mots répondaient à toutes les aspirations de Marceau; ils établirent subitement entre le prédicateur et l'auditeur ces liens intimes qui rapprochent les

âmes, et dont la grâce a le secret. Le zélé négociant expose au père Delfour son projet, le but, les moyens, les épreuves, ses peines et ses anxiétés, l'embarras où il est de trouver un capitaine qui réunisse aux conditions d'homme du métier les conditions de zèle pour une œuvre de propagande. Mgr Epalle qui connaissait, pour l'avoir vu en Océanie, l'importance de ce choix, avait sans doute fait des observations fort graves à ce sujet. « J'ai votre affaire, » répond le père Delfour, et il propose d'écrire à Marceau pour lui offrir le commandement de l'expédition.

C'était celui qui avait été choisi, et quoiqu'il n'ait été appelé que le dernier, comme David, par son père, néanmoins il était sans doute le premier dans la pensée du Seigneur. Nous allons voir en effet que *deux fois* l'œuvre entière *dépendra uniquement de lui*, dépendra *uniquement du oui ou du non* qui sortira de sa bouche.

On écrit donc sur-le-champ à Brest, à Marceau, et on lui demande une réponse, courrier par courrier. C'était le 23 août 1844. Marceau était parti pour Cherbourg avec son bâtiment : la lettre ne lui fut remise qu'un mois plus tard. « Sais-tu, « bonne mère ? écrivait-il, quelques instants « après, à madame Marceau. On me propose le « plus magnifique commandement que j'aie ja- « mais rêvé et que j'aurais grand bonheur à ac- « cepter si j'étais plus marin que je ne suis, [1]

« commandement d'un navire armé par une as-
« sociation catholique pour aller parcourir l'O-
« céanie, portant à bord un évêque et douze mis-
« sionnaires. Comprends-tu le bonheur qu'il y
« aurait pour moi d'être ainsi occupé à chaque
« instant du jour à glorifier le nom de Dieu, en
« concourant à l'œuvre la plus magnifique que
« l'on puisse fonder en ce temps-ci ? Prie et fais
« prier ces bonnes religieuses afin que je ne fasse
« rien en cette affaire que de conforme à la vo-
« lonté de Dieu. »

Le lendemain, 22 septembre 1844, après avoir prié et communié, Marceau écrivit à M. N... « Monsieur et cher confrère » (ce début étonnera tous ceux qui ignorent l'intime fraternité qu'établissent subitement, entre les cœurs d'hommes qui ne se sont jamais vus, la charité de Jésus-Christ et la communauté de sentiments) ; « Monsieur et cher
« confrère, ce n'est qu'hier, après une absence
« d'un mois, que j'ai reçu la lettre concernant
« l'œuvre dont vous vous occupez pour l'Océanie.
« Dieu l'a voulu, l'a permis ainsi; que sa sainte
« volonté soit faite !

« Si le capitaine de votre navire est désigné,
« je verrai dans les retards qu'a subis votre lettre,
« un moyen ménagé de Dieu, pour empêcher
« qu'une œuvre aussi importante soit compromise
« par le zèle inconsidéré d'un serviteur incapa-
« ble, qu'il saura employer ailleurs. S'il en est au-

« trement, veuillez me le mander et me faire con-
« naître l'ensemble de votre projet. Alors je pour-
« rai faire auprès de M. le ministre de la marine
« les démarches nécessaires pour être libre de ma
« personne et mettre mes services à la disposition
« de l'Œuvre. Il y a deux ans que j'en ai entendu
« parler par Mgr d'Amata. La pensée d'entrer
« dans cette œuvre m'a toujours séduit; j'ai été
« retenu par la considération que mes habitudes
« de marine militaire me rendaient peu apte à
« remplir ce poste. Le sentiment du bon père Jé-
« suite qui, en vous engageant à m'offrir cet em-
« ploi, n'a consulté que mon désir de travailler à
« la gloire de Dieu, m'a fait surmonter cette ap-
« préhension, et m'a décidé à écouter la voix de
« mon cœur. »

Cette réponse ne pouvait arriver plus à propos. Le silence de Marceau qu'on considérait comme un refus, et le manque de souscriptions dont le cours semblait arrêté, avaient déterminé le comité du Havre à remettre à plus tard une nouvelle tentative La lettre du capitaine fit revenir sur cette décision, prise, la veille même, quoique à regret, par les huit membres du comité. En conséquence, Marceau demanda un congé illimité, avec l'autorisation de prendre le commandement d'un bâtiment de commerce. Cette demande était sans précédent; elle fut sans succès, quoiqu'elle valût au capitaine des félicitations de la part du

ministre de la marine. Bien plus, il reçut l'ordre d'appareiller et de partir immédiatement avec le *Fulton*, pour le Brésil. (C'était une campagne de deux ans.) Il suppliait Dieu de l'arrêter, si sa volonté était qu'il restât; mais il appareilla en disant : « La Providence s'explique par les obsta-« cles; elle veut que j'ajourne. » Comme il ne cherchait qu'à faire ce que le Seigneur demanderait de lui, il était dans le plus grand calme, embarquant, le 20 octobre 1844, toutes ses provisions pour cette campagne du Brésil qui lui allait si peu, pressant son tailleur et tous ses autres fournisseurs, et « *décidé,* disait-il, à *pousser au large de-« main, si la volonté de Dieu ne me retient pas; « mais comptant bien qu'après m'être abandonné « complétement entre ses mains, il saura me rete-« nir, s'il m'a destiné à coopérer à cette œuvre!* ». C'est ce qui arriva : ce jour-là même, de grandes erreurs se manifestèrent dans ses compas (boussoles) qu'il avait rectifiés deux semaines auparavant, et le contraignirent à suspendre son départ. Ce jour aussi, il reçut une lettre d'un membre du comité lui annonçant que de nouvelles démarches seraient faites auprès du ministre de la marine. Marceau, en la recevant, fut rempli de joie, et il se hâta d'apprendre au comité l'accident providentiel arrivé à ses boussoles. « Ces importantes ré-« parations me retiennent forcément ici; j'y serai

« au moins le temps nécessaire pour qu'une dé-
« pêche télégraphique vienne suspendre le départ
« du *Fulton*, et autoriser le capitaine à se mettre
« en route pour Paris. C'est donc sans manquer
« à mes devoirs, que je resterai à attendre le
« résultat de vos démarches. » On lui répondit :
« Prenez la malle-poste. — « Je ne puis suivre
« votre conseil, répliqua Marceau; dans les cir-
« constances où je suis, ce serait de ma part une
« grave infraction à la discipline, et je ne veux pas
« causer de scandale. Si Dieu me veut, il saura
« tout disposer pour aplanir les obstacles. *Je suis*
« *prêt à faire tous les sacrifices qu'il lui plaira*
« *d'exiger de moi.* » Il disait encore : « Un chré-
« tien doit donner l'exemple de l'obéissance. »
Il ajoutait au comité : « Il me semble impossible
« que vous n'obteniez pas pour moi l'autorisation
« de me rendre à Paris; si ce n'est pas du minis-
« tre ou du Prince, vous le pourrez au moins par
« l'intercession de notre bonne Mère du ciel, qui
« nous obtiendra bien cette victoire. » Le minis-
tre craignait de perdre un officier de si grand mé-
rite; il refusa la permission. « Si je le laissais ve-
« nir, dit-il à un de ses confidents, il se monterait
« la tête et abandonnerait la marine. — Amiral,
« vous ne connaissez pas Marceau, lui répondit
« celui-ci. Pour moi, je sais qu'il n'est pas homme
« à se monter la tête. S'il vient à Paris, il fera

« une neuvaine à Notre-Dame des Victoires avec « le plus grand calme, et ensuite il prendra le « parti que Dieu lui inspirera. »

Enfin le *Fulton* allait partir; mais la veille du jour où l'on devait lever l'ancre, le mauvais temps se déclara et il durait encore, lorsqu'une dépêche télégraphique ordonna de retenir ce bâtiment, et de le disposer pour recevoir le ministre de France à Buenos-Ayres.

Quand Dieu eut ainsi ballotté Marceau pendant plusieurs semaines, et eut en quelque sorte éprouvé par mille vicissitudes contraires que son serviteur n'avait point d'autre volonté, point d'autre désir, que de faire uniquement sa sainte et adorable volonté, il le trouva disposé par cette dernière préparation à l'accomplissement de ses desseins : il les lui fit connaître. Le Comité du Havre écrivit au capitaine du *Fulton* qu'il fallait renoncer à tout espoir d'obtenir un congé. « C'est à vous de décider « à quand la réalisation de nos projets d'une ma- « rine catholique pour l'Océanie, ajoutait-il; si « vous croyez pouvoir donner votre démission, « nous sommes disposés à continuer nos efforts; « si vous tenez à faire votre campagne et à gagner « vos épaulettes de capitaine de corvette, nous re- « prendrons nos projets à votre retour dans trois « ans. »

C'était une grande occasion de générosité ; cette démission, d'un seul coup, faisait perdre à Mar-

ceau le fruit de vingt ans de service dans la marine royale, au moment où il allait le saisir; le laissait sans position, sans état sur la terre, lui enlevait toutes ses espérances, les alliances, les honneurs auxquels il pouvait prétendre; de plus elle l'exposait à la risée publique, sans espoir de jamais se relever, si le projet venait à manquer. « S'il échoue, « ma démission donnée, disait-il à un officier de « marine, il ne me reste plus qu'à tendre la main « à la porte d'une église. » Rien ne l'étonna; il envisagea avec calme et d'un seul regard les conséquences de la démarche qu'on lui proposait.... Voyant, par le dilemme posé dans cette dernière lettre, peser sur lui une responsabilité si grande, il supplia la sainte Vierge, en qui il avait une confiance filiale, de lui faire connaître la volonté du Seigneur, et prit deux jours pour consulter Dieu dans l'oraison. Il sentait bien que l'action qu'il allait faire était, aux yeux de la sagesse humaine, une grande folie; mais croyant que la Providence le demandait, il s'abandonna à elle, n'hésita pas, et envoya sa démission.

Grâce à Marceau, l'œuvre de l'Océanie vient de naître!... Sans ce noble dévouement, elle n'eût pas existé : car, avant les trois ans d'ajournement révolus, le 24 février 1848 sera là!

Le ministre fut singulièrement étonné en recevant la démission de Marceau; mais son étonnement se changea en admiration, quand, peu après

il entendit le capitaine lui-même exposer les motifs de la détermination qu'il avait prise, et il ne put s'empêcher de dire, au sortir de cet entretien : « Voilà un homme qui ne s'occupe que de son sa- « lut et des pensées éternelles ; il est indifférent « pour toutes les choses de la terre. Et nous, à « quoi songeons-nous, avec toutes nos bagatel- « les ? »

On ne pouvait comprendre qu'un officier de la marine royale quittât un bâtiment de l'État et une place importante pour prendre le commandement d'un navire de commerce. Un employé du ministère de la marine lui dit : « Mais, Marceau, à quoi « songez-vous ? On va vous nommer capitaine de « corvette un de ces jours ! » En se rendant à Brest, il se disait lui-même : « De grosses épaulet- « tes dans la marine royale, ce serait pourtant « bien beau !... » Mais se reprenant soudain et laissant dominer sa foi, il ajoutait : « Hochets de « la vanité que tout cela ! » Un de ses amis, qui était incrédule, lui dit aussi : « Mais tu as perdu « la tête, Marceau. — Oui, lui répondit-il, « humainement parlant, j'ai perdu la tête ; mais « j'espère que, par la foi, ma folie deviendra sa- « gesse ; car je travaille par la foi et pour la foi. » Celui-ci, malgré son irréligion, ne put s'empêcher de répliquer : « Oh ! puisque c'est par la foi et « pour la foi *que tu agis, Dieu sera avec toi.* » Cette parole, sortie d'une bouche si peu habituée

à en proférer de pareilles, encouragea beaucoup Marceau.

Les officiers de la marine de guerre savent quel courage il fallut à notre ami pour passer, lui officier, sur un navire de commerce. Afin d'en donner une faible idée à ceux qui ne sont pas au courant des habitudes militaires, nous laisserons la parole à un commandant. « Il y a très-peu de « temps, nous écrivait-il quelques mois après la « première édition de cette biographie, je me « trouvai à un grand dîner avec un homme fort « bien selon le monde, seigneur puissant dans un « ministère de Paris. Sachant que j'avais été ma- « rin, il me fit l'honneur de m'entretenir presque « seul pendant toute la soirée. Parmi les connais- « sances qui pouvaient nous être communes, il « me cita Marceau. Si vous aviez vu quel profond « et inexprimable mépris se peignit sur ses traits, « quand, après avoir rendu justice complète aux « talents et aux mérites de notre officier, il ter- « mina ainsi : « Croiriez-vous, Monsieur, que je « l'ai vu au Havre commandant un navire de com- « merce ! »

Cependant le ministre de la marine, l'amiral de Mackau, à qui l'on doit le rétablissement des aumôniers sur les bâtiments de l'État, touché de la générosité d'un homme qui abandonnait tout pour Dieu, et ne demandait rien après vingt ans de service, ne voulut pas accepter sa démission.

Par décision royale, le congé qu'on avait cru devoir refuser à Marceau, lui fut accordé, avec la même solde et les mêmes droits à l'avancement que s'il était en activité. « Dieu, disait Marceau, « en me faisant l'objet d'une pareille faveur, a « voulu rappeler qu'il est toujours disposé à rem- « plir sa divine promesse : *Cherchez d'abord le « royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous « sera donné par surcroît.* »

Le marin dès lors oubliant *ce qui était derrière lui,* comme saint Paul, s'employa tout entier à l'œuvre à laquelle il se vouait, et il ne parut plus vivre que pour elle.

Quand la mère de Marceau apprit que son cher fils, la gloire et la consolation de ses vieux jours, son bonheur et son espérance après Dieu, avait donné sa démission, elle se montra digne de lui. « *Elle aimait mieux voir son enfant bien-aimé, le « dernier sur le martyrologe, que le premier sur « la liste des amiraux.* »

Marceau a Paris. — Nous devons à l'obligeance du commandant Le Bobinnec les détails qui vont suivre. Nous lui laissons la parole.

« Marceau était à Paris ; je me trouvai chez lui « quand il vint chez moi. Pour jouir de sa compa- « gnie et de ses entretiens, je pris le parti d'aller « prendre un logement à l'hôtel qu'il habitait.

« En France, assez souvent des hommes d'é-

« nergie ont armé et fait des expéditions loin-
« taines. Je ne sache pas que jamais ces naviga-
« teurs intrépides aient négligé, en voulant ce
« qu'on appelle tenter la fortune, de s'assurer du
« puissant appui du gouvernement. Un marin qui
« connaît le nombre et la qualité des hommes
« dont l'État dispose, qui connaît ses observatoi-
« res, ses arsenaux, qui a pu visiter les immenses
« approvisionnements de la marine, sait qu'un
« secours accordé à une expédition personnelle
« ou particulière ne saurait nuire au service. Il
« sait du reste que les secours accordés ne sont
« souvent en partie que des emprunts, et qu'en
« définitive, presque toujours les résultats d'une
« campagne, comme celle qu'avait en vue Mar-
« ceau, les paient généralement et largement par
« les connaissances et les renseignements obtenus,
« toujours transmis à la marine. Il était du devoir
« de notre ami, dans son entreprise de l'Océanie,
« de ne point négliger les grandes ressources que
« pouvait lui fournir l'État. Il prit donc parfaite-
« ment connaissance de tout ce que, dans des
« armements pour des expéditions sérieuses, les
« capitaines du commerce avaient demandé et ob-
« tenu : fort de précédents invariables, il formula
« nettement sa demande et pria le nouveau mi-
« nistre de la marine qui venait de succéder à
« l'amiral de Mackau d'appuyer la requête dans
« les conseils du roi.

« La réponse du gouvernement fut négative.

« Les pauvres gens, me disait Marceau, le « 3 mars 1845, que ceux qui ne sont pas éclairés « par les lumières de la foi, et qui par cela seul « sont aveugles sur le sort de la France ! Ce n'est « pas, vous le pensez bien, que j'imagine que « notre entreprise soit une ancre de salut; mais « il en est pour tous les autres intérêts comme « pour celui qui se trouve en jeu dans notre af- « faire; en somme, l'intérêt général se compose « de la réunion de tous les intérêts secondaires. »

« Peu surpris de ce résultat, Marceau crut de- « voir tenter de nouveaux efforts. Personne n'en- « trait plus librement que lui au ministère de la « marine à quelque moment qu'il lui convînt de « s'y présenter. L'amiral, alors ministre con- « naissait personnellement Marceau, il l'aimait « beaucoup et rendait complète justice à son « mérite. Il l'accueillait avec d'autant plus de « bienveillance, qu'il voulait l'engager à renoncer « à l'entreprise de l'Océanie et à servir dans la « marine militaire. « Rentrez parmi nous, lui « disait-il; vous pouvez nous rendre de grands « et beaux services : choisissez un navire, parmi « ceux dont vous pouvez avoir le commandement, « je vous l'accorde. Puis-je mieux? Je vous offre « même de choisir la station qui vous convien- « dra. » Tout ce qu'il est possible d'étaler de plus « séduisant fut mis aux pieds de Marceau. A tout,

« notre ami n'avait qu'une seule réponse : « J'ai « bien mieux que tout ce que vous m'offrez. »

« Puis il revenait invariablement à ses demandes « ordinaires. « A telle époque, disait-il, le mi- « nistère a accordé à tel capitaine du commerce « tous les secours que je sollicite. Ce capitaine « n'avait commandé que des navires marchands ; « il vous offrait donc moins de garanties que moi « qui appartiens à la marine militaire, et que « l'État a plusieurs fois honoré du commande- « ment de ses navires. Ce capitaine n'armait que « pour satisfaire des intérêts personnels et maté- « riels, et vous n'ignorez pas que mon but à moi « est un but de civilisation chrétienne. »

« Un jour il terminait ainsi l'entretien : « Ami- « ral, à toutes mes demandes vous ne répondez « que par un refus formel; je m'attendais à ces « refus du gouvernement; mais j'ai regardé comme « un devoir de m'exposer à les subir. Amiral, « *j'en suis fâché pour vous.* »

« Cette froide expression de sa pitié pourrait « paraître amère. Certes, notre ami, avant que « la lumière se fît dans son âme, grâce à son « intelligence rare, à ses connaissances spéciales « et surtout à son orgueil, avait quelquefois man- « qué au profond respect dû à l'autorité. Mais « ici, dans ses rapports avec le gouvernement de « Louis-Philippe, Marceau, libre et appuyé sur la « vérité et la justice, ne paraissait grand que par

« l'éclat de ses vertus. Il voulait reconnaître la « sympathie dont l'honorait le ministre, et c'est « pour obéir à ses sentiments de reconnaissance « et de dévouement sincère, que, ne sachant rien « de plus beau et de meilleur que de travailler à la « gloire de Dieu, il disait à l'amiral qui le croyait « écrasé sous le poids d'un refus : Amiral, j'en « suis fâché pour vous ! »

« Un soir je désirais connaître par mes yeux « et par mes oreilles ce qui se passait entre l'a- « miral-ministre et le simple lieutenant de vais- « seau. Rien de plus intéressant que les rôles des « deux acteurs ; je vous les ai exposés. Biographe « de Marceau, montrez-le nous, il faut nous le « montrer agissant avec le monde et avec le plus « grand monde. Que je regrette de n'avoir pas « été à Brest, quand il promenait princes et prin- « cesses ! Comme il devait être beau de force et « de vertu, au milieu de cet éclat si frivole !

« Revenons à Paris. Vous savez que par ses « alliances de famille il avait entrée dans les plus « nobles maisons. Partout il était recherché : ses « manières, sa tenue simple et sévère, son ins- « truction si variée et cependant si profonde, son « esprit vif et son caractère devenu si bienveil- « lant, le font comprendre aisément. Toutes ses « journées étaient prises par les courses et les « visites que nécessitaient les demandes de fonds

« pour l'entreprise de l'Océanie. Chaque soir,
« entre dix et onze heures, il arrivait dans ma
« chambre où il complétait sa journée par des
« lettres qu'il écrivait, par des envois de médailles
« ou d'images, des demandes ou des promesses de
« prières. Souvent il m'abordait en me disant :
« Que Paris est lourd. Que j'ai hâte d'en secouer
« la poussière de mes pieds ! » — Allons ! Mar-
« ceau, lui disais-je, la patience doit être la
« principale vertu des chrétiens. — C'est vrai,
« répondait-il, je ne me corrigerai jamais ; je
« veux toujours servir Dieu au gré de mon am-
« bition. »

« L'obstacle le plus grand à la conversion des
« personnes qui fréquentent la société de Paris,
« obstacle qu'il ne manquait jamais de me si-
« gnaler, était le milieu même où elles vivent.
« Une Parisienne d'un certain monde, me disait-
« il, peut faire des sacrifices pour le salut de son
« âme ; mais celui qui lui paraît pour ainsi dire
« impossible, est de rompre avec ses liaisons
« habituelles, c'est de sortir du cercle de la so-
« ciété où elle vit journellement. »

« Pour satisfaire son zèle dans des visites nom-
« breuses et fréquentes, il s'était exercé à marcher
« rapidement. Il m'a dit plusieurs fois qu'il était
« parvenu *à la rapidité d'un fiacre* ordinaire. Aussi,
« quand il était pressé, il prenait un *cabriolet de*

« *remise.* — « *Un remise,* mon cher Marceau! —
« Je paie un peu plus cher, me disait-il, mais je
« vais beaucoup plus vite. »

C'est qu'en effet pour les hommes apostoliques, surtout quand ils n'ont pas fait vœu de pauvreté, et qu'il faut dépenser ou du temps ou de l'argent, il n'y a pas à balancer; on doit dépenser le bien le moins précieux..... l'argent. Cela s'entend de ceux qui, comme Marceau, ont tout donné au Seigneur : argent, temps, corps et âme. Les indolents et les dissipés font mieux de donner leur argent aux pauvres et de prolonger leurs œuvres bonnes. Tous y gagneront : Dieu, les pauvres et eux-mêmes.

Écoutons encore un militaire, homme autrefois très-mondain, aujourd'hui chrétien exemplaire : « Je fortifierai par mon témoignage ce
« que vous dites dans votre première édition de la
« chasteté parfaite de Marceau qui, selon votre
« parole, lui était devenue comme naturelle par
« une grâce privilégiée de la sainte Vierge. Un
« soir (1844 ou 1845) nous sortions ensemble à
« Paris pour faire une visite assez importante. En
« route il me prie de l'excuser et de l'attendre,
« et monte dans un hôtel de fort belle apparence.
« Dès qu'il revint : « Eh! qu'aviez-vous donc à
« faire? — Je voulais absolument parler à une
« jeune femme. — Mais vous êtes resté assez long-
« temps : sans doute elle n'était pas seule? —

« Elle était seule. — Vous avez une rude vertu, « mon cher ami. — Il me répondit : Marie a été « bien bonne à mon égard : aujourd'hui parler « à une jeune femme ou traiter avec un jeune « homme, c'est tout un pour moi. »

On sait que Dieu a fait la même grâce à plusieurs saints, entre autres à saint Bernard, au même saint Bernard qui, étant jeune, se plongea dans un étang glacé, pour éteindre le feu qu'un regard avait mis dans son âme. *Vincenti dabo manna absconditum* (1).

De ce fait, rapprochons-en un autre. Un missionnaire voyageant dans le département de Lot-et-Garonne, et conversant avec un officier, on vint à parler de Marceau. « C'était, dit l'honorable « militaire, un vieux camarade, un ami. Eh! bien, « Monsieur, le croiriez-vous? Étant venu me voir, « pendant tout le temps qu'il est resté chez moi, « malgré notre intimité, malgré nos anciennes « relations, il n'a pas levé les yeux une seule fois « sur ma femme, il ne l'a pas vue! C'est trop « fort! » Depuis cette époque, l'ecclésiastique a toujours regardé Marceau comme un saint.

En rapprochant ces deux traits, le lecteur dira sans doute avec Jésus-Christ : « Soyez simple « comme la colombe et prudent comme le ser- « pent. » Que pourrait-il dire de mieux?

(1) Je donnerai au victorieux la manne cachée. (Apocal. ch. II.)

MARCEAU A LYON. — Mgr Epalle, vicaire apostolique de la Mélanésie, avant de prendre aucun engagement définitif avait tenu à soumettre à la sacrée congrégation de la propagande le plan dont le comité du Havre poursuivait la réalisation. Il écrivait à celui-ci : « Je suis heureux de vous ap« prendre qu'à Rome on attache une haute impor« tance à l'accomplissement de vos vues. » D'un autre côté, l'archevêque de Calcédoine, général des missionnaires des saints Cœurs de Jésus et de Marie, l'archevêque de Rouen, l'archevêque de Toulouse, décoré depuis de la pourpre romaine, les évêques de Nantes, de St-Brieuc, adressèrent à l'agent principal des lettres d'encouragement et de félicitation. « Ce qui ajoute à ma confiance, « disait l'archevêque de Rouen, c'est l'associé que « la Providence vous a ménagé dans l'officier de « marine, M. Marceau, qui paraît animé de si loua« bles sentiments. Quand Dieu prépare les moyens, « il est naturel de croire qu'il veut la fin. »

Le 25 février 1845, le conseil central de la Propagation de la foi à Lyon écrivait au comité de l'Océanie : « Nous faisons des vœux bien sincères « pour le succès complet d'une œuvre qui contri« buera, nous l'espérons, à faciliter les progrès de « la foi dans les missions lointaines et périlleu« ses. » Enfin à ces témoignages devait plus tard s'ajouter celui qui couronne et, au besoin, remplace tous les autres : « Nos chers fils, disait

« notre saint-père le pape, Pie IX, avec quelle « grande consolation pour notre cœur nous avons « su que vous aviez formé une société commer- « ciale de l'Océanie, dans le dessein et l'intention « de pouvoir, avec une libéralité insigne, conduire « dans les terres infidèles principalement les prê- « tres destinés aux saintes missions, et de leur « donner des secours opportuns, afin que par la « grâce divine, ils arrachent à l'erreur les peuples « plongés dans les ténèbres. »

De si honorables adhésions fortifièrent et soutinrent le comité du Havre; mais toutefois il s'en fallait bien que les souscriptions atteignissent le chiffre nécessaire pour constituer la société. « Vous ne parviendrez jamais à la réalisation de « cette affaire, dit-on au promoteur de l'entre- « prise; vous avez fait beaucoup plus que vous ne « deviez; revendez le navire acheté à Nantes et « abandonnez ce projet, et que M. Marceau dont « le dévouement n'est pas non plus apprécié, « comme il devrait l'être, prenne le commande- « ment qui lui est offert dans la marine royale. » Celui à qui l'on parlait ainsi transmit ces mots à Marceau, ajoutant : « J'ai promis à M. X. de vous « exprimer son opinion; mais je n'ai pu lui pro- « mettre de renoncer à notre dessein. A vous, « mon très-cher frère, d'examiner le parti que « vous avez à prendre; je vois avec bonheur que « les échecs ne vous découragent pas. »

Voilà où en était l'œuvre, quand Marceau fut député à Lyon. Il est nécessaire de le savoir pour bien apprécier la part qui lui revient dans son établissement, la situation où il va se trouver, la force d'âme dont il aura besoin, et les grandes vertus que Dieu lui a donné l'occasion et la grâce de pratiquer dans ce voyage.

Lorsqu'il arriva, cette ville était sous une impression défavorable; le négociant du Havre s'y était montré trop pressé, et il devait l'être, lui à la tête d'un grand commerce, lui père de famille, l'officier recueillit les humiliations et les roideurs qui devaient découler de cette impression. Sa marche fut celle d'un homme de Dieu. Quoique ayant des ordres formels de se hâter, Marceau se hâta lentement; il était convaincu qu'il vaut mieux ne pas se presser et arriver, que de faire avorter un projet par des mesures précipitées, qui inspirent toujours une certaine défiance aux esprits graves et réfléchis, et les tiennent au moins sur la réserve.

Il commença par se mettre en rapport avec la société de Marie et avec le père Colin, supérieur de cette société, intéressé plus que personne aux entreprises de zèle qui regardaient l'Océanie. Celui-ci connaissait déjà Marceau par les lettres de Mgr Epalle. Le prélat qui avait été forcé de partir par la voie d'Angleterre, à cause des nécessités de sa mission, avait vu et entendu Marceau, avant

de s'embarquer, et avait très-bien auguré de sa coopération dans cette œuvre. « *C'est l'homme* « *qu'il nous faut* », avait-il écrit. Bientôt le supérieur général des Maristes jugea par lui-même de ce que lui avait annoncé le vicaire apostolique de la Mélanésie. Il ne pouvait s'empêcher de dire : « Voilà un militaire qui nous donne de grandes « leçons de générosité. »

A Lyon, le lieutenant de vaisseau se lia d'une amitié étroite avec un prêtre Mariste de son âge (le père Eymard), auquel il ouvrit dès lors, soit de vive voix, soit par lettres, son âme tout entière. Il le prit même pour son directeur. Nous avons puisé à cette source authentique, vénérable et si chère, de précieux renseignements.

On ne peut se figurer quelle opposition Marceau rencontra dans cette ville. Ceux qui l'avaient envoyé voulaient qu'il n'y passât que quelques jours; il resta plusieurs mois. Ce qu'il y avait de plus décourageant dans ces oppositions (si son âme forte avait pu se décourager), c'est que c'était moins des contradictions que de l'inertie et une espèce de lassitude. Mais la foi et l'amour triomphent de tout. L'homme de Dieu priait continuellement.

Voyant toutefois que le Seigneur paraissait sourd à ses prières, et que ses efforts auprès des hommes ne réussissaient pas, il résolut de vaincre le ciel *par un coup d'État*, de fléchir Dieu au prix

d'un sacrifice. Il prend son chapeau et ses bottes d'une main, son chapelet de l'autre, et, le regard baissé modestement comme un pénitent, il gravit nu-pieds, à huit heures environ du matin, la longue montée qui conduit au sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Fourvière. Les âmes d'élite en furent édifiées; les chrétiens ordinaires durent trouver de l'exagération dans ses vertus; les impies et les mondains auraient ri de cette action, s'ils en avaient eu connaissance. Pour lui, ne faisant rien pour les éloges, ne s'inquiétant pas des blâmes, il se tournait entièrement du côté du ciel. Son ami, ayant été informé de son pèlerinage par une personne qui l'avait rencontré, lui dit: « On me rapporte de vous, cher ami, quelque « chose de nouveau; qu'avez-vous fait? » Marceau le lui raconta avec simplicité. « C'est l'amour-« propre, ajouta-t-il, qui a fait tout mon mal-« heur; il faut que j'écrase l'amour-propre. » L'ecclésiastique lui répondit : « C'est bien pour « une fois; mais promettez-moi de ne pas y re-« venir, sans ma permission. — Je vous le pro-« mets, Père. »

Vingt-deux ans plus tard, nous trouvâmes à Chartres un homme mûr qui se souvenait fort bien d'avoir vu Marceau à Fourvières à genoux, au bas de l'église, et pieds nus. Il nous ajouta qu'il l'avait pris pour un fou. « Non, lui répondit quel-« qu'un, c'est un saint! » Cette apparition, son

jugement d'alors, la réplique s'étaient gravés dans son esprit.

Cependant le pieux serviteur de Marie montait sans cesse au béni sanctuaire, et quand il avait le libre choix de ses dévotions, il n'aimait pas à les faire ailleurs que dans cette chapelle si célèbre par les grâces qu'on y obtient. Il y communiait, dit-on, tous les jours. Le bruit de ses vertus se répandit peu à peu, et plusieurs personnes montaient à Fourvière pour le connaître. La sainteté se trahit par l'odeur qu'elle répand, et ce parfum attire les amis de Dieu.

Ses conversations aussi ne respirant que la foi la plus pure, que l'esprit propre de l'Évangile, pénétraient les cœurs, et de vertueux négociants, modèles de la cité, disaient : « Qu'il fait bon s'entretenir avec un tel homme! Quand on le quitte, on se sent meilleur. »

De plus, dans ses rapports, il donnait de grandes preuves de prudence, de capacité, de sagesse; sa tête était aussi calme que son cœur était ardent; il ne faisait pas parler l'enthousiasme ni l'imagination, mais il échauffait par la foi. Ainsi on commença à prendre confiance en lui; et la confiance qu'on avait en sa personne passant insensiblement à l'œuvre qu'il patronnait, on l'écoutait avec bienveillance, on le secondait un peu, mais toujours lentement.

Remarquons-le à la gloire de celui qui aime à

opérer ses œuvres par ce qu'il y a de plus faible : dans le principe ce ne furent peut-être pas les hommes éminents et influents de la cité qui adoptèrent avec le plus de chaleur ce noble projet, et prirent le plus à cœur de le faire réussir; Dieu, dit-on, se servit surtout de ce sexe si faible par sa nature, si généreux souvent par sa charité.

Il y eut aussi de bien beaux traits. Comme on contribuait à cette entreprise non plus par souscription, mais en prenant des actions de cinq cents francs, on vit dans les pensionnats de jeunes élèves se cotiser pour pouvoir être actionnaires. Dans un collége célèbre, la classe de rhétorique, composée seulement d'une douzaine de jeunes gens, aurait pris une action, si la prudence des supérieurs, dépositaires de l'autorité paternelle, ne fût intervenue. De pauvres filles, qui avaient fort peu de ressources, apportaient leurs cinq cents francs au trésor commun, en disant qu'il fallait un peu se gêner pour la propagation de l'Évangile, et forçaient les répugnances de ceux à qui elles les offraient. Un bon jeune homme, mal partagé des biens de la fortune, se fit actionnaire; plusieurs donnèrent à condition qu'ils ne seraient pas connus; un autre déjà chargé d'un frère, et qui lui-même avait parfois besoin d'être assisté, vendit des objets à son usage pour réaliser une somme et contribuer au bien. Nous pourrions multiplier ces détails, et montrer que, si les per-

sonnes aisées ouvrirent avec libéralité leur bourse, les gens de médiocre condition et même des pauvres rivalisèrent avec elles.

Voilà ce que produisent dans toutes les classes le sentiment de la foi et du zèle, excité par la vue et les paroles d'un homme qui avait tout quitté pour Dieu.

Cependant le pieux officier, qui était logé à l'hôtel, exprima son désir de venir vivre au milieu des Maristes; une maison de retraite lui paraissait beaucoup plus propre à sa nouvelle vocation. Il ne tenait d'ailleurs plus au monde que par l'habit dont il était revêtu. Il fit cette demande avec tant d'instance, qu'on ne put lui refuser l'entrée de la maison-mère. Ces Pères ont estimé que Dieu leur avait fait une grâce précieuse en mettant sous leurs yeux, pendant plusieurs mois, un si beau modèle.

La piété véritable est toujours fondée sur l'humilité, et plus cette piété est élevée, plus l'humilité qui lui sert de base est profonde. Celle de Marceau ravissait les prêtres de la société de Marie. Il était avec eux simple comme un enfant, *toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'affaires*, il leur parlait chapeau bas; et sa politesse exquise, la distinction de ses manières, empruntaient de sa foi une couleur religieuse, un air de vénération et de saint abaissement qui était un sujet de confusion pour ces ecclésiastiques; il faut avouer que le

savoir-vivre et la délicatesse des procédés ajoutent à la vertu un charme qui la rend aussi agréable aux hommes qu'à Dieu.

Marceau parlait de lui le moins qu'il pouvait. Dans le premier opuscule qu'il publia sur l'Océanie, il omit une circonstance qui le regardait, quoiqu'elle fût bien propre à donner de la valeur à ses observations : c'est qu'il avait déjà fait ce grand voyage et connaissait ces pays ; il ne répara plus tard cette omission volontaire que par obéissance sur les remontrances qu'on lui fit.

Il parcourait la ville dans tous les sens, allant dans les familles vertueuses, chez les riches, chez les négociants, dans les pensionnats, partout où on lui disait qu'il y avait quelque espérance d'agiter les idées chrétiennes et de trouver le concours qui lui était nécessaire. Toutes ces courses, tous ces voyages, dont plusieurs aux environs de Lyon, et où il fallait sans cesse et fort au long répéter les mêmes choses, et répondre aux difficultés, ne se faisaient pas sans de grandes fatigues. Souvent on l'accueillait avec une froideur glaciale. D'autres fois, il semblait qu'on le regardât comme un chevalier d'industrie, comme un escroc décoré, un homme sans état, qui jouait la piété pour se faire une position. On chuchotait, on se parlait devant lui de l'œil par des regards furtifs, et on l'éconduisait avec une politesse empruntée pour s'en débarrasser au plus vite. C'est alors

qu'en rentrant le soir, il se montrait plus joyeux. « Bonne journée aujourd'hui, disait-il ; cela va « bien ! » Avant sa conversion, Marceau, il l'avoua à un de ses amis, n'eût pas fait *pour le trône du roi de France* ce métier de quêteur, si grand aux yeux de la foi, si dégradant et si pénible aux yeux de la nature ; mais il était heureux d'être soumis pour Dieu à ces humiliations inséparables, du reste, de la mission qu'il avait acceptée. Tout ce qui eût pu attrister un autre, lui donnait de l'allégresse. On lui envoya l'article d'un journal racontant le fait suivant à peu près en ces termes : « M. N... négociant du Havre, homme fort dévo- « tieux et enfoncé dans les profondeurs du mysti- « cisme, avait retenu pour un navire qu'il devait « équiper, un marin distingué. Il y a quelques « jours, il l'aborde avec cet air embarrassé qu'ont « les moines, et après un préambule entortillé, il « lui dit que dans l'entreprise qu'il a en vue, il « faut certaines conditions, et qu'il craint qu'il ne « puisse les remplir. Alors il lui fait subir un in- « terrogatoire et lui demande s'il est religieux. — « Mais sans doute, je suis religieux, répond celui- « ci. — Mais vous ne pratiquez pas? — Certes si, « je pratique. Voilà vingt ans que je parcours les « mers ; je ne me suis pas borné à être un capi- « taine en spéculation. — Ce n'est pas ce que je « veux dire : je vous demande si vous pratiquez « les devoirs religieux. — Ah ! c'est cela, reprit le

« capitaine; vous voulez savoir si je suis jésuite; « non, je ne suis ni capucin, ni jésuite; si c'est « ce qu'il vous faut, vous pouvez vous adresser à « d'autres. »

Marceau fut très-content que le démon s'occupât d'eux pour s'en moquer, et ces quolibets lui donnèrent une nouvelle confiance : « Ça va bien, « ça va bien, répétait-il, nous voici en bonne « voie, » et il riait.

Par le même principe appliqué en sens contraire, et par esprit de modestie, il ne voulait pas que les bons journaux s'occupassent de lui et de son œuvre. Il lui semblait que dans cette manière de procéder, il y avait quelque chose d'humain. Nous rapportons son opinion, sans la discuter. En une occasion pareille, le curé d'Ars répondait à un visiteur : « Au lieu de faire du bruit dans les « journaux, faites du bruit à la porte du taber- « nacle. »

Voici un exemple de sa droiture. Son directeur, qui devait prêcher devant lui à Fourvière, le pria de remarquer ce qu'il y aurait de défectueux dans son sermon. Marceau ayant aperçu des gestes peu convenables les représenta rapidement, pendant ce discours, sur son carnet par un coup de crayon. Il nota aussi, au passage, tout ce qu'il trouvait de répréhensible, puis il exposa le tout à cet ecclésiastique.

Parcourant les maisons des grands, des riches, il se sentait quelquefois pénétré pour eux de la plus vive charité : c'est que plusieurs cœurs se manifestèrent à lui. «Ah ! que de misères, disait-il, dans « les heureux du monde ! » Il avait compassion de leur bonheur. « C'est l'orgueil, dit-il un jour à « quelqu'un avec une franchise toute militaire, « qui est la source de vos peines. » Mais comme ces traits ne partaient que d'un vrai amour pour le prochain, les blessures qu'ils causaient, loin d'aigrir, augmentaient la confiance qu'on avait en lui.

Un jour il se trouva non loin de Lyon à une réunion de jeunes ecclésiastiques et ceux-ci ayant paru subordonner, plutôt par leur manière de s'exprimer que dans leur intention, le principe religieux au principe politique, Marceau se mit à parler avec tant de feu de l'intérêt sacré de la religion qui doit dominer toutes choses, s'élever au-dessus de toutes les opinions, et être toujours en tout sur le premier plan, qu'il parut au milieu d'eux comme un saint, et l'un d'eux disait ensuite avec humilité et avec admiration : « Cet homme « est plus prêtre que nous ! Messieurs, dit-il entre « autres choses, c'est pour avoir vu et entendu « des hommes que je fréquentais et qui tenaient « au gouvernement, que j'ai été, que j'ai eu le « malheur d'être saint-simonien, pendant dix-

« huit ans. Le grand principe politique, le pre-
« mier principe politique d'un prêtre, c'est le ca-
« tholicisme (1). »

Ayant fait une apparition dans un collége justement renommé, il parla avec tant d'énergie de la beauté de la vertu et de la bassesse du respect humain à quelques jeunes gens de cette maison, que ceux-ci, saisis de vénération pour le vertueux officier, crurent voir et entendre *un saint*. En le conduisant, un professeur de ce collége lui propose de réciter le chapelet; son intention était de le dire, quand ils seraient à la campagne. Marceau ayant mal compris quitte son chapeau et se met à réciter le rosaire avec son compagnon, en traversant les rues d'un faubourg, aussi recueilli qu'il l'eût été dans sa chambre.

C'est lui qui a fait réimprimer à Lyon le livre *De la divine Providence*, si petit de format, si grand de choses, et il mit pour condition qu'il se vendrait quelques centimes. Cet ouvrage précieux, dont la doctrine ne respire que l'attache-

(1) Le sens de ces paroles est que sous tous les Gouvernements, même ceux dont on ne pourrait en conscience approuver ou les écarts ou l'origine, le clergé doit surtout et toujours chercher à procurer les intérêts sacrés qui lui sont confiés, c'est-à-dire la gloire de Dieu et le bien des âmes. C'est la ligne de conduite adoptée et suivie par le Saint-Siége. Mais cela ne signifie pas que le Catholicisme soit indifférent aux principes qui régissent la société. Ce serait contre la vérité et la doctrine; ce serait immoral.

ment à la volonté du Seigneur, exprime un des sentiments les plus familiers du saint homme, et a été fort goûté des âmes pieuses; il renferme le secret du bonheur et de la perfection. Déjà, en 1842, Marceau avait rencontré cet opuscule à Nantes. « Je puis vous assurer, dans toute la sincé-« rité de mon cœur, disait-il au commandant Le « Bobinnec, que Dieu ne m'eût-il accordé que la « faveur d'avoir connu ces quelques pages, en « échange des ennuis de toutes sortes qui m'ont « accablé dans le commandement du yacht, je « trouverais cette grâce *à bon marché*. C'est un « livre d'un prix inestimable. » Dès lors il le répandait, il engageait ses amis, sa mère à le répandre. Il disait n'avoir jamais trouvé une personne qui l'ayant lu n'en eût été toute pénétrée. « Tout ce que cet opuscule renferme, ajoutait-il, « est tellement pratique, tient si intimement au « fond même de la religion, qu'il ne saurait res-« sembler à ces ouvrages qui conviennent à l'un, « sans toucher l'autre. » Il disait que le donner est une des aumônes les plus fructueuses. On ne s'étonnera pas de ces éloges, quand on saura que deux mots résument toute la doctrine de ce livre : *Voir Dieu en toutes choses*, — *En toutes choses se soumettre à la volonté de Dieu*. Tel est aussi le résumé de la vie de Marceau.

Cependant, à mesure que l'œuvre commençait à prendre entre les mains de Marceau une tour-

nure satisfaisante, son humilité semblait grandir en proportion. Il était tout à fait étonné, et aussi confus que reconnaissant, que le Seigneur l'eût choisi. Il disait que Dieu l'avait appelé, pour faire voir qu'en cette affaire l'homme n'était rien, nul ne convenant moins que lui pour la chose. Et étendant cette considération de son manque de vertu aux autres qualités dont il manquait, il ajoutait avec un sourire : « Ainsi moi qui suis militaire, Dieu me fait négo- « ciant. » Il disait encore à un ami, et cette parole est à remarquer : « Pour être un bon instrument, « il faut être un bâton, un bâton sans racines; je le « demande à Dieu chaque jour. »

Son Éminence le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, anima le courage du saint homme par une lettre qui exprimait la plus vive sympathie pour cette œuvre. Il finissait ainsi : « Vous « me trouverez toujours disposé à vous appuyer « par tous les moyens qui seront en mon pou- « voir. » Fort de cette approbation, Marceau convoqua deux réunions, une d'hommes, l'autre de dames. La seconde, qui se tint dans les salons de l'archevêché, était présidée, en l'absence du cardinal, par le supérieur de la Société de Marie. Nous n'avons pas à reproduire l'allocution que celui-ci prononça et qu'il termina par ces mots : « Pour nous, nous ne pouvons offrir aux pauvres « insulaires de l'Océanie que le sacrifice de nos « parents, de nos amis, de notre patrie, nos

« sueurs, notre sang, notre vie ; c'est là tout ce que « nous pouvons donner. C'est à vous, Mesdames, « de faire le reste. »

Marceau, qui le matin avait supplié la sainte Vierge de bénir cette séance, prit alors la parole. Il parla avec modestie, mais avec force, et parut comme un apôtre. Son éloquence évangélique pénétra les cœurs. Il énonça et développa la sentence de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Malheur « aux riches ! » Cette maxime dans la bouche d'un homme qui venait de reculer devant les avantages de la terre, était bien placée ; les impressions qu'elle fit furent profondes. Hâtons-nous d'ajouter, à cause des erreurs du temps, qu'il émit cette proposition du Sauveur non avec la haine jalouse ou cruelle de l'homme irréligieux qui crie contre les riches parce qu'il veut les dépouiller, mais avec la charité de Jésus qui les avertit parce qu'il veut les sauver. Le Seigneur qui a dit : Il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux, a dit : Les voleurs et les envieux n'y entreront pas.

Voici la méthode que suivait Marceau dans ces réunions : après avoir montré le but de l'œuvre, il exposait le côté humain de l'affaire, c'est-à-dire les moyens conseillés par la prudence humaine et avoués par la raison seule qu'on comptait employer pour sa réussite, *sans toutefois les garantir;* puis exposant le côté divin, il cherchait

à exciter et à réveiller les pensées surnaturelles qui s'appuient sur Dieu avant toutes choses; et après avoir fait briller aux yeux de l'intelligence les deux flambeaux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, la raison et la foi, il excitait la charité par les considérations les plus propres à obtenir la coopération de ses auditeurs.

« Serait-il possible, s'écriait-il une fois, que les « riches dont Dieu a eu pitié en suscitant la pen- « sée de cette société, pussent refuser de concou- « rir à l'œuvre par excellence de la Propagation « de la foi? Jusqu'à présent peuvent-ils prétendre « y avoir participé? Qu'est-ce pour eux de fournir « cette même rétribution, que le pauvre ne paie « qu'en s'imposant des privations, mais à laquelle « le riche satisfait sans avoir le mérite de sa- « crifier la plus petite jouissance? Faudra-t-il « qu'après avoir fait aux riches la faveur de re- « courir aux trésors dont il les a établis les dé- « positaires, avec la liberté cependant de s'allouer « ce qu'ils jugent nécessaire pour leurs besoins, « Dieu soit obligé de recourir à la générosité des « pauvres? Faudra-t-il que lorsqu'au nom de la « gloire de Dieu et de sa miséricorde, qui veut « appeler à la lumière tant d'âmes assises aujour- « d'hui à l'ombre de la mort, nous venons de- « mander une avance de cinq cents francs à qui « peut les donner, nous recevions pour réponse « cette désolante parole : « Nous avons déjà donné

« à Dieu tout ce que nous lui avions réservé! « Quels que soient les besoins de son service, « nous ne saurions rien faire de plus ; il nous est « impossible de nous imposer la plus petite pri- « vation. » Vous ne pouvez pas trouver le moyen « de prendre cinq cents francs sur vos revenus? « Et pourquoi ne pas les prendre sur le capital? « Vous devez à vos enfants de le leur conserver; « soit ! Eh bien ! si vous voulez les regarder comme « sacrifiés, imposez-vous l'obligation de mettre « cent francs de côté pendant cinq ans, et de la « sorte vous aurez tout à la fois satisfait à vos « scrupules, et concouru à une œuvre destinée « peut-être à devenir catholique, comme celle « dont elle n'est que le complément, et qui, *dût-* « *elle ne durer que quelques années,* ne pourra man- « quer de vous valoir de nombreuses bénédictions, « puisqu'elle aura servi à la conversion de milliers « d'âmes. » Ces derniers mots frapperont tous ceux qui savent que l'apparition de Marceau en Océanie, et son zèle pendant trois ans seulement, ont rendu d'immenses services à plusieurs missions dans ces îles, ont contribué à l'établissement de plusieurs autres, en ont peut-être sauvé quelques-unes. Aux yeux de la foi, c'est déjà un bien beau résultat. *Tout l'or du monde ne vaut pas le salut d'une seule âme.*

Dans la même occasion, il laissa échapper du fond de son cœur cette généreuse parole : « Je

« ne crains pas de le dire, dussent les catholiques « entretenir par des dons annuels les bâtiments « nécessaires aux missions de l'Océanie, ils ne « pourraient pas se dispenser de les armer. »

Une autre fois il s'exprimait ainsi : « Quel que « soit l'avenir commercial réservé à ces contrées, « qu'il soit brillant ou médiocre, que l'on y voie « un jour des flottes nombreuses ou quelques « rares bâtiments seulement, n'est-il pas impor- « tant que ce soit par les catholiques que s'éta- « blissent les premières relations? Et enfin, les « catholiques ne se décideraient-ils à aller au se- « cours de leurs frères, que lorsque l'exemple « des enfants du siècle leur aura appris, qu'outre « les biens éternels qu'ils pourraient aujourd'hui « partager avec les missionnaires, ils peuvent y « rencontrer des richesses périssables? »

Après avoir exposé le plan d'opération que la Société de l'Océanie se proposait de mettre à exécution, il disait : « Qu'on ne suppose point qu'en par- « lant ainsi de ce projet, je cherche à séduire les « esprits par la perspective d'un gain, sinon as- « suré, au moins probable! *quelles que soient mes* « *pensées à ce sujet*, ce n'est point par l'appât des « bénéfices que je compte engager les catholiques « à s'associer à une entreprise que réclament les « intérêts de la religion; mais en soumettant ce « plan, je veux seulement montrer qu'au point de « vue purement commercial, le projet de la So-

« ciété de l'Océanie ne paraît pas être sans fon-
« dement. Ce n'est donc pas une imprudence d'y
« engager les fonds du bon Dieu, pour lesquels on
« doit toujours se montrer exigeant, puisqu'il en
« a si peu à sa disposition, lui à qui pourtant ap-
« partiennent toutes les richesses de la terre,
« dont nous ne sommes que les dépositaires;
« avec la liberté, funeste, hélas! à un grand nom-
« bre, de régler la part que nous lui destinons,
« et celle que nous nous réservons pour nos be-
« soins. » Quelle foi dans ces dernières phrases!

Ailleurs, après avoir exposé les grandes espérances religieuses qu'il conçoit, parce que le cardinal-archevêque de Lyon et d'autres personnages éminents ont dit que cette œuvre *était inspirée de Dieu*, il écrivait : « Attribuer des effets
« semblables à une si petite cause, quelle folie!
« diront les sages; n'en eussent-ils pas dit autant,
« si, il y a quelques années, on leur eût fait voir
« dans la réunion de quelques jeunes gens, sous
« l'invocation de saint Vincent de Paul, le prin-
« cipe de tout le bien réalisé depuis lors par la
« société dont cette réunion a été le commence-
« ment? Qu'importe la grosseur de la graine que
« l'on sème, et la faiblesse de la main chargée
« de l'arroser? N'est-ce pas Dieu qui lui fait por-
« ter des fruits? »

Le désintéressement apostolique de Marceau lui fit trouver une objection que beaucoup ne soup-

çonneraient pas ; et il la réfuta sérieusement dans un écrit que nous avons sous les yeux. Il craignait que la perspective d'un gain que pourraient faire les actionnaires, n'arrêtât les personnes pieuses, et ne les empêchât de souscrire. Il leur cite donc l'exemple de sept archevêques et de six évêques, que cet obstacle n'a pas retenus, et leur indique différents moyens d'échapper à tout bénéfice, notamment en abandonnant les intérêts de l'action souscrite à l'œuvre de la Propagation de la foi.

D'éminents officiers nous ont engagé vivement à conserver ces citations, quoique un peu longues et nous avons cru nous-même ne pouvoir ravir une matière si intéressante à l'édification. L'âme de Marceau y paraît tout entière, avec ce dévouement sans bornes, cette profonde humilité, cette foi vive, cette confiance inaltérable en Dieu, cette charité brûlante qui le distinguaient.

Nous terminons ces extraits par les lignes qui concluaient un rapport qu'il imprima : « C'est par « l'espoir de trouver des coopérateurs que j'ai pu « me décider à publier et à répandre *cette note.* « Ce n'est point certes que je compte sur mon « habileté à présenter nos projets, pour les faire « goûter ; mais *cette note,* avec tous ses défauts, « peut, entre les mains de Dieu, devenir un ins- « trument suffisant pour toucher quelques cœurs « généreux, et exciter la sympathie pour une

« œuvre de laquelle semble aujourd'hui dépendre « le sort de tant d'âmes. C'est surtout à ceux qui, « comme moi, ont eu le bonheur ineffable d'être « retirés de l'abîme de l'incrédulité, que je m'a- « dresse pour réclamer leur concours; c'est à « ceux qui, comme moi, ont à acquitter une « dette de reconnaissance à laquelle ne saurait « suffire le sacrifice de leur vie, que je m'adresse « pour leur demander de travailler avec ardeur à « réaliser une œuvre qui doit sauver des milliers « d'âmes, pour lesquelles le Fils de Dieu a donné « sa vie sur la croix, et qui seront perdues pour « l'éternité, si nous ne volons à leur secours. »

Rendant compte de cette circonstance de la vie de Marceau, le Père Delfour, de la Compagnie de Jésus, écrivait : « Je l'accompagnai, lorsqu'il « convoqua l'élite de la population lyonnaise, pour « expliquer et développer son plan. Il ne parla « pas sans succès. *On peut dire que dans cette « assemblée furent posées les premières et les plus « solides bases de la Société de l'Océanie.* »

Ceux qui se sont fait du zèle une idée fausse, pourraient peut-être croire, en lisant ces pages, que Marceau était un de ces hommes à imagination, toujours en effervescence, qui remplissent les airs du bruit de leurs bonnes œuvres, ou sont comme des volcans en travail qui vomissent sans cesse feu et flammes, non sans jeter beaucoup de fumée. Sa charité, il est vrai, était ardente;

mais c'était plutôt un brasier qu'une flamme. La tranquillité est, ce nous semble, la perfection du zèle. Dieu qui est tout charité, est immuable, et son activité incessante est éternellement immobile. Marceau parlait peu, écoutait beaucoup; on lui écrivait des lettres chaleureuses pour le faire hâter; mais lui, prenant bien son temps (sans le perdre, ainsi qu'on le voit), et allant toujours au pas de la Providence, répondait que les œuvres de Dieu se font toujours assez tôt et que le temps ne leur manque pas. Un homme tout à fait honorable, mais d'un zèle un peu inconsidéré, était souvent à le harceler, à le mander au parloir; Marceau, toujours rempli pour ce fervent chrétien du plus profond respect et d'une grande estime justement méritée, ne suivait pas l'impulsion qu'il voulait lui donner, allait au plus utile, et le laissait s'agiter tout seul. Au milieu de plusieurs personnes qui le tiraient ainsi souvent en tous sens, il consultait le Seigneur par la prière, et allait seulement où il croyait voir la volonté de Dieu. « Pas d'empressement, écrivait-il un jour; le « zèle est une vertu dangereuse. » On comprend sa pensée.

Le Vendredi-Saint, vers une heure de l'après-midi, Marceau entra chez un boulanger, au sortir des offices de la cathédrale de Lyon, et quelques minutes après, il était avec plusieurs de ses amis dans la maison qu'il habitait. Nous pensâmes que

ce jour-là un morceau de pain mangé à la hâte dans les rues ou dans l'escalier avait été tout le dîner de ce saint homme. En effet la vie qu'on lui a vu mener à Lyon, donne le droit de le penser. Tout occupé des intérêts de Dieu, une fois qu'il eut mis, à force de prières et de démarches, son Œuvre en mouvement, il y travailla avec une ardeur infatigable. Notes, correspondances, visites, courses, il n'épargnait rien, et fit bien voir que la vie de travail dans les hommes apostoliques se joint parfaitement et doit se joindre nécessairement à la vie d'oraison. *Totum opus nostrum,* disait saint Vincent de Paul à ses Lazaristes, *in operatione consistit.* Marceau était un ouvrier toujours en action (1). Quand il n'avait pas le temps de prendre ses repas, il les laissait, ou il en poussait l'heure si loin qu'il devait en être bien incommodé; mais il s'oubliait pour Dieu. Ce qui est admirable, ce qu'apprécieront bien tous les hommes vifs, toutes les personnes nerveuses, comme nous le

(1) Saint Vincent de Paul répétait sans cesse cette maxime qu'il disait avoir apprise d'un grand serviteur de Dieu au lit de la mort. « Ce que quelques personnes prennent pour des « extases, ajoutait-il, est souvent fumée, curiosité, nature, au « lieu que *l'action bonne est le vrai caractère de l'amour* « *de Dieu.* Faisons-y donc attention, Messieurs, d'autant plus « qu'en ce siècle il en est plusieurs qui semblent vertueux, et « qui néanmoins inclinent à une voie douce et molle plutôt « qu'à une dévotion laborieuse et solide. L'Église est une « moisson; il faut des *ouvriers.* Aimons Dieu *aux dépens de* « *nos bras, à la sueur de nos visages!* »

sommes presque tous, dit-on, aujourd'hui dans notre siècle d'agitation, c'est qu'au milieu de tous ses embarras il était toujours gracieux. Quelque occupé qu'il fût, Maceau accueillait même les indiscrets comme un homme qui n'aurait rien eu à faire, laissant tout quand il était mandé au parloir, conservant cette douce sérénité qui vous assurait que vous ne l'aviez pas dérangé en lui dérobant un temps destiné à tout autre chose, ne se plaignant jamais. Et cependant il arrivait aux frères coadjuteurs des oublis involontaires qui devaient être sensibles à l'ardent officier, et qui l'obligeaient à des courses ensuite pénibles.

Il était fâché qu'on donnât à la Société dont il était le représentant, le nom de *Société Française* de l'Océanie; il eût voulu qu'on l'appelât et qu'elle fût, dans l'acception la plus étendue du mot : *Catholique!* Car il se considérait, par sa nouvelle vocation, comme en dehors des laïques et investi d'une espèce de sacerdoce, et il eût pu dire, suivant l'expression de saint Paul appliquée à notre temps : Je ne suis ni Français ni Anglais, je suis de Jésus-Christ. Il écrivit donc en ce sens au zélé négociant du Havre. Celui-ci rencontra, il paraît, dans la manière de voir de quelques-uns de ses coopérateurs, un obstacle à la réalisation de ce désir. Marceau dit encore : « Que la volonté de « Dieu soit faite! ce que je propose, ajoutait-il, « paraît être un plus grand bien; *mais Dieu ne*

« *veut pas toujours ce qui est mieux* (1). Suivons la « Providence. »

Un chef saint-simonien, voyant comme l'œuvre marchait lentement, offrit ses services à Marceau et lui dit qu'il voulait prouver qu'il y avait encore plus de zèle dans sa secte pour la propagation des lumières que dans le catholicisme. *Il prit une action.* Marceau ne refusa pas cette offre, mais il lui dit : « Mon cher, quand on travaille pour l'Évangile, « on ne s'appuie pas sur quelque chose d'humain; « ce qui vous étonne, c'est ce qui me rassure ; car « l'Évangile nous enseigne que les croix, les con- « tradictions sont un des caractères de l'œuvre de « Dieu; ainsi vous voyez que les objections que « vous faites contre ma foi, sont ce qui lui sert « de fondement. L'Évangile a fait ses preuves. « Voilà dix-huit cents ans qu'il procède de même. « Dieu se sert de ce qui n'est pas, pour confondre « ce qui est fort, et il emploie le rien pour faire le « tout. » Ces paroles ne semblent-elles pas rappeler cet officier romain dont Jésus-Christ disait : « Je n'ai pas trouvé tant de foi dans Israël. »

Cependant Marceau désirant se lier de plus en plus au nom de Marie, pour y puiser une nouvelle force et une plus vive confiance, sollicita instamment et obtint d'être en communion spéciale de prières et de bonnes œuvres avec la Société reli-

(1) Saint Vincent de Paul disait : « Quelquefois le *mieux* est ennemi du *bien*. » C'est le sens de la proposition de Marceau.

gieuse qui a l'honneur de porter ce nom auguste Le supérieur général des prêtres Maristes accéda d'autant plus volontiers à ses désirs, qu'il était pénétré d'une profonde estime pour le saint officier, et fort touché de le voir se dévouer si généreusement à ses enfants d'Océanie. Il n'aurait même eu qu'un mot à dire pour faire entrer Marceau dans le noviciat de la Société de Marie; car celui-ci se mettait à sa disposition. Mais ce mot, il aurait fallu avoir bien peu d'esprit catholique ou être bien assuré de la volonté du Seigneur, pour le prononcer. Un religieux d'une autre congrégation fut moins réservé : Marceau se défia de ses empressements qui ne lui parurent pas inspirés par l'esprit de Dieu.

A cette époque on eut une occasion d'admirer la charité du lieutenant de vaisseau. On parlait devant lui d'une personne que les protestants venaient d'acheter à leur secte, et qu'ils allaient envoyer à Alger. Elle avait déjà reçu dans cet ignoble marché cinquante francs d'arrhes. Un prêtre faisait des efforts pour la détourner de cette infâme apostasie, et elle était ébranlée. Mais il fallait pouvoir rembourser la somme. Marceau ouvre aussitôt sa bourse, et offre cinquante francs.

Voyant que Lyon commençait à lui donner des espérances, Marceau part, traverse Saint-Chamond, ville si dévouée à toutes les bonnes œuvres, où d'un seul coup il obtient de nombreuses adhésions

et des souscriptions pour une somme d'environ vingt mille francs; va à Saint-Étienne où il jette en passant quelques semences de propagande; à Montbrison, où M. Crozet, curé de Notre-Dame, met à sa disposition toutes les ressources de son zèle; à Clermont, où Mgr l'Évêque le reçoit à bras ouverts et lui promet de recommander cette noble entreprise à tous ses prêtres; et il reparaît à Lyon, très-peu de jours après. Car autant il était prudent et lent pour combiner ses mesures, autant il était prompt dans l'exécution, quand était venu le moment d'agir. Il se serait reproché alors de retarder l'œuvre de Dieu et le salut des infidèles. Il avait toujours devant ses yeux ces quinze millions de sauvages qui lui tendaient les mains, et lui disaient: *Hâtez-vous : nous périssons;* et vingt-quatre heures employées pour sa satisfaction personnelle lui eussent semblé *un vol fait à l'Océanie.* Nous l'avons souvent entendu parler en ce sens, et nous savons même que, pour ce motif, il renonça au pèlerinage d'Ars, malgré le désir qu'il avait de connaître l'homme admirable qui a illustré ce hameau autrefois si obscur.

Mais il était un grand voyage où sa foi, où son cœur, où le désir de bien s'assurer de la volonté de Dieu l'entraînaient. Rome vers laquelle se tournent tous ceux qui sont catholiques, Rome que tous les hommes apostoliques interrogent, quand ils veulent agir, pour savoir ce que pense Jésus-

Christ lui-même, Rome l'appelait par une pente irrésistible. En vain, lui adressa-t-on du Havre des observations, Marceau dit : « Je ne puis partir « sans avoir reçu la bénédiction du successeur de « saint Pierre, du représentant de Jésus-Christ, « sans avoir soumis à saint Pierre ce que nous « avons envie de faire pour le bien de l'Église. »

Peu avant de quitter Lyon, il pria avec humilité un ami de vouloir bien lui faire observer les défauts qu'il avait remarqués en sa personne, pendant son séjour dans cette ville. Celui-ci lui ayant dit quelques paroles flatteuses, Marceau se rembrunit : « Mon Père, pensez-vous, reprit-il avec « énergie, que si j'avais voulu des compliments, je « vous aurais interrogé de cette manière? — Com- « mandant, je vous aime beaucoup; vous savez « que l'amitié aveugle : je n'ai pas vu vos défauts. « — Quoi?... Pour moi, je comprends autrement « l'amitié chrétienne. Puisque vous m'aimiez, j'au- « rais cru que vous eussiez été jaloux de me faire « observer mes manquements, en vue de ma per- « fection, afin de m'aider à mieux faire. » Alors le Père lui promit d'examiner sa conduite avec la plus grande attention; et en effet, à quelques jours de là, il signala à Marceau je ne sais quelle disposition, peut-être un peu d'empressement dans le zèle, ou autre imperfection légère que le saint homme combattait si généreusement. « C'est main- « tenant répliqua Marceau, en le remerciant, avec

« effusion, que je reconnais en vous un vrai ami :
« oui, j'ai ces défauts, on me les à signalés depuis
« longtemps. Je ferai de nouveaux efforts pour
« m'en corriger. Et, bon père, chaque jour de ma
« vie je prierai pour vous. »

Marceau a Rome. — Arrivé à Rome, Marceau se trouva dans son centre. « Il n'avait pas com-
« pris jusque-là, disait-il, ce que c'est d'être ca-
« tholique. » Le bonheur qu'il éprouvait dans la ville éternelle l'eût peut-être arrêté, si Dieu ne l'avait appelé ailleurs. Il fut accueilli et entendu avec la plus grande bienveillance ; on encouragea beaucoup son projet, et le cardinal, préfet de la Propagande, lui écrivit une lettre de félicitation. Là, ses vues déjà si grandes s'agrandirent encore, et il ne songea plus seulement à l'Océanie, mais au monde entier, qu'il devait parcourir en tout sens, pour porter partout des missionnaires et servir les missions. Il fit encore là une notice, et, en la faisant, il rougit beaucoup de ce qu'il avait mis, dans celle publiée à Lyon, quelques mots qui étaient *trop français*, disait-il, et *pas assez catholiques*. Il présenta au Saint-Siége un plan fort vaste. L'extrait suivant d'une lettre écrite à son ami, le 21 juillet 1845, en pourra donner une idée.

« Mon bon Père et bien cher ami,... je vous ai
« déjà dit l'effet qu'a produit sur moi le séjour à

« Rome, la transformation qui s'est opérée pour « ainsi dire dans le caractère de ma foi, qui se « sentait trop encore du rationalisme. Je vais par- « tir jeudi pour Lorette, où je compte, durant « quelques jours de retraite, prendre les forces « nécessaires pour travailler à l'œuvre du bon « Dieu.

« J'ai présenté à la Propagande une note dans « laquelle je manifestais le désir de travailler à « faire sortir de la Société Française de l'Océa- « nie une société catholique et religieuse com- « mençant dans l'Océanie pour se répandre dans « toutes les missions, et travaillant non pour les « intérêts d'actionnaires qui n'ont pas besoin de « la petite somme qu'ils nous ont donnée au nom « de Dieu, mais bien pour les besoins temporels « des missions. Je parlais d'abord d'une marine « toute religieuse (liée par les vœux de religion), « et ensuite d'agriculteurs et de commerçants « faisant les trois vœux d'obéissance, de pau- « vreté et de chasteté, suivant leur état..... Le « célibat devait être imposé seulement aux hom- « mes appelés à occuper les premiers postes, et « les autres pouvant se marier avec des personnes « étrangères à la société, et généralement avec « des indigènes de la mission, mais restant tou- « jours dans l'obligation de pauvreté..... Les en- « fants recevant une éducation en rapport avec « leur intelligence, et étant libres, à un certain

« âge, de s'engager dans la société, ou d'entrer « dans la vie commune, avec le bagage que leur « aurait assuré la société..... Le principal navire « ayant à bord un légat *a latere* qui remédierait « à tout ce qui intéresserait les missions du « globe... J'ai jeté sur le papier les principaux « points, et vous voyez que tout cela est très-vague « assurément, et est loin de présenter un com- « mencement d'organisation; mais je tenais sur- « tout à savoir ce que l'on penserait de cette idée « de faire faire le commerce par des gens ayant « fait vœu de pauvreté (1). J'ai reçu avant-hier « une lettre de Son Éminence le cardinal Fran- « soni, au nom de la Propagande, dans laquelle « il est dit que l'ensemble du projet est parfaite- « ment bon; qu'il ne peut que m'engager à ap- « porter tout le zèle possible à sa réalisation qui « nécessitera probablement quelques modifica- « tions et qui assurément rencontrera de grands « obstacles. La Propagande, ajoute-t-il, ne s'en « tiendra pas à cette simple recommandation. Du « moment qu'il y aura un commencement d'exé- « cution, ou dans le cas où vous viendriez à pré- « senter quelque chose de plus arrêté, elle aura

(1) Entre ce plan et les anciennes idées saint-simoniennes de Marceau, le rapprochement est facile à faire; mais il donne la religion pour base à son nouveau projet et il le soumet humblement à l'Église : voilà la différence. Celui qui posera ces deux conditions *avec sincérité*, pourra se tromper dans ses conceptions; il ne s'égarera jamais dans sa conduite.

« soin d'obtenir l'approbation pontificale et toutes « les faveurs qui peuvent être accordées dans une « pareille circonstance. » « Il me semble que je « ne pouvais m'attendre à rien de plus favorable. « Il me semble aussi que je ne puis plus douter « que je ne marche dans la voie de Dieu, au moins « relativement à moi, en ne perdant pas de vue « le projet. »

Sans examiner si toutes les théories de notre ami étaient réalisables dans leur ensemble, question que la Propagande, on vient de le voir, avec sa prudence habituelle, a sagement réservée, qui n'admirera, dans ce vaste plan, toute l'étendue, toute l'ardeur du zèle qui dévorait le grand cœur de Marceau ? Dans les calculs insatiables de son zèle, il méditait l'envahissement religieux de tout l'univers, et, passionné pour la gloire de son maître, il aspirait presque à l'impossible. Cette démarche d'ailleurs a eu une telle influence sur la vie du vertueux officier, sur ses pensées, ses tendances, ses déterminations subséquentes (qui lui ont été si légèrement reprochées par des hommes bien intentionnés *mais sans mission*), que nous ne pouvions la passer sous silence.

« Partirai-je donc maintenant avec le navire « acheté au Havre, continua Marceau dans la lettre « que nous venons de citer ? C'est là une question « que je me fais chaque jour sans pouvoir y ré- « pondre. A dire vrai, il me semble qu'il serait

« plus important de rester ici et de chercher des « éléments d'organisation religieuse. Je voudrais « voir un officier dont on m'a parlé, afin de savoir « s'il est de nature à s'associer à moi pour se dé- « vouer tout à fait aux missions. Je le verrai à « Toulon, ainsi qu'un jeune matelot qui m'a fait « demander de le prendre avec moi. Aussitôt que « nous serons trois, avec un peu de foi et de « prière, nous devrons bien finir par nous ad- « joindre quelques missionnaires d'une nouvelle « espèce. Que Dieu me fasse connaître sa vo- « lonté ! »

Marceau disait encore, peu de temps avant de s'embarquer : « Ah ! si je n'étais pas si pressé par « les circonstances, je ferais bien mieux, je crois, « d'aller faire un bon noviciat de deux ans à « Nantes avec les bons marins bretons qui vien- « draient me rejoindre; et nous partirions en- « suite. »

Le Seigneur qui donne quelquefois lui-même à ses serviteurs des désirs dont il ne leur demande pas l'exécution, afin d'accroître leurs mérites et leurs couronnes, aura récompensé Marceau de tout ce qu'il voulait faire pour sa gloire; peut-être aussi lui a-t-il inspiré de mettre en avant quelques idées que d'autres auront mission d'exploiter et de faire fructifier un jour, suivant ce que dit le saint Évangile : *Alii laboraverunt et vos in labores eorum introistis.* Que la volonté de Dieu

s'accomplisse! Que son règne arrive! Que son nom trois fois saint soit sanctifié par toute la terre, comme il l'est au ciel!

Obscurités, épreuves, tentations, courage. — Marceau, après avoir reçu la bénédiction du souverain pontife qui l'accueillit avec une tendresse paternelle en apprenant qu'il était converti depuis peu, après avoir obtenu de Sa Sainteté des grâces spirituelles très-précieuses pour lui, pour sa mère, pour sa sœur, partit de la ville éternelle, l'âme tout embaumée, comme tant d'autres, du *parfum de Rome*. Quel ami de Dieu prononça jamais ce nom sans amour?

Outre les consolations qu'avait eues dans la capitale de la chrétienté le fidèle enfant de l'Église, un grand exemple était venu exciter sa ferveur. Sa mère lui avait écrit qu'elle avait fait à Dieu, si telle était sa volonté, le sacrifice de ne pas revoir son fils, avant le départ pour l'Océanie. « O bonne « mère, répondit-il, comment manquerais-je de « générosité envers Dieu, lorsque tu me donnes « un tel exemple? Je te remercie sincèrement, « bonne mère, d'avoir fait une pareille offrande. »

Lui-même allait aussi avoir besoin de force et de courage.

C'est dans le creuset que l'orfèvre jette l'or pour le purifier; c'est dans la tribulation, c'est dans les tentations que Dieu élève les âmes, les fortifie et

les surnaturalise de plus en plus. Parfois il retire la main qui nous soutient, ou du moins il la cache, afin que nous sentions notre faiblesse. D'autres fois, il nous laisse dans l'ignorance de ce qu'il demande de nous, afin que nous le cherchions, et il imite la mère qui se dérobe aux regards de son enfant, pour jouir des inquiétudes de son amour. C'est alors que l'âme produit de vrais actes de vertu, parce qu'elle agit purement par la foi. Arrivé à Paris, Marceau fit part à ses collaborateurs de la transformation qui s'était faite dans ses idées et il se trouva en désaccord avec tout le monde. Il ne fut pas étonné; mais il tomba dans une perplexité extrême. D'un côté il se rappelait tous les sentiments qu'il avait éprouvés à Rome, l'encouragement qu'il y avait reçu; de l'autre, il se disait que son projet n'était pas assez mûr, et qu'en voulant le hâter, il le ferait avorter peut-être. Il tremblait toutes les fois qu'il pensait *à cette persistance à laisser le caractère français à l'œuvre qu'on entreprenait,* ce sont ses expressions; « d'autre part, disait-il, je connais le cœur de « M. N..., et je le sais plus dévoué que moi peut-« être aux intérêts de la religion; » et alors son âme se troublait. « O mon Dieu, disait-il sans « cesse, faites-moi connaître votre sainte volonté! « Mes désirs ne sont-ils pas prématurés, ou bien « doivent-ils me servir de ligne de conduite? » Mais le Seigneur paraissait sourd à ses prières, et

il restait dans les plus épaisses ténèbres, sans voir aucune issue pour en sortir. Il avait écrit à Lyon, afin de consulter un homme vénérable, plein de prudence et de sainteté; mais il n'en recevait point de réponse. En même temps, Dieu lui fit éprouver des craintes continuelles et une répugnance horrible à prendre la mer; il se trouvait dans l'état où serait un homme sans aucune connaissance de la marine, qui n'aurait jamais vu l'Océan et à qui on confierait un navire. Il était effrayé de tout ce qui lui manquait. Dans la prière, il est vrai, et au pied des autels, il se réjouissait de ses misères, de son incapacité, et puisait une force incroyable dans le sentiment même de sa faiblesse. Mais après la prière, Dieu semblait effacer de sa mémoire toutes ces pensées consolantes, toutes les grâces qu'il lui avait faites, et Marceau était comme abattu. « Ah! dans quelles « angoisses suis-je réduit! disait-il à un ami; « mais pourquoi me plaindre? n'ai-je pas grand « besoin d'être instruit par les tentations et par « les chutes? » Et il avait encore le courage de remercier Dieu de *ces grâces de répugnance*, comme il les appelait, en lui demandant seulement de persévérer contre cette épreuve.

Tel fut l'état de Marceau pendant une partie du temps qu'il resta encore en France. On sait que souvent le Seigneur a suivi la même conduite à l'égard de ses serviteurs les plus chers; quelles

ne furent pas les angoisses de l'illustre Thérèse, en établissant le fameux couvent de Saint-Joseph, premier monastère des carmélites réformées? Et de nos jours, le vénérable fondateur des Bénédictins Prêcheurs des Cœurs de Jésus et de Marie, le Père Muard a passé aussi par cette agonie morale, quand il posa la première pierre de son admirable institution. Dieu est si jaloux de sa gloire!... Mais, comme ces saints personnages, Marceau espéra contre l'espérance, et ainsi que Jacob, il lutta avec Dieu. Au milieu même de cette tempête, apprenant de tristes nouvelles des missions, il disait : « Plus l'état de l'Océanie m'est connu, et plus je « me sens disposé à me dévouer à son bien; plus « aussi notre entreprise me paraît avoir de chan- « ces de succès. » Une autre fois, il disait agréablement : « Ah! je vous réponds que le Père « N.... qui a tant de confiance en Dieu, et qui ap- « puie son espérance sur ce qui ébranle celle des « autres, doit maintenant se frotter les mains de « joie. Car je ne vois absolument rien en moi qui « me rassure. »

Cependant, une partie des peines qui accablaient Marceau se trouvèrent un peu soulagées par la réception de la lettre longtemps attendue. On l'engageait à ne pas se préoccuper, pour le moment, des pensées qu'il avait conçues sur une organisation nouvelle, et à préparer simplement sa campagne. Cette décision qui fixait à son égard

la volonté de Dieu, le soulagea d'un poids immense... « Hélas ! disait-il avec humilité, c'est « mon orgueil peut-être qui a causé tout cet orage. « On m'a tant parlé du bien qu'avait fait ma pré- « sence à Lyon, on m'a tant dit qu'elle y a été « nécessaire, que j'avais fini par me croire quelque « chose, et par penser que je devais avoir raison « contre tous. » Dès lors il protesta que jusqu'à son départ il ne voulait plus qu'obéir..... *obéir à l'agent du comité de l'Océanie.* « C'est à lui, ajou- « tait-il, de décider pour le moment de mes dé- « marches ; je n'ai plus envie de voler de mes « propres ailes. Je ne veux même aller dire adieu « à ma mère qu'autant qu'il m'y enverra. Dieu l'a « mis armateur et moi capitaine. Dans l'ordre « ordinaire, c'est à lui de commander, jusqu'à ce « que je sois à mon bord et en route. J'ai si sou- « vent demandé à être mis sous une direction, « que Dieu m'a exaucé, et je l'en remercie sin- « cèrement, malgré les répugnances d'une nature « habituée à une vie tout autre. » Tel fut le plan de vie que Marceau se traça pour les derniers jours qu'il avait à rester en France. Les fleuves ne se précipitent pas avec plus de vitesse vers l'Océan qui est leur centre que cet homme généreux ne se précipitait vers tous les genres d'héroïsme, aussitôt que la grâce les faisait apparaître à son âme.

Et d'ailleurs il était si uni à Notre-Seigneur, si

dévoué au sacrement d'amour et de force où se puise la vie surnaturelle ! « Peu avant de partir « pour l'Océanie, dit un officier, Marceau traver- « versait Lorient en voiture publique. Il avait « voyagé toute la nuit à une assez mauvaise place. « La voiture s'étant arrêtée, notre ami court à « l'église, demande s'il y aurait encore une messe. « Sur la réponse négative prie qu'on veuille bien « lui donner la sainte communion ; puis remonte « en voiture et déjeûne avec un petit pain. Il était « près de midi. » Voilà le secret de la grandeur d'âme de Marceau !

L'adieu qu'il envoya du Havre à son directeur résume en deux mots toute la vie que nous lui avons vu mener depuis sa conversion. « Adieu « mon bien-aimé Père, à Dieu et en Dieu ; vous « m'offrez chaque jour à lui : oh ! merci ! De- « mandez-lui bien de me prendre tout entier mal- « gré mes révoltes et mes répugnances. Dites-lui « bien *que je ne veux qu'une chose, une seule* « *chose : c'est de mourir à moi-même pour ne vivre* « *qu'en lui.* »

Trait de foi. — On allait donc bientôt prendre la mer. Marceau qui n'avait pu prévoir l'époque, dit au médecin qui voulait s'attacher à lui : « Doc- « teur, dans huit jours soyez à mon bord, dans « huit jours nous partons. — Dans huit jours ! re- « prit celui-ci ; c'est impossible ! et ma malle, et

« mes effets?..... Je suis à deux cents lieues de « ma mère; je ne pourrai donc pas aller l'em- « brasser, lui donner un dernier adieu..... » Marceau avait affaire à un homme de foi : « Docteur, « continua-t-il, je voudrais bien savoir si, quand « l'ange dit à saint Joseph au milieu de la nuit : « levez-vous et partez, saint Joseph lui répondit « qu'il voulait faire ses préparatifs et ses adieux. « Non, il se leva sur-le-champ et partit. » « Ce « fut, nous disait le docteur près de vingt ans « après, comme un éclair, comme un coup de « tonnerre. » (Marceau procédait ainsi dans ses conquêtes morales. Il renversait, subjuguait. On était emporté). Stupéfait, le docteur le regarde. « Vous avez raison, lui répondit-il; je n'y pensais « pas. » Et ces deux âmes généreuses se comprirent.

Lorsque plus tard Marceau eut gagné la confiance et l'amitié de son médecin, il lui dit un jour : « Docteur, vous êtes à Dieu et vous voulez « l'aimer de tout votre cœur ; mais il vous manque « encore quelque chose. — Eh! quoi donc? — « Vous ne faites pas oraison. » Il lui en développa les avantages, lui en enseigna la pratiqne. Et à son retour en France, après sa grande campagne de quarante-quatre mois, Marceau, qui aimait le médecin comme un frère, disait avec de vifs sentiments de satisfaction : « Mon docteur est un « homme solide; il a pris goût à l'oraison; il ne

« passe jamais un jour sans y consacrer une heure « au moins et quelquefois plusieurs heures de « suite. »

Jusqu'à ses derniers moments, nous verrons Marceau prêcher, et d'exemple, et de paroles, la même doctrine pour la plus grande gloire de Dieu. C'est que l'oraison est l'âme de la piété solide. Quiconque voudra y consacrer une heure, par jour, *coûte que coûte,* deviendra bientôt un homme nouveau, et il sera bien récompensé de ce sacrifice par la facilité merveilleuse et les douces consolations qu'il trouvera au service de Dieu en persévérant dans cette pratique. Aussi le doux, l'indulgent saint François de Sales ne demandait rien autre aux âmes qu'il dirigeait, persuadé qu'en les mettant en contact avec la grâce, avec Dieu par l'oraison, il obtiendrait, sans même les demander, tous les autres sacrifices. « Quand le feu est « à la maison, disait-il joyeusement, on jette tout « par les fenêtres. »

« Si vous désirez avoir des forces pour triom- « pher de toutes les tentations, disait de son « côté saint Bonaventure, vaquez sérieusement « à l'oraison. Qui voudra fortifier sa volonté dans « les voies de Dieu, n'est pas obligé à autre chose « qu'à s'adonner à l'oraison. » En un mot, *C'est l'oraison qui fait les Saints.*

Autre trait de foi. — Voulez-vous faire naître

autour de vous des dévouements ?... Dévouez-vous. C'est l'histoire de toutes les œuvres, de toutes les fondations religieuses, de tous les saints. Voilà un des grands stimulants des cœurs généreux, des cœurs que dévore le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, dans leurs aspirations *au plus parfait.*

Une autre personne, mademoiselle Perroton de Lyon, quoique âgée de près de cinquante ans, fut encore entraînée par la grâce et par les exemples de Marceau. Elle renonça à une position aisée, pour aller se dévouer à l'instruction des petits sauvages de l'Océanie.

Cette pieuse femme adressa au lieutenant de vaisseau la lettre suivante, afin d'obtenir la permission de monter à son bord. « Monsieur, les « grandes affaires qui vous occupent ont sans « doute effacé de votre mémoire le souvenir d'une « personne qui a eu l'honneur de faire votre con- « naissance à Lyon, à l'hôtel de Provence. Vous « me fîtes espérer que j'aurais l'honneur de vous « voir avant votre départ pour Rome, et que vous « me donneriez même de vos nouvelles pendant « votre séjour en Italie. Je ne suis point étonnée « d'avoir été trompée dans mon attente; des oc- « cupations bien moindres que les vôtres absor- « beraient plus d'une mémoire; d'ailleurs, je ne « suis rien dans votre affaire immense. Mais, « Monsieur, ce rien désire être quelque chose,

« et mes souhaits sont toujours les mêmes. Ma « pensée se porte avec bonheur vers ce départ « projeté que vous parûtes trouver facile. Mon « désir est d'être, pour le reste de ma vie, au « service des missions, et vous seul, Monsieur, « pouvez me donner les moyens d'y parvenir, « en m'accordant votre protection pour un voyage « si long et si coûteux. Que n'ai-je une fortune à « offrir ! Mais, vous le savez, mes ressources « sont minimes. Je n'ai provision que de bonne « volonté. Je n'ai qu'une faible somme à moi, et « ce n'est rien, non, rien. Je ne vous l'offre que « comme dédommagement : car vous serez obligé « de me fournir ce dont j'aurai besoin dans le « voyage, et une fois arrivée, Dieu pourvoira à « ma subsistance, je l'espère; car je ne veux « autre chose que sa gloire et le salut de ces bons « Océaniens, au bien desquels je me sacrifierai « de bon cœur, si telle est la volonté du ciel. Je « le prie de mettre dans votre âme des disposi- « tions qui me soient favorables. Je voudrais seu- « lement monter sur votre navire, au simple titre « de *servante,* s'il en faut une, et que je puisse « y faire l'ouvrage dont on aura besoin. N'en « cherchez pas d'autre. Vous n'en trouveriez point « qui servît avec plus de dévouement que moi, « malgré mon âge avancé. Pardonnez, Monsieur, « la liberté que j'ai prise; mais si je manque cette « occasion c'en est fait; et je ne veux rien négliger

« à cet égard. Je vous conjure, si multipliées que « soient vos occupations, de daigner y dérober une « demi-heure et m'accorder une réponse; quelle « qu'elle soit, j'en serai reconnaissante, convaincue « que je suis, que vous agirez selon le bon plaisir « de Dieu. Si cette réponse est négative, je serai « affligée mais soumise. Si c'est au contraire une « promesse de me recevoir, mes réflexions sont « faites; elles sont définitives.

« Maintenant, Monsieur, il ne me reste qu'à « adresser au ciel des vœux pour le succès de votre « sainte entreprise. Soyez assuré que, si je n'ob- « tiens pas le bonheur de partager vos périls et « votre gloire, je vous accompagnerai de mes « prières et de mes regrets, et j'attendrai, avec « la plus vive impatience, des nouvelles de ce « précieux navire. »

Marceau engagea Mlle Perroton à prendre conseil auprès d'hommes graves, et consentit à la recevoir, à condition qu'elle aurait leur autorisation. Elle eut bien soin de ne pas consulter le supérieur général de la Société de Marie; on lui avait dit que sa demande l'embarrasserait, et que se trouvant chargé de l'Océanie occidentale, il ne pourrait, très-probablement, par un sentiment de désintéressement et de délicatesse, lui conseiller d'aller dans des missions si lointaines et si périlleuses. Elle s'adressa aux Révérends Pères Capucins et aux Révérends Pères Jésuites qui recon-

nurent dans ses désirs le mouvement de l'Esprit-Saint. Elle se concerta donc avec Marceau, dans le plus grand secret, et s'éloigna de Lyon sans faire connaître son dessein; elle ne fit pas même ses adieux à son frère, qu'elle aimait tendrement. « Il me semble, disait-elle, que si je le faisais, « je n'aurais point de mérite en m'embarquant. » Comme on cherchait à l'épouvanter par les privations et la vie de sacrifice qu'elle aurait à endurer, elle répondit : « A-t-on ouï dire que quel- « qu'un des missionnaires soit mort de faim? Ils « vivent : je pourrai donc vivre aussi. »

A son retour, Marceau disait : « Ce n'est pas « une femme que j'ai emmenée, c'est un homme. « Pendant tout le voyage, elle n'a pas fait pa- « raître la plus petite faiblesse (ce qui est éton- « nant même dans un officier, même dans un « missionnaire); et elle était sur ce bâtiment « sans cesse occupée, comme si elle eût été dans « ses appartements, ou de son travail, ou d'œu- « vres de charité. Elle a eu à son arrivée de rudes « croix, de lourdes épreuves; son âme n'a ja- « mais fléchi. A Wallis, elle fait un bien immense « aux personnes de son sexe et à toute l'île; « mais afin d'augmenter ses souffrances et ses « mérites, Dieu lui a mis un voile sur les yeux, « de sorte qu'elle ne voit pas ce bien, et se croit « entièrement inutile à la mission. »

Marceau écrivait encore : « Qu'a pu faire

« Mlle Perroton? m'allez-vous dire. Ce qu'elle a « fait? Ce qu'il faut pour racheter des âmes! Elle « a accepté, avec une générosité que je n'ai pas « cessé d'admirer, le martyre le plus cruel qu'il « soit possible d'endurer sur la terre, celui d'une « vie de souffrances incessantes et d'autant plus « cruelles qu'elle ne s'aperçoit pas des fruits qui « en naissent. Je vous assure qu'elle est bien une « preuve que la grâce ne s'inquiète pas du sexe « pour produire des miracles. Et il répétait : quel « homme que cette femme! »

Leur estime était réciproque. Mademoiselle Perroton écrivait à son tour : « Qu'il est humble, « ce commandant! Un jour il a eu un petit mou- « vement de vivacité à mon égard; il m'a aussitôt « fait ses excuses en présence de la société (car « c'était à table). Il ne s'est pas contenté de cela. « Le lendemain matin, il m'a encore demandé « pardon; les larmes roulaient dans ses yeux. « Que cela m'a peinée! j'avais reçu l'affront sans « pleurer; mais je n'ai pu supporter l'excuse. Où « en suis-je? et combien je suis éloignée d'être « capable d'une pareille action! Demandez pour « moi à Jésus-Christ cette vraie humilité de cœur « qui seule fait les vrais saints! »

Qu'il nous soit permis, pour l'édification du lecteur chrétien, de mettre encore sous ses yeux une page de cette vertueuse femme, qui nous a été communiquée.

« Mon Révérend Père, je ne peux vous donner « une idée de la satisfaction que j'ai éprouvée en « recevant votre lettre. Moi, misérable fille, à « l'autre bout du monde, je reçois une lettre « d'un des supérieurs de la Société de Marie! « N'est-ce pas trop d'honneur? Aussi en ai-je re- « mercié le bon Dieu comme d'une grande faveur. « Je l'ai lue et relue, et je la relirai bien encore.

« Vous me faites, mon Révérend Père, un « grand honneur en m'appelant la fille de la Pro- « vidence. Plaise au Seigneur que je devienne « par la suite une fille bien soumise. Les paroles « de saint Paul que vous m'appliquez, ne peu- « vent me convenir. Ah! je suis loin d'être « morte! hélas! je vis, et je vis toujours à moi- « même, à mes goûts, à mes désirs, et enfin à « tout ce moi-même qui est diamétralement op- « posé à l'esprit de Jésus-Christ, lequel ne peut « être qu'un esprit de renoncement et d'abné- « gation.

« Je remercie mille fois le Très-Révérend Père « général, de l'honneur qu'il me procure en m'a- « grégeant au tiers-ordre de Marie. Comment a-t- « on pu songer à moi? Encore une grâce de « plus. Il faudrait que ma reconnaissance envers « Dieu fût grande comme l'Océan. Sachez, mon « Révérend Père, que c'est dire beaucoup; et « quand je veux en peu de mots faire beaucoup « d'actes d'amour de Dieu, je lui dis : Mon Dieu,

« je vous adore et je vous aime autant de millions « de fois qu'il y a de gouttes d'eau dans l'O- « céan.

« Je présente donc à toutes mes nouvelles sœurs « que je ne connais pas, l'offrande de ma tendre « affection. Elles tâchent, me dites-vous, d'imi- « ter la vie de la sainte Vierge; et moi, mon « Révérend Père, comment vais-je m'y prendre « pour faire comme elles? Ma vie est peu cachée. « Ah! je vois bien qu'avec mon action d'éclat, « je ne saurais jamais approcher d'un modèle « aussi parfait. Je vous prie donc vous toutes, « mes chères et tendres sœurs, de m'être en « aide, afin que je ne reste pas en arrière dans « le chemin de l'amour de Dieu. Demandez-lui « qu'il daigne agréer l'offrande de toute ma per- « sonne, qu'il ne permette pas que jamais je re- « cule devant les difficultés, mais surtout, sur- « tout que je ne prenne pas ma volonté pour celle « de Dieu. »

Telle était la femme généreuse que devait emmener Marceau et qui alla le rejoindre au Havre.

Mlle Perroton est la première personne de son sexe que le zèle ait conduit dans les îles de l'Océanie. Depuis son départ, plusieurs servantes de Dieu ont été entraînées sur ses pas, plusieurs aspirent au même dévouement, et ses nobles exemples, son héroïque initiative ont été une des

sources de la Congrégation de Notre-Dame des Missions. Elle se croyait inutile (1) !

(1) La maison-mère des religieuses de Notre-Dame-des-Missions est à Lyon. Leur but n'est autre que celui qui a conduit Mlle Perroton en Océanie. Elles se regardent comme ses filles. Veut-on savoir quel esprit anime ces femmes héroïques. Écoutons l'une d'elles écrivant, le 1er juillet 1861, de l'Ile des Pins (Nouvelle-Calédonie) à une de ses sœurs de France :

« Vous me demandez ce qu'il faut emporter ou laisser pour « venir ici. Avant tout, n'oubliez pas que l'enthousiasme et « l'imagination doivent rester en Europe. On vient ici en es- « prit de victime, non point victime de son choix, mais victime « de Jésus. Il faut lui dire : Maître, nous avons tout quitté. » « Et pouvoir ajouter : « Nous nous sommes quittées nous-mêmes, « c'est le plus difficile. Venez en aveugle ; ne rêvez point le « martyre du casse-tête, il n'est pas pour nous, il est trop « glorieux. Filles de la mère des douleurs, nos douleurs sont « cachées, comme les siennes. Notre vocation est l'oubli, la vie « cachée en Dieu, le zèle, mais le zèle de Marie, sans bruit, « sans éclat, parfois n'y comprenant rien nous-mêmes, tant il « fait peu de bruit, le silence du cœur de Marie, mais tout « bas, cette fournaise qui brûle devant Dieu dans le secret. « Ne jugez rien en arrivant, vous ne comprendrez rien à rien ; « n'allez pas, comme certains, trouver que le christianisme « est allé trop vite, parce que vous ne verrez plus de sauvages « dégradés. Attendez, attendez, je vous découvrirai des misères « secrètes, moi, qui vous feront saigner le cœur, et là encore, « prenez garde de ne rien laisser dire à vos traits. Enfin, chère « amie, permettez à une vieille sœur de trois ans de mission « de vous prévenir des choses à éviter ou de vous indiquer ce « qu'il faut acquérir ; c'est pour le divin Maître, et je me suis « promis d'arracher le masque enchanteur que la dévotion et « l'innocence d'une bonne vie mettent sur les yeux des épouses « du Seigneur, surtout quand elles goûtent les premières dou- « ceurs du sacrifice. On vous a déjà dit qu'en mission tombaient

C'est encore la Société de l'Océanie qui, plus tard, a conduit sur un de ses navires les premières religieuses européennes qu'on ait vues aborder en Chine. Elles appartiennent à l'admirable institut des Filles de la Charité.

Amour du devoir et de la croix. — Au Havre, le procureur d'une congrégation trouva Marceau pleurant; il s'enquit de la cause de ses larmes. « Je pleure, répondit le saint homme, parce que « c'est par ma faute que telle expédition, qui intéressait la mission, a manqué. » Cet ecclésiastique lui ayant dit qu'il se faisait un reproche in-

« tous les charmes de la piété; presque rien ne parlera à vos « yeux; vous serez presque livrée à vos propres forces, mais « vos forces seront soutenues par la grâce qui ne vous man- « quera jamais. Ici, il n'y a que la foi toute nue, mais cette foi « produit un amour plus fort que la mort. Il y a des séche- « resses et comme des déserts intérieurs, mais un jardin des « Oliviers toujours ouvert; un Jésus toujours seul, et toujours « une sueur de sang à laquelle vous mêlerez la vôtre et qui « vous retrempera. Ce que je puis vous assurer, c'est que ja- « mais, non jamais, croyez-moi, il n'y a d'abattement, sinon « pour les pusillanimes.

« Vous ne sauriez croire combien notre vocation demande « de vertus solides. Il faut le voir dans le cours de la vie ici, « pour s'en faire une juste idée. Il faudrait que les sœurs ne « fussent femmes par aucune faiblesse ordinaire, inséparable « même de leur sexe. Je sais que l'essentiel est la vertu solide « et ce qui doit avant tout être apprécié dans une personne qui « demande à partir; mais je vous dirai aussi qu'une femme « instruite et de bonne éducation serait fort utile. Venez à « présent, vous savez tout..... »

juste : « Si mon Père, reprit Marceau, si, c'est ma « faute. Pourquoi me suis-je absenté? Un capi- « taine doit-il quitter son navire? C'est une hu- « miliation profonde pour moi; mais il faut que « je la savoure : *Je suis un orgueilleux.* »

« Un soir, ajoute le même religieux, je le sur- « pris les yeux tout humides. C'était peu de jours « avant son départ. Il m'avoua qu'il avait surgi des « difficultés inattendues, et en outre qu'il éprou- « vait de nouveau un vif sentiment de son incapa- « cité pour bien faire l'œuvre que lui confiait la « Providence. Et comme j'essayais de le conso- « ler, et l'exhortais à mépriser la tentation : « Oh! Père, me dit-il, ne croyez pas que je sois « le moins du monde découragé. La peine intè- « rieure que je ressens est très-grande. Je suis « humilié; mais ma volonté est soumise, et l'a- « mour de la croix me rend bien fort. »

CHAPITRE II.

MARCEAU SE REND EN OCÉANIE.

(Novembre 1845..... Septembre 1846.)

DÉPART DE L'ARCHE D'ALLIANCE. — Monseigneur de Hercé (1) voulut faire lui-même, à Nantes, avec une solennité toute particulière, la bénédiction du beau et grand navire, choisi par Marceau, et que le comité de l'Océanie avait acheté.

C'était le 30 août 1845. Une société nombreuse et choisie couvrait le port; deux chœurs chantaient des hymnes et des cantiques, et Mgr de Hercé, par une touchante allocution, répandit une sainte joie dans les cœurs. Tous comprirent la gloire qui reviendrait à la patrie de cette œuvre de foi.

Le navire reçut en ce jour le nom d'*Arche d'alliance*. Pouvait-il être mieux choisi? Aussi ce nom ne venait pas de la terre. Ce fut aux pieds de Notre-Dame de Fourvière, en un de ces moments où

(1) Plusieurs de nos récits sont tirés à peu près textuellement d'écrits qui nous ont été communiqués, des lettres des missionnaires, etc., etc. En de rares occasions, nous nous sommes permis d'intercaler dans ces documents quelques souvenirs qui peuvent s'y rattacher.

Marie aime à inonder de consolations ses enfants, qu'un des chefs de l'entreprise fut subitement et vivement frappé de cette invocation de l'Église à la bienheureuse Vierge : *Fœderis Arca;* et il promit aussitôt que le premier navire construit pour la société de l'Océanie s'appellerait l'*Arche d'alliance.*

A la proue du navire était un beau buste de grandeur naturelle, représentant Notre-Dame de Compassion, les mains jointes, les regards élevés vers le ciel, les yeux pleins d'une douceur et d'une douleur incomparables. Le royal étendard de l'expédition qui, dans les circonstances solennelles, devait flotter au grand mât, portait une croix rouge sur fond blanc.

Ce fut seulement au Havre où l'*Arche d'alliance* arriva le 20 octobre, que Marceau prit le commandement du navire; le départ fut fixé au samedi 15 novembre.

L'illustre abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, s'était arraché à ses nombreuses occupations pour venir attirer de nouvelles bénédictions sur la société naissante de l'Océanie. Le vendredi, 14 novembre, veille du départ, il célébra la messe dans l'église Notre-Dame du Havre; les missionnaires et tous les gens du bord qui étaient libres, y assistèrent avec les nombreux amis de l'entreprise, venus de Paris, de Caen, de Rouen, d'Amiens, de Lille. Plusieurs des

chefs de l'Œuvre, et à leur tête le commandant de l'*Arche d'alliance*, s'approchèrent de la sainte table.

A son départ, le vénérable abbé Desgenettes promit le secours des prières de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie dont il est le fondateur, et faisant remarquer que la croix servait d'étendard au navire, il dit avec l'accent de la foi la plus vive : « Vous ne devez réussir que par elle, « et tout en comptant sur une protection spéciale « de Marie, vous devez vous attendre à des épreu- « ves signalées ; les prières qui seront faites pour « vous, vous mériteront cette grâce, comptez-y ; « mes prévisions se réaliseront dès *après-demain.* »

Le lendemain, officiers et marins composant un équipage de vingt-neuf hommes, avec vingt-deux passagers, presque tous missionnaires, étaient à bord, à dix heures du matin. Leurs amis les entouraient.

Sans doute alors Marceau, avec sa foi ordinaire, dut, comme Christophe Colomb debout sur la *Santa Maria*, faire entendre ce commandement : « J'ordonne, au nom de Jésus-Christ de déployer « les voiles (1) ».

L'*Arche d'alliance* s'avança lentement parmi les nombreux obstacles qu'offre la sortie d'un port ; une foule considérable stationnait sur les quais,

(1) « Y en el nombre de Jesus mando de splegar las velas. »

la jetée était couverte de monde. La croix flottait au sommet du grand mât, la brise était favorable, les matelots faisaient entendre leurs chants pittoresques. En peu d'instants l'*Arche* fut en grande rade, saluée d'un dernier et sympathique adieu par les dames qui, sur la jetée, agitaient leurs mouchoirs, par les amis de l'œuvre qui élevaient leurs chapeaux. Moment toujours solennel et plein d'émotion !

Tout à coup on cargua les basses voiles et le navire mit en panne. Une goëlette lui apportait cent cinquante barils de poudre que le Gouvernement destinait à Taïti et aux îles Marquises. A quatre heures, l'*Arche d'alliance* faisait route, poussée rapidement par la brise sur une mer unie, et bientôt elle s'évanouissait dans le lointain et disparaissait à l'horizon sous les flots bleus qui se mêlent avec le ciel.

La joie qui animait les habitants de l'*Arche d'alliance* à leur départ ne fut pas de longue durée, « et dès le soir, écrit un passager, les prévisions « de M. Desgenettes se réalisèrent. Le vent chan- « gea tout à coup, et nous fûmes assaillis par une « furieuse tempête. Figurez-vous notre pauvre « maison flottante soulevée en l'air par les vagues « mugissantes qui se déchaînaient contre elle ; le « navire renversé tantôt à droite, tantôt à gauche, « puis se relevant et bondissant sur les flots cour- « roucés; et tout cela au milieu d'un craquement

« épouvantable, du sifflement affreux du vent à « travers les mâts, les voiles et les cordages. Le « passager qui conserve son sang-froid en ces mo- « ments, peut s'écrier avec le prophète : *Mirabi- « les elationes maris, mirabilis in altis Dominus* (1). « Tous les objets qui n'étaient pas solidement « fixés à bord roulaient et se brisaient, et l'on « pouvait dire littéralement de nous tous : « *Moti « sunt sicut ebrius* (2). » Non-seulement nous autres « novices nous étions accablés par le mal de mer ; « mais nos vieux matelots eux-mêmes ne pou- « vaient résister à la force de l'orage. Nous étions « jetés des côtes de France sur celles d'Angleterre. « Telle fut notre position jusqu'au mardi 18, où « nous pûmes jeter l'ancre en rade de Portsmouth, « à l'abri de l'île de Wight. Nous y célébrâmes « la fête de la Présentation de Notre-Dame, et « nous priâmes avec ferveur l'étoile de la mer de « luire sur nous. Le dimanche matin, 23, le vent « soufflait au nord-est, la mer était plus calme, « le ciel plus serein : nous dîmes adieu à l'Angle- « terre. Chemin faisant, nous ne nous lassons pas « d'admirer les jolis villages qui descendent le « long des collines jusqu'au bord de la mer. Une « douzaine de bâtiments anglais filaient à nos cô-

(1) *Les soulèvements de la mer sont admirables; le Seigneur est admirable dans les hauteurs.* (Ps. 92, v. 4.)

(2) *Ils chancellent comme un homme ivre.* (Ps. 106, v. 27.)

« tés, se balançant avec grâce sur les flots et lut-
« tant de vitesse les uns avec les autres. Nos
« épreuves étaient loin d'être finies. Nous étions
« sortis de la Manche le 29 novembre, quatorze
« jours après notre départ du Havre. L'Océan ne
« nous apporta pas le calme que nous attendions.
« Nous fûmes poussés dans le terrible golfe de
« Gascogne, où nous restâmes errants pendant
« huit jours; nous ne marchions que par bonds
« et par sauts, avec une brume épaisse, un froid
« intense, un roulis et un tangage épouvantables.
« Cependant nos vieux matelots prétendaient n'a-
« voir jamais éprouvé de tourmente si longue et
« si violente ; ils disaient : Il faut que quelque
« chose nous porte malheur, tous les diables sont
« déchaînés contre l'*Arche d'alliance.* » Le Com-
« mandant, avec une confiance qui paraissait té-
« méraire aux plus sages, mais qui excluait tout
« doute dans nos cœurs comme dans le sien, pro-
« mit le beau temps à ses matelots pour la pro-
« chaine fête de l'Immaculée Conception. « Eh
« bien! nous verrons, » disaient-ils, en branlant
« la tête. Tous ceux qui n'étaient pas trop abattus
« par la maladie, s'unirent, sinon à la ferveur de
« M. Marceau, du moins à ses prières. Enfin le 7
« décembre, le vent commence à se calmer. Le
« jour de la fête, après la sainte messe, la jour-
« née s'annonce magnifique. On déploie toutes
« les voiles. La mer est calme ; pour la première

« fois le ciel est azuré ; une brise légère nous « pousse sans violence ; nous filons huit nœuds à « l'heure. Tous les visages sont épanouis, nous « comprenons que notre bonne Mère nous a exau- « cés, et nous chantons tous avec l'Église : *Con- « ceptio tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annun- « tiavit universo mundo.* Votre conception, ô Vierge « Mère de Dieu, a été une aurore de joie pour tout « l'univers. »

Marceau rendant compte des premières courses du navire, écrivait : « Je vous réponds que « Mgr de Hercé a donné une bonne bénédiction « à notre *Arche* à Nantes ; elle devait en avoir un « très-grand besoin bientôt. Le bâtiment a été « plusieurs fois en voie de se perdre ; le temps a « été affreux pendant plusieurs jours. »

Ordre établi a bord par le commandant. — « Avant d'aller plus loin, écrivait un mission- « naire, je dois vous dire un mot de notre genre « de vie à bord de l'*Arche d'alliance.* Le lever, « fixé de quatre heures à quatre heures et demie, « est suivi de la prière en commun. C'est M. le « Commandant qui la fait, et les plus pressantes « occupations ne l'en détournent pas, depuis le « jour où il a été porté au Havre sur les rôles de « la marine comme capitaine de l'*Arche d'al- « liance.* Spectacle émouvant de voir agenouillés « soir et matin, autour de leur chef, ces vieux

« matelots à barbe grise, qui ont bravé tant de « fois la tempête! Un grand nombre portent à leur « cou le scapulaire et la médaille de Marie conçue « sans péché. Plusieurs communient souvent; il « y en a parmi eux qui ont le projet de se dé- « vouer entièrement au service des missions étran- « gères. Le Commandant, le lieutenant, le doc- « teur et quelques passagers, sont des modèles « de piété; ils font oraison tous les jours, récitent « chaque soir le chapelet et communient plusieurs « fois la semaine. M. le Commandant approche « tous les jours de la sainte table. Après la prière « viennent (pour les missionnaires) les confé- « rences spirituelles et autres exercices de piété, « puis la messe. Depuis la Conception, nous avons « été rarement privés du bonheur de la célébrer. « Les jours ordinaires, il y a deux messes, et « quatre les dimanches et les fêtes, savoir : deux « le matin, une grand'messe à dix heures, suivie « de la bénédiction du très-saint Sacrement, et « une dernière messe pour consommer les saintes « hosties. Les dimanches nous chantons les Vê- « pres à trois heures; elles sont suivies d'une ins- « truction à laquelle assiste tout le bord, et la cé- « rémonie se termine par la bénédiction avec la « vraie croix. Nous déjeûnons habituellement à « neuf heures. Puis récréation et études. A quatre « heures le dîner, conférence dogmatique aux « jeunes pilotins, et catéchisme aux matelots. A

« sept heures la prière, après laquelle il y a « deux heures de classe pour les matelots : les uns « apprennent à calculer, les autres à écrire, d'au- « tres à lire, et cela avec une infatigable activité, « et sans aucun respect humain, quelque avan- « cés qu'ils soient en âge. Souvent, pendant la ré- « création du soir, nous allons nous étendre sur « le pont de la dunette, et là, pendant que quel- « ques-uns des passagers s'abandonnent à de « douces rêveries sur la patrie qui s'éloigne cha- « que jour, nous qui en cherchons une nouvelle, « nous redisons en chœur, tantôt l'*Ave maris* « *stella*, tantôt les litanies de notre bonne Mère, « ou bien quelques-uns des jolis cantiques que « nous apprendrons un jour à nos bons sauvages. « Qui pourrait dire tout ce qu'on éprouve de bon- « heur à chanter les louanges de Marie par une « soirée délicieuse, au milieu de l'Océan, sous « un ciel nouveau, parsemé d'étoiles nouvelles, et « cela au milieu du frémissement des vagues, qui « viennent par intervalles se briser contre le na- « vire, autour duquel se jouent des monstres ma- « rins et mille oiseaux divers ?

« On dirait une petite communauté lorsque « nous sommes réunis ; mais lorsque tout le « monde est éparpillé sur le navire, et que cha- « cun s'occupe à la manœuvre, on serait parfois « tenté de se croire en pleine campagne. Le bêle- « ment des moutons, les aboiements des chiens,

« le cri des oies, le chant des coqs, et les oiseaux « aquatiques qui voltigent autour du navire, ne « contribuent pas peu à l'illusion. Ce n'est qu'en « voyant ces milliers de cordages qui se croisent « en l'air, les voiles qui s'enflent au vent, les « mousses qui grimpent à la cime des mâts et à « l'extrémité des vergues, à cent pieds au-dessus « de nos têtes, qu'on est pleinement détrompé. « Pour rompre la monotonie, chaque jour nous « apporte quelque nouveau spectacle : c'est la « mer, tantôt calme, tantôt agitée, houleuse, « noire, azurée, verdâtre, phosphorescente ; c'est « le soleil qui, en se couchant, inonde l'Océan de « ses flots de lumière. Les levers et les couchers « du soleil sont de la plus haute magnificence « sur mer. L'horizon se couvre de nuages nuancés « de mille couleurs d'or, de pourpre, de violet, « de vert, d'oranger ; ces nuages revêtent les for- « mes les plus fantastiques ; on dirait des volcans « embrasés, des lacs de feu, des montagnes de « neige, des forêts, des villes et des châteaux. « J'ai vu bien souvent tout l'équipage en contem- « plation devant ce spectacle.

« Des nuées d'oiseaux venaient chaque jour nous « égayer en prenant leurs ébats autour du navire, « becqueter les vergues et les cordages. Les plus « communs sont les hirondelles de mer, les pé- « trels, les albatros. Nous nous amusions à les pê- « cher à l'hameçon, de même aussi que l'on har-

« ponnait quelquefois des marsouins, des souf-
« fleurs et d'autres monstres marins. Vous voyez
« qu'une navigation au long cours peut avoir en-
« core ses agréments. Joignez à cela l'union qui
« règne parmi tous les gens à bord, les secours
« spirituels que nous avons en abondance, *et tout*
« *cela, nous le devons à notre bien-aimé comman-*
« *dant.* Sa piété nous a procuré une consolation
« que nous n'aurions pas espérée sur mer : c'est
« la célébration de la fête de Noël. »

Noel. — Les souhaits du nouvel an. « Depuis
« une dizaine de jours, nous nous préparions à
« solenniser la Nativité de Notre-Seigneur. En
« quittant Madère, nous avions organisé dans
« cette intention des classes de chant. Au com-
« mencement de la nuit, par un clair de lune
« magnifique, nous nous réunissions, officiers,
« passagers, matelots, et les beaux chants de
« l'Église avec accompagnement d'ophicléide se
« mêlaient au bruissement des vagues et reten-
« tissaient au loin sur la mer... Enfin l'*Arche*
« *d'alliance* allait donner un beau spectacle aux
« habitants de la cour céleste, les seuls témoins
« de nos joies et de nos prières..... Le 24 décem-
« bre, il fut décidé que l'office de minuit se fe-
« rait en plein air. Aussitôt après le dîner, on
« dresse une tente sur le pont, entre le grand mât
« et le mât d'artimon; on suspend, à babord et à

« tribord, de grandes voiles pour nous garantir « des accidents que le vent peut nous occasionner. « Nous ornons la tente avec les pavillons du na- « vire; le pavillon de reconnaissance, qui porte « une croix rouge sur un fond blanc, forme le « ciel; l'autel est garni de chandeliers et de « fleurs, orné d'une belle nappe avec une riche « garniture. Des voiles servent de tapis. Nous éta- « lons toutes nos richesses; officiers, matelots, « passagers, tous rivalisent de zèle; le comman- « dant se multiplie, il prend part à tout. Le soir, « le temps, qui était sombre depuis plusieurs « jours, se rembrunit de plus en plus; des éclairs « fréquents sillonnent les nuages; quelques coups « de tonnerre se font entendre. Le temps triste « et sombre, que l'on rencontre toujours à quel- « ques degrés avant ou après l'équateur, est ap- « pelé par les marins *le pot-au-noir*, à cause de la « noirceur de l'horizon.

« Bientôt toute crainte fut dissipée. Depuis plus « de deux heures, vous aviez entonné les pieux « cantiques à la gloire du Dieu naissant; nous vou- « lions, aussi nous, rendre hommage à son amour, « faire entendre nos voix au milieu de l'Océan, « dans une circonstance qui ne s'est peut-être en- « core jamais présentée : nous étions placés au « milieu du monde, à quelques degrés seulement « de l'équateur. A minuit, la cloche appelle tout « le monde au pied de l'autel paré et illuminé.

« L'office commença par l'*Adeste fideles* qu'un « des missionnaires chanta avec le second et le « maître charpentier dont la voix est fort belle. « Nous étions accompagnés de deux ophicléides. « Nous invitions nos chers compagnons de voyage « à se réunir autour de la crèche du divin enfant, « qui allait bientôt paraître au milieu de nous. « Avec quels transports ils répondaient qu'ils ve- « naient avec nous adorer le Roi des anges! Im- « possible de dire l'entrain et l'enthousiasme de « nos marins surtout en chantant la sublime et « royale messe de Dumont. *Au Gloria in excelsis*, « le bruit du canon retentit dans les airs, et nous « rappela la voix des anges annonçant la paix « aux hommes de bonne volonté. Nous eûmes « sermon après l'Évangile. De nouvelles détona- « tions se firent entendre à l'élévation, comme « pour annoncer aux peuples qu'un Dieu-Sauveur « descendait parmi nous. Après la messe, où nous « eûmes la consolation de voir un bon nombre « de nos marins s'approcher de la Sainte Table « avec toutes les marques d'une sincère piété, « nous chantâmes le *Te Deum*, pendant lequel le « canon retentit de nouveau, et proclama, au loin « sur les mers, la naissance du Messie. La joie « était peinte sur tous les visages; jamais nos ma- « rins n'avaient vu de fêtes semblables à bord d'un « navire; ils n'en soupçonnaient même guère de « plus belles à terre... C'était aussi pour nous un

« spectacle bien nouveau et bien attendrissant « que celui d'une messe célébrée en plein air, à « minuit, en face du nouveau monde, à la lueur « des éclairs, au bruit confus des vagues et du « tonnerre, au milieu des détonations de l'artil- « lerie, sous une tente formée de pavillons flot- « tants au gré des vents, sur un autel élevé par « des officiers de marine, et pavoisé des couleurs « nationales!! A dix heures eut lieu la grand'- « messe du jour, mais dans la chambre : car la « pluie tombait par torrents. A quatre heures, « nous chantâmes solennellement les Vêpres; « elles furent suivies du chant des cantiques et « surtout d'un Noël provençal, que nos matelots « n'ont cessé, pendant plusieurs jours, de répéter « de tout leur cœur. La cérémonie se termina « par une salve d'artillerie (1).

« Le 31 décembre, à six heures du soir, le canon « se fit encore entendre; tous les passagers et l'é- « quipage se réunirent pour présenter à M. le Com- « mandant leurs souhaits de bonne année. Le se- « cond parla au nom des officiers, un mission- « naire au nom de ses confrères; le lieutenant lut « une longue pièce de vers de sa composition, et « une lettre du voilier fut offerte au nom de l'é- « quipage. Le bon M. Marceau voulait répondre;

(1) Point de *l'Arche d'alliance* au 25 décembre 1845 : latitude sud, 4° 44' ; longitude ouest, 19°.

« mais il était tellement ému, que des larmes « étouffaient sa voix, et il se borna à nous engager « tous à nous unir dans la prière. Ce fut une bien « douce fête de famille, que nous terminâmes « par le chant du *Te Deum* en actions de grâces « des bienfaits reçus dans l'année, et par une « salve de trois coups de canon.

« Le lendemain, les souhaits mutuels de ces « heureux passagers furent offerts à la messe aux « bénédictions du ciel. La Société de l'Océanie, « les parents, les amis, les pauvres infidèles.... « nul ne fut oublié. « La pensée que l'on priait « aussi pour nous en France, dit l'un des voya- « geurs, nous enflammait et nous inondait de « joie. »

Tempêtes. — Entrée dans le détroit de Magellan. — Foi du Commandant. — Dans le mois de février l'*Arche d'alliance* fut assaillie par deux furieuses tempêtes qui la prirent à l'improviste. Malgré ces surprises si dangereuses à bord d'un bâtiment n'ayant qu'un faible équipage, on parvint à se débarrasser des voiles sans la plus légère avarie. Le 9, puis le 14 le vent fut si violent qu'on fut forcé de mettre à la cape sous le grand hunier au bas ris, le petit foc et l'artimon. Les vagues se jouaient du trois-mâts comme d'une légère nacelle; une fois l'*Arche d'alliance* embarqua tant d'eau que plusieurs pâlirent. Mais Marie veillait à

la proue et les tempêtes s'apaisèrent. « Maintenant, « disait un de ceux qui s'étaient crus perdus, « notre *Arche* a fait ses preuves. »

En avançant vers la pointe méridionale de l'Amérique, il se présentait une grave question à résoudre : doublerait-on le cap Horn ou passerait-on par le détroit de Magellan? Marceau et les Missionnaires désiraient ardemment visiter les pauvres habitants de la Terre de Feu et de la Patagonie et sonder leurs dispositions. Une neuvaine que fit le Commandant, afin de connaître la volonté de Dieu à cet égard, sembla avoir augmenté son désir. Mais d'un autre côté le détroit de Magellan a 130 lieues de long et il offre de grandes difficultés à la navigation, à cause des courants, des îlots et des rochers innombrables dont il est semé; d'ailleurs, les vents d'ouest y soufflent constamment. Tout en se dirigeant vers l'embouchure du détroit, Marceau était encore indécis; il paraissait absorbé dans de sérieuses réflexions et redoublait de prières. De graves raisons se balançaient en son esprit. Alors il résolut de remettre la décision à la Providence et à la direction de Marie, à qui était confiée la garde du navire. « Au moment, « écrit un passager, de doubler le cap *Las Virge-* « *nes* qui se trouve à l'entrée nord du détroit, « les vents refusent. Alors M. le Commandant, « animé de cette foi qui pénètre les cieux, se jette « à genoux sur l'avant du navire, et tourné vers

« la statue de la Sainte-Vierge, il la conjure avec « larmes de le faire entrer dans le détroit si c'est « la volonté divine, pour la plus grande gloire « de son Fils. Aussitôt, en moins de cinq mi- « nutes, le vent fait le tour de la rose, et le cap « est doublé en un instant. On entra dans le « détroit en chantant les litanies de la Sainte- « Vierge; plusieurs fois le navire toucha; mais « enfin, Dieu aidant, on en fut quitte pour la « peur. »

Marceau écrivait lui-même, peu après à sa mère : « Ne voulant point perdre de temps, je suis entré « de nuit dans le détroit par un vent qui me fai- « sait courir trois lieues à l'heure. Durant toute la « journée suivante, j'ai continué la route avec un « bonheur extrême. La brise semblait être à mes « ordres. La sainte Vierge, dont nous chantions « les litanies, nous envoyait à chaque instant le « vent qui nous convenait.

« Tu sais combien je redoutais le commande- « ment de *l'Arche d'alliance*, parce que depuis « longtemps j'étais éloigné de la marine à voiles; « mais l'assistance touchante que m'a donnée le « maître des vents et de la mer en maintes oc- « casions, a changé ma crainte en confiance. « Aussi je répugne à faire la relation de mon « voyage, parce que dans ma tête, il se résume « tout par cette seule pensée : Que la providence

« de Dieu est admirable! qu'elle est miséricor-
« dieuse! quels soins elle prend de ceux qui met-
« tent leur confiance en elle!

« Le bon Dieu m'inonde de consolations. Un
« jour que je me trouvais dans une position fâ-
« cheuse qui n'était pas sans danger, au moment
« où je commandais les travaux nécessaires pour
« en sortir, survint un vent menaçant qui faisait
« prévoir à tous de longues fatigues : mais le vent
« de la grâce soufflait aussi fort dans mon âme;
« et rempli d'un calme ineffable, je disais à
« Dieu : C'est vous, ô mon Dieu, qui l'ordonnez
« ainsi, et quels que soient vos desseins en cela,
« je les adore et je les aime, parce que je suis
« certain qu'ils sont dictés par votre amour pour
« de pauvres créatures qui mettent toute leur con-
« fiance en vous. Et ce vent, qui soufflait de ma-
« nière à épouvanter tout le monde, a fait gonfler
« les eaux de façon à nous permettre d'être à flot
« dans l'après-midi. Tu juges si j'ai remercié le
« bon Dieu et la sainte Vierge. Quelle douce chose
« que l'abandon à Dieu, que le repos en Dieu, que
« de travailler à faire sa volonté, au moins autant
« qu'on le peut avec toutes les misères qui ne
« nous abandonnent jamais! Ah! si les pauvres
« gens du monde connaissaient le bonheur qu'il
« y a de servir Dieu, avec quelle ardeur ils re-
« nonceraient à toutes leurs sottises pour se jeter

« entre ses bras ! Hélas ! que de compte n'aurai-je « pas à rendre à Dieu ? Que de grâces ! que je de- « vrais avoir de générosité ! Bonne mère, chère « sœur, soyons unis en Dieu, travaillons à nous « anéantir en lui pour nous retrouver. »

Tels étaient les sentiments de Marceau dans ce détroit si peu fréquenté, si redouté des marins, et où il fit preuve d'une habileté si grande, que son humilité éprouva pour ainsi dire le besoin de s'en justifier, afin de renvoyer toute la gloire à Dieu : sa correspondance, que nous avons sous les yeux, en fait foi.

Au retour de son expédition, Marceau nous disait : « Les vaisseaux de guerre passent par le « détroit de Magellan, parce que leur nombreux « équipage rend la manœuvre plus facile; les « petits navires tentent aussi quelquefois ce « passage; mais les gros bâtiments marchands, « jamais. L'*Arche d'alliance* est le premier qui « l'ait fait en se rendant en Océanie; il nous « a fallu 32 jours, tandis qu'en revenant j'ai « franchi en 48 heures le même détroit. Je « n'y passerai plus jamais qu'au retour. — Et « pourquoi vous êtes-vous ainsi exposé? — *J'ai « eu confiance en Dieu.* Plusieurs de nos mission- « naires étaient malades. Un des Frères coadju- « teurs serait sans doute mort si j'eusse doublé le « cap Horn; j'ai cru, en ces circonstances, que « Dieu m'autorisait à espérer de lui un secours

« extraordinaire. *C'est le motif principal qui m'a* « *déterminé.* »

Un missionnaire qui est resté quinze mois à son bord, lui dit un jour : « Commandant, en quelques « circonstances, je vous ai trouvé très-hardi : je « vous aurais même accusé peut-être d'impru- « dence, si je ne savais que vous avez grande con- « fiance en Dieu. — C'est vrai, reprit-il, j'ai été « hardi, mais j'ai confiance. Et la médaille de « l'Immaculée Conception que nous avons mise « à la tête du navire, y est-elle pour rien ? » Nous verrons plus tard quand et pourquoi il l'avait placée là ; et nous verrons aussi que généralement Marceau n'a pas été hardi sans de grandes raisons : il n'aurait pas voulu tenter Dieu, et il ne cherchait qu'à accomplir sa sainte volonté. « Quel malheur, « se disait-il une fois, avant son entrée dans le « détroit de Magellan, si, dans un intérêt d'amour- « propre, je venais à perdre le navire par une « manœuvre audacieuse, et que je comparusse « devant Dieu en compagnie de plusieurs âmes « en état de péché mortel, ainsi réprouvées par « ma faute ! ! Que pourrais-je répondre au tribu- « nal de Dieu, moi dont l'orgueil les aurait pré- « cipitées dans l'enfer ? » C'est ainsi qu'il envisageait tout à la lumière de la foi. A la même époque, s'apercevant de l'estime que faisait de lui le médecin de *l'Arche d'alliance*, il écrivait dans ses résolutions : « J'ai à me défier, dans l'intérêt

« de mon âme, de l'affection du docteur. »

Du reste, ce que nous avons vu faire à Marceau à l'entrée du détroit de Magellan se répéta plus d'une fois. « Souvent, dit un passager, dans les « périls, dans les embarras, il allait se jeter à « genoux sur le gaillard d'avant, tourné vers le « buste de Notre-Dame de Compassion, et il priait « avec cette ferveur qui éloignait les périls. »

Sévérité charitable. — Les missionnaires avaient décidé que les Frères coadjuteurs laveraient le linge. Un de ceux-ci, victime d'une illusion d'autant plus facile à concevoir qu'il avait depuis peu quitté le monde et un grade dans l'armée, va trouver le chirurgien : il n'osait s'adresser à Marceau. « J'ai déjà acquis quelque influence « sur les matelots, dit-il au docteur; si l'on me « voit occupé à cet emploi, je perdrai toute con- « sidération à leurs yeux et ne pourrai plus tra- « vailler au bien de leurs âmes. » Il le charge de présenter sa requête au Commandant. Celui-ci, dès les premiers mots du chirurgien, comprend qu'afin de pratiquer la perfection de l'obéissance, c'est à son supérieur religieux seul qu'un religieux doit faire des observations de ce genre, et il estime assez le Frère pour le réveiller par un coup de vigueur. Il écoute en silence, et tenant les yeux fixés sur son ouvrage, il répond de manière à être entendu du coadjuteur qui se trouvait

au bout de la salle : « Quoi ! le Frère parle ainsi ! « A-t-il fait vœu de pauvreté et d'humilité pour « venir faire l'orgueilleux à mon bord ? » A cette parole sévère, la tentation s'évanouit comme la neige devant un rayon de soleil.

Ce n'était pas du reste la première fois qu'on avait jugé l'ancien soldat assez vertueux pour supporter de pareilles épreuves. Lorsqu'il se présenta au fondateur de la Société de Marie lui demandant la faveur d'aller dans les missions étrangères, l'homme de Dieu, afin de connaître d'où venait cette inspiration, et par un de ces mouvements soudains qui sont un éclair de la grâce d'état dans les instituteurs d'ordres, le chassa de sa chambre. Peu après, le Frère se représente et est encore éconduit. Mais quelques jours avant le départ, le fondateur le fait appeler. « Mon enfant, lui dit-il avec la plus grande bonté, « pensez-vous toujours aux missions étrangères ? » « — Oui, mon très-révérend Père, si vous croyez « devoir m'accorder cette grâce. » A quelques jours de là, il s'embarquait avec les Pères Maristes.

« Dans les missions, disait Marceau, il faut des « Frères qui soient morts à eux-mêmes, qui ne « veuillent ni ceci, ni cela, qu'on puisse mettre « à tout, qui ne murmurent, ni ne boudent lors- « qu'on les sort de leur état de charpentier, de « menuisier, de serrurier, etc. J'ai vu en Océa-

« nie sous ce rapport de beaux exemples. J'ai « vu un Frère s'oubliant lui-même pour le mis- « sionnaire, et si infatigable au travail, *qu'il est « chanté par les sauvages dans plusieurs îles et que « son dévouement chez eux a passé en proverbe* (1). »

SOUVENIR POUR LES MORTS. — PLANTATION DE CROIX. — FOI DE MARCEAU. — PATAGONS. — FEUGIENS. — NOUVEAU DANGER. — CONFIANCE EN MARIE. — LA SEMAINE SAINTE A VALPARAISO. — UNE VISITE A BORD DE L'ARCHE D'ALLIANCE. — JUSTICE ET FERMETÉ DU COMMANDANT. — « Enfin les habitants de l'*Arche d'alliance* étaient en vue de la terre, et leurs yeux qui la cherchaient depuis si longtemps ne pouvaient se lasser de la contempler. D'un côté ils avaient la Patagonie, de l'autre la Terre

(1) Ce frère, Jacques Peloux (nommé par les naturels Sakopo) est mort à Futuna, le 10 juillet 1863, en se rendant au tombeau du vénérable Chanel, après dix-neuf ans d'apostolat en Océanie. Mgr Elloy écrivait : « Ce frère possédait à un degré plus « qu'ordinaire l'humilité, l'obéissance et l'abnégation. La mis- « sion de Samoa lui doit en très-grande partie ses établisse- « ments et ce qu'ils contiennent. Les missionnaires les plus « aimés seront vite oubliés par nos néophytes; mais de long- « temps Sakopo ne pourra l'être. Et cependant ce bon frère « se regardait comme le dernier de tous les frères, comme « l'homme le plus inutile. La conviction de son indignité lui « enlevait même le sommeil. » Plusieurs naturels de Futuna prétendent avoir vu la roche au pied de laquelle il est mort, tout illuminée pendant la nuit. Il est regardé comme un saint, et les habitants sont heureux de posséder son corps dans leur île.

de Feu, aux côtes élevées et arides. Le navire mouilla près de l'île Élisabeth. Trois missionnaires, avec le second et cinq hommes de l'équipage, allèrent la visiter, et tombant à genoux ils mirent la Patagonie sous la protection de la croix et de la Vierge Immaculée.

On se trouvait dans les parages où l'Océanie orientale avait fait une perte douloureuse; trois ans auparavant, Mgr Rouchouse et ses vingt-six compagnons, membres de la société de Picpus, en doublant le cap Horn, avaient été ensevelis sous les flots, et avec eux les magnifiques espérances que promettaient de si abondants secours. Le 23 février, un service solennel fut célébré pour ces héroïques défunts, et aussi pour l'âme du Père Bret, Mariste, mort sur mer en se rendant dans l'Océanie occidentale en mars 1837. L'*Arche d'alliance*, sous l'influence et les inspirations de son vertueux Commandant, devenait ainsi comme une église ambulante où toutes les cérémonies du culte, où tous les enseignements du christianisme venaient rappeler tour à tour aux graves pensées, aux vérités éternelles.

Marceau relâcha à Port-Galant, situé sur les côtes de la Patagonie, port si beau et si sûr, qu'il le comparait à celui de Brest. Les rochers des montagnes qui le bordent sont de marbre blanc.

En attendant les vents propices, le Comman-

dant rédigeait ses notes, et les missionnaires, dans leurs courses au sein de ces solitudes, aimaient à attacher des médailles de la sainte Vierge aux arbres, en signe du domaine qu'ils la conjuraient de prendre sur ces plages désolées.

Toutefois, il restait à Marceau un projet à réaliser : il aurait emporté un vif regret, s'il n'avait pu arborer sur cette terre l'étendard de la Rédemption. Les huit jours de relâche au Port-Galant lui permirent d'exécuter ce pieux dessein. Une belle croix de trente pieds fut préparée, et l'on choisit pour emplacement un petit îlot, au milieu de la baie qui sert d'entrée au port, afin que ce monument pût être un signe de salut pour tous, d'abord pour les tribus sauvages qui pourraient facilement l'apercevoir du haut des collines, puis pour les navigateurs, auxquels il servirait de signe de reconnaissance. Le 4 mars, jour de cette touchante cérémonie, tous ceux qui n'étaient pas rigoureusement nécessaires pour la manœuvre, descendirent sur l'îlot. Le navire était orné de ses beaux pavillons. On salue de vingt et un coups de canon le signe sacré. Vingt hommes, le Commandant à leur tête, prirent la croix sur les épaules, et elle fut ainsi portée processionnellement autour de l'île. Pendant la marche on chanta l'antienne : *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis,* et l'hymne *Vexilla Regis prodeunt ; fulget crucis mysterium.*

Après la bénédiction et le sermon, la croix s'éleva triomphante. Alors furent entonnés avec transport le psaume *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*, puis : *Dominus regnavit*... et d'autres cantiques inspirés qui se rapportent au règne et à la victoire de Jésus-Christ. Sur cette croix avaient été gravés ces mots : *Mundi salus* (1), *Arche d'alliance*, le 2 mars 1846. Diverses médailles formaient les monogrammes du Sauveur et de Marie ; à chaque extrémité des croisillons se trouvait un petit crucifix indulgencié; enfin on voyait sur le pied de la croix trois lettres : D. D. M. (*Deo Dicavit Marceau*) (2). « Plaise au Sauveur des hommes, écri-« vait un passager, fidèle écho des pensées du « Commandant, qu'un jour, que bientôt, des « missionnaires viennent fixer leur tente auprès « de cette croix pour évangéliser les infidèles « qui habitent ces contrées. »

En entrant dans le détroit, *l'Arche d'alliance* avait passé près d'un camp de Patagons, situé au pied d'une immense forêt. Le vent était propice, on avait l'espoir d'en rencontrer plus loin; le Commandant passa outre. Mais son espoir fut trompé. Il en eût été peut-être de même à l'égard des Feugiens, sans un accident qui arriva au navire, après la plantation de la croix dont nous venons de parler.

(1) Salut du monde.
(2) Dédié à Dieu par Marceau.

Au sortir de la baie qui forme l'entrée du Port-Galant, Marceau trouva dans le canal des vents violents et contraires : il comprit, après avoir longtemps louvoyé, qu'il valait mieux jeter l'ancre avant la nuit, et chercha le mouillage d'Élisabeth-bey. Malheureusement le sondeur, par une erreur inconcevable, accusa treize brasses au lieu de cinq, et au moment où l'ordre de mouiller était donné, tout à coup le maître d'équipage poussa un cri d'effroi ; l'*Arche* était complétement échouée par l'arrière. Lancée à pleines voiles, elle parcourut sur le sable deux fois sa longueur. Tous les travaux entrepris pendant vingt-quatre heures furent inutiles ; le navire ne bougeait pas. Cependant les vents d'ouest augmentaient de violence : les marins pressentaient déjà la dure nécessité de décharger leur bâtiment pour le remettre à flot, lorsque vers six heures du soir, en virant sur les ancres mouillées au large dès la veille, l'*Arche* flotta enfin et fut bientôt en sûreté. La violence continue du vent avait singulièrement gonflé les eaux dans ces passes étroites.

C'est à ce déséchouage si heureux que Marceau fait allusion dans une lettre à sa mère que nous avons déjà citée. Son cœur était ému de reconnaissance et d'amour.

Il crut voir dans cet accident une disposition de la Providence, qui voulait le mettre en relation avec les pauvres peuplades de ces pays si peu

connus : c'est qu'en effet le lendemain même du jour où le navire échoua, 6 mars, il aperçut deux pirogues de sauvages Feugiens se dirigeant vers son bord. « C'est le ciel qui nous les envoie », dit un missionnaire. On agite des mouchoirs pour les engager à venir avec confiance. On leur crie : *Galetas*, *tabago* (*biscuit*, *tabac*). Ils répondent à ces signaux en agitant eux-mêmes quelques objets ; mais quand ils sont arrivés près du navire, la méfiance s'empare d'eux, ils vont droit à terre et font signe aux habitants de l'*Arche d'alliance* de s'y rendre. Le Commandant descend avec quelques hommes dans le canot, se tenant toutefois à une certaine distance ; car les sauvages qui s'étaient réunis sur le rivage autour d'un grand feu en nombre assez considérable étaient armés de lances, et il ne savait quelle réception ils lui préparaient. L'un d'eux se détachant de la troupe vint alors à lui en criant : *cherou, cherou*, lui faisant signe de conduire son *cherou* c'est-à-dire son canot, dans la petite rivière où ils avaient eux-mêmes les leurs. Mais la prudence défendait de quitter l'embarcation. On continuait donc à les appeler du canot en leur montrant du biscuit et du tabac, *galetas*, *tabago*. Enfin, à force d'adresse et de patience, de sollicitations et surtout de petits présents, on parvint à attirer à bord de l'*Arche d'alliance* quatorze sauvages Feugiens. Ils étaient réduits au dernier degré de la misère. Pour tout

habillement ils avaient une peau de guanaco qui couvrait leurs épaules ; à quelques-uns il restait encore des lambeaux de pantalons qu'ils avaient eus à bord des navires. On ne comprend pas comment ce peuple, qui habite la terre la plus rapprochée du pôle sud, peut supporter cet état de nudité. Il est vrai qu'ils sont toujours auprès du feu ; ils le portent avec eux dans leurs pirogues, et aussitôt qu'ils sont à terre, ils allument de grands brasiers dans leurs forêts. *Faïa,* disaient-ils, *faïa* (il fait froid), et ils tiraient alors les habits des missionnaires et des marins comme pour les demander. On s'empressa de les fournir le mieux qu'il fut possible. Après quelques heures, ils repartirent ; mais le courant et le vent les empêchant de regagner leur tribu, ils passèrent la nuit sur le rivage, et le lendemain ils étaient de bonne heure à bord, au moment où l'on se préparait à dire la messe. En vertu des dispenses pontificales accordées aux missionnaires, ils purent, quoique païens, assister au saint sacrifice. Le silence religieux, les décorations de l'autel, le prêtre en habits sacerdotaux, tout les surprenait ; mais surtout ils parurent dans l'admiration en entendant chanter le *Veni Creator,* l'*Ave Maris Stella* et les litanies des saints, que l'on adressait au Seigneur pour attirer sur eux la grâce d'une prochaine conversion au christianisme. Comme ils ont une facilité remarquable à répéter avec précision les mots qu'ils

entendent prononcer, ils chantaient avec les assistants : *ora pro nobis*.

Après le saint sacrifice, on leur prodigua mille caresses. La journée se passa agréablement à les étudier, à les approprier, à les habiller, à les faire chanter. On fut témoin de leur repas, qui se compose de coquillages ramassés sur le bord de la mer, et de gras de baleines qu'ils découpent avec des coquilles en guise de couteaux. Un peu avant la fin de la journée l'un des missionnaires, en portant le regard vers le ciel d'un air expressif, leur montra un grand crucifix ; et leur apprit à chanter sur le ton de l'*Ora pro nobis*, les saints noms de *Jésus* et de *Marie*. Ils semblaient comprendre ce qu'on voulait leur inculquer : qu'il y a quelque chose de surnaturel dans la croix. Plusieurs fois ils tombèrent à genoux devant elle, et pendant près d'une heure ils chantèrent sans se lasser *Jesous, Maria*.

Le lendemain matin, 8 mars, les habitants de l'*Arche d'alliance* furent éveillés par les cris de leurs bons amis les sauvages, qu'on entendait chanter de loin *Jesous, Maria*. Une flotille tout entière arrivait : environ soixante personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, portant sur leurs pirogues toute leur fortune : chiens, oiseaux de basse-cour, flèches, tentes. Les hommes étaient assis autour du feu allumé au milieu de chaque pirogue sur une large pierre entourée d'eau. Les

femmes ayant pour la plupart un enfant à la mamelle ou sur les épaules, étaient encore obligées de ramer avec des pagaies et d'entretenir le feu. Ce sont elles qui sont chargées de ce qu'il y a de pénible. Tel est le sort de la femme partout où le christianisme n'est pas venu dire à l'homme qu'elle lui a été donnée pour compagne et non pour esclave !

Le soir, le Commandant accompagné de quelques missionnaires, voulut rendre sa visite à cette peuplade amie. Il portait avec lui une croix haute de trois pieds qu'il voulait fixer à la proue de l'une des pirogues des sauvages Feugiens, pour leur rappeler *Jesous, Maria.* Quelques sauvages vinrent à sa rencontre; la procession commença. Un chef Feugien tenant la croix marchait à la tête de la troupe : suivaient les gens de l'équipage, le Commandant, les missionnaires; et ils chantaient avec force *Jesous, Maria.* Tous les sauvages sortirent de leurs cases pour les recevoir, aux accents de la joie la plus vive. Après la visite des cases, et après des distributions, on réunit la tribu sur la pelouse. Marceau et tous ses compagnons se prosternèrent alors devant la croix que le chef Feugien avait entre les mains, et la baisèrent avec respect pendant le chant : *O crux ave spes unica.* Quelques sauvages les imitant dans leurs prostrations, l'embrassèrent aussi fort gravement, tandis que les autres restaient accroupis sur leurs talons. La cé-

rémonie finie, on cloua la croix à la proue de la pirogue principale. Les bons sauvages ne savaient comment témoigner leur joie. Puis comme il se faisait tard, que déjà la lune brillait sur les flots, que la curiosité et la causerie des dames feugiennes étaient sans fin et qu'elles parlaient toutes à la fois, les visiteurs entonnèrent les litanies de la Sainte-Vierge. La foule des sauvages les reconduisait vers leurs canots, en répondant *Ora pro nobis*. A l'*Agnus Dei* tous se jetèrent à genoux sur le sable. Ce fut un charmant et émouvant épisode au milieu de la monotonie d'un long voyage.

La peuplade revint encore plusieurs fois visiter *l'Arche d'alliance* avec son *Jesous*, *Maria;* c'est ainsi que les sauvages appelaient la pirogue qui avait la croix. Il est probable que ces peuples accueilleraient bien les missionnaires qui auraient assez de dévouement pour aller s'ensevelir avec eux. Le fond de leur caractère parut à Marceau être une grande simplicité, exempte de jalousie et de malice. Ils reçurent toujours les visiteurs de l'*Arche d'alliance* avec joie et affabilité; ils se prêtaient complaisamment aux petits services qui leur étaient demandés. On croit que ces infortunés adorent le soleil et le feu.

N'est-il pas permis d'espérer que ce ne sera pas en vain qu'ils auront levé vers le ciel leurs mains suppliantes, et mille et mille fois invoqué Jésus et Marie? Il est vrai qu'ils ignorent le sens

que la foi attache à ces noms sacrés; mais c'est un grand serviteur de Dieu, ce sont des prêtres catholiques qui les ont placés sur leurs lèvres et qui ont prié par leur bouche. En passant par ces pauvres âmes si malheureuses, ces noms seront arrivés au ciel tout empreints de charité, de compassion et de miséricorde.

L'*Arche d'alliance*, ayant mis trente-deux jours à franchir le détroit, voguait rapidement dans l'océan Pacifique pour se rendre à Valparaiso. Le 4 avril, vers quatre heures du matin, tout à coup on entendit des brisants à tribord (1). Le navire était dressé contre d'affreux écueils et n'en était séparé que d'une encablure. Le naufrage avec toutes ses horreurs semblait inévitable : la plupart des matelots faisaient leur paquet. Au milieu de cet effroi et de ce désordre, seul le Commandant fut imperturbable. « C'est, disait un passa-« ger, le chrétien dont la foi au milieu des périls « est capable d'imposer silence à la mer et de « transporter les montagnes. » Sa confiance en

(1) Quelques détails techniques fournis par M. Vaultier, second de Marceau, qui a mis avec bienveillance son journal à notre disposition, feront comprendre aux hommes du métier qu'on ne peut attribuer la situation critique de l'*Arche d'alliance* qu'à la force des courants. Le 3 avril 1846, à midi, les observations fixaient sa position par 34° 34′ latitude sud, et 75° 49′ longitude ouest. La route suivie de midi à minuit valait le N. N. E. et le 4, à dater de minuit l'*Arche* mit le cap au nord. Vers 4 heures, la brise molhit sensiblement.

Marie parut encore plus inébranlable que les rochers contre lesquels les vagues, montagnes amoncelées et bondissantes, mugissaient avec le fracas du tonnerre. Il fit mouiller l'ancre de babord (toutes les précautions que nécessite le voisinage de la terre avaient été prises dès la veille), et embarqua dans la chaloupe une forte ancre qui fut mouillée à 250 brasses au large, malgré la force de la houle. L'opération du déhalage s'exécuta heureusement et fut continuée une seconde et une troisième fois, jusqu'à ce que s'étant suffisamment éloignée de la côte, l'*Arche*, en sûreté, mouilla par quinze brasses fond de sable. *Le calme et le sang-froid de Marceau avaient saisi d'admiration tous les gens de l'équipage. Par sa présence d'esprit, la sûreté de son coup d'œil et la précision de ses manœuvres il a conquis toute leur confiance. Désormais, quels que soient les périls* (1), *cette confiance bannira la crainte.*

Ce jour se trouvait être le jour de la Compassion de Notre-Dame. Le *Stabat* fut chanté avec un sentiment de compassion que rendaient plus vif le danger qu'on venait de courir et la reconnaissance qu'on devait à Marie. « Grâce à Elle, s'é-« criait, en cette occasion, un passager, breton « sans doute, l'*Arche d'alliance* est assurée con-« tre le naufrage aussi bien que *la barque du Père*

(1) Journal du second, M. Vaultier.

« *de Montfort*, qui sert encore aujourd'hui au pas-
« sage de la Loire, près de son embouchure. »

Marceau entrait le 7 avril dans le port de Valparaiso. Le samedi-saint, au *Gloria in excelsis*, au moment où toutes les cloches de la ville annonçaient la résurrection du Sauveur, l'*Arche d'alliance* revêtit ses plus beaux ornements pour s'associer à la joie de l'Église. Ses dix-neuf pavillons nuancés de toutes couleurs formaient une gracieuse croix surmontée à la cime du grand mât par le pavillon de reconnaissance.

Ils flottaient encore le jour de Pâques, et annonçaient qu'il y avait sur le navire grande réjouissance. En effet, le Commandant avait eu la consolation d'entraîner à peu près tous les gens de son bord à remplir leurs devoirs religieux. C'était un bel exemple donné à tous les bâtiments de la rade. L'impiété s'en émut, et, pour prévenir la contagion, elle s'empressa de recourir à ses sempiternelles et imbéciles accusations de *bigotisme*, formules à l'usage du remords et de la sottise, et qui ne peuvent même effleurer une âme virile.

Mais dans ce port l'*Arche d'alliance* fut exposée à un autre genre d'insulte, dont le Commandant garantit son pavillon avec autant de modération que de dignité. Un officier anglais envoyé, sans que Marceau le sût, par le *Commodore*, lui demanda à visiter le navire. Pensant que cette demande lui était adressée dans un simple but de

curiosité, le commandant de l'*Arche* allait y consentir, lorsqu'il vit l'officier parler à voix basse à celui qui l'accompagnait. Ce mouvement lui donna l'éveil. « Avant de vous répondre, monsieur, lui « dit-il alors avec politesse, permettez-moi de « vous demander à vous-même à quel titre vous « désirez visiter mon bâtiment. » L'officier, qui venait réellement pour exercer une singulière surveillance que s'arrogeait le *Commodore*, répliqua que M. le Commandant avait certainement le droit de lui refuser l'entrée de son navire. « Je vous fais « mille excuses, monsieur, reprit sur-le-champ « Marceau, mais je désire user de mon droit, et « je regrette de ne pouvoir vous laisser aller plus « loin. » Les Anglais se retirèrent fort poliment. Lorsque plus tard Marceau apprit la tournure qu'une correspondance avait donnée à cet incident, en lui prêtant à lui-même un rôle fier et soldatesque, il en fut très-peiné et très-humilié.

La patience dont fit preuve le Commandant en cette circonstance n'était pas sans mérite. Avant sa conversion, il eût volontiers imité un chef d'escadre français, qui, arrivé dans sa croisière et apprenant que des Anglais, croiseurs comme lui, se permettaient sans façon de monter sur les bâtiments qu'ils rencontraient dans leur route, donna cette consigne textuelle à la garde de nuit établie aux deux échelles de sa frégate : « *Si un « canot aborde, laissez-le aborder ; si des Anglais*

« *montent, laissez-les monter; mais dès qu'ils au-*
« *ront touché le pont, empoignez-les, et jetez-les*
« (il se servit d'un autre mot) *à la mer du bord*
« *opposé,..... pour leur apprendre à vivre.* »

Ce qui fait encore mieux ressortir la douceur de Marceau, c'est la fermeté qu'il déployait quand il s'agissait de la cause de Dieu. En une certaine occasion où il crut devoir parler avec force dans les intérêts du bien, quelqu'un prononça devant lui le mot de conciliation. « La con-
« ciliation, dit-il, est un devoir pour les catholi-
« ques; mais ce n'est pas le seul : la justice
« aussi est un devoir pour eux, et chacune de ces
« vertus doit avoir son temps et sa place (1). »

« Cet homme, disait un missionnaire qui a vécu
« longtemps avec lui, n'agit pas par impression, par
« caprice ou par passion. Mais quand il a patienté
« suffisamment et que son parti est pris dans la
« prière, il va droit devant lui comme un boulet
« de canon : aucune considération humaine ne
« saurait l'arrêter. »

Nous n'entendons pas dire par ces mots qu'il ne pouvait pas se tromper quelquefois (ce ne se-

(1) De tout temps il y a eu des esprits ainsi faits qu'ils n'envisagent jamais la défense que comme un scandale ajouté à celui de l'attaque, et qu'ils unissent volontiers leur indignation à celle de l'ennemi quand les apôtres de la vérité s'efforcent de rendre leur voix aussi retentissante que celle des apôtres du mensonge. (Mgr Pie, évêque de Poitiers.)

rait pas être homme); mais ceux qui, sous prétexte de modération, veulent pactiser avec toutes les erreurs, toutes les doctrines, se trompent bien autrement et d'une manière plus dangereuse. C'est à eux que l'Esprit-Saint jette cet anathème : *Qui non est mecum contra me est* (1).

Le mois de Marie. — Les Marquises. — Amour des humiliations. — Taïti. Nouveau péril. Foi de Marceau. — Le premier vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, Monseigneur Épalle. — L'*Arche d'alliance* remit à la voile le mardi de Pâques, 14 avril. Comme les vents étaient contraires, le Commandant fut, à son grand regret, obligé de laisser les îles Gambier, changées par le zèle des missionnaires picpuciens en un paradis terrestre et de remonter jusqu'au 15° de latitude sud, pour y chercher les vents alisés. Ces vents, en quarante jours, le poussèrent aux Marquises.

« Le premier mai, dit M. Sicard, un des offi-
« ciers de l'*Arche d'alliance*, M. Marceau nous
« donna un grand repas. Nous nous mîmes alors
« en belle humeur, et notre gaieté fit explosion.
« Mais nous ne savions à quoi attribuer cette pe-
« tite solennité. On disait au Commandant : C'est
« votre fête. » Il nous répondit : « Non, messieurs,

(1) Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

« vous vous trompez, *je m'appelle tout bêtement*
« *Auguste*. Mais c'est aujourd'hui le premier jour
« du mois consacré à la sainte Vierge. »

« Il me serait impossible, écrit un des passa-
« gers, de dire combien, à dater du premier mai,
« notre navigation a été heureuse et agréable;
« nous entrions en Océanie. Plus de mal de mer,
« des vents toujours propices, une mer magnifi-
« que, un beau ciel azuré; on aurait dit que
« l'*Arche d'alliance* volait sur les flots filant
« neuf, dix, et quelquefois onze nœuds à l'heure.
« Mais la nuit il fallait diminuer de voiles, et avoir
« sans cesse des hommes en vigie, parce que, ces
« parages n'étant pas assez connus, nous avions à
« nous mettre en sûreté du côté des écueils.

« Tout l'équipage a proclamé d'une voix una-
« nime qu'après Dieu nous devions tout à la pro-
« tection de la sainte Vierge. Le lieutenant du
« navire, M. Romieux, ayant composé trois jolies
« pièces de vers, où il rappelait les principaux
« traits de la bonté de Marie envers nous au mo-
« ment des dangers, on n'a cessé de les répéter
« avec enthousiasme.

« Chaque soir, au coucher du soleil, avait lieu
« l'exercice du mois de Marie. Passagers et mate-
« lots, tous se pressaient autour de l'image de
« notre bonne Mère. Les litanies de la sainte
« Vierge, l'*Ave maris stella* et les plus jolis can-
« tiques du *Luth de Marie* n'ont cessé de retentir

« tour à tour sur la vaste étendue des flots. Pen-
« dant la récréation qui suivait le souper, par un
« clair de lune magnifique, la dunette offrait un
« spectacle vraiment édifiant : des groupes d'of-
« ficiers, de pilotins, de passagers, de mission-
« naires, confondus ensemble, récitaient sponta-
« nément le rosaire, et fredonnaient toute la soirée
« les louanges de Marie.

« C'est aux Marquises que nous avons fini ce
« mois délicieux, et fait, dans la joie de nos
« cœurs, notre consécration à celle qui est pour
« nous l'étoile bienfaisante et tutélaire de la
« mer. »

Marceau reçut des officiers français en station aux Marquises un accueil si amical, que, dans son héroïque détachement, il se reprocha de se laisser aller imprudemment à une joie tout humaine. Quelques jours auparavant, ayant eu une légère discussion avec un des officiers de son bord, il se domina avec une telle énergie et s'humilia si profondément, que son amour pour les abaissements en prit un nouveau degré d'intensité. Il écrivait dans le cahier de ses résolutions : « Oui, ô mon
« doux Jésus, être foulé aux pieds par tout le
« monde ! c'est là ce que je dois désirer. » Une autre fois, à peu près à la même époque, ayant fait par mégarde une chose qui pouvait le déconsidérer comme marin, il disait : « L'équipage va dire
« peut-être que je ne suis bon qu'à dire des *pa-*

« *tenôtres*. Dieu soit béni ! *Domine, pati et contemni*
« *pro te* (1) ! Que je perde auprès de l'équipage,
« pourvu que Dieu y gagne ! »

L'*Arche d'alliance*, après être restée un mois et six jours à Noukahiva, principale île des Marquises, remit à la voile le 2 juillet, fête de la Visitation, et fila sur Taïti, dont on n'était éloigné que de trois cents lieues. En s'y rendant, le navire traversa le charmant archipel des Pomotous, qui renferme une soixantaine d'îles dont vingt environ sont habitées.

« Le 8 juillet, après une navigation de quatre
« jours, la plus heureuse que nous ayons jamais
« faite (c'est un des missionnaires qui parle), nous
« arrivons en face de Taïti, cette reine de l'o-
« céan Pacifique. Au moment où nous allons faire
« notre entrée triomphante dans la rade, nous
« courons un des plus grands dangers de notre
« navigation. La passe pour entrer est étroite,
« difficile et bordée d'une ceinture de récifs;
« deux navires y ont péri à des intervalles très-
« rapprochés. Souvent on est obligé de stationner
« quatre, cinq et six jours, sans pouvoir entrer, à

(1) Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous.
Jésus-Christ disait à saint Jean de la Croix : « Quelle récom-
« pense demandes-tu pour tant de peines endurées pour mon
« amour ? — Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous, »
répondit le saint. Marceau fait allusion à ce trait.

« cause des vents et des courants. Nous arrivons « jusqu'à la passe sans obstacle ; mais au moment « où nous allons la franchir, les vents varient tout « à coup, et le courant nous entraîne, malgré tous « les efforts, sur un banc de corail. Le pilote ef- « frayé, hors de lui-même, ne sait que répéter : « C'est là, c'est là, c'est comme cela que le *Bour-* « *bonnais* s'est perdu ! — Tranquillisez-vous, lui « répond M. Marceau avec le sentiment de son « imperturbable confiance en Dieu, passe pour le « *Bourbonnais;* mais l'*Arche d'alliance* ne périt « pas; elle est sous bonne garde! » En même « temps il roule entre ses doigts les grains de son « chapelet, et, pendant qu'il force le ciel à venir « à son secours, il fait sonder et jeter l'ancre ; « c'est la seule ressource qui nous reste. A la vue « du danger que nous courons, sept chaloupes « des navires du port, montées par une centaine « de Français, arrivent à notre secours; mais le « grain est passé, on lève l'ancre, et une heure « après, nous sommes dans le port. On ne nous « parle que du péril auquel nous avons échappé, « et cela sert à redoubler notre confiance dans « notre bonne Mère. Elle permet que de temps « en temps nous voyions le danger; mais aussi- « tôt que nous levons les yeux vers Elle, sa main « invisible nous relève doucement, et l'*Arche*, « arrêtée un instant sur le bord du précipice, se « dégage seule, sans peine et sans effort.

« Nous avions à peine mouillé qu'une foule d'of-
« ficiers arrivent à notre bord, entre autres l'ex-
« cellent et aimable M. de N..., lieutenant de l'*Hé-*
« *roïne,* qui revient de visiter nos missions et nous
« en donne des nouvelles récentes. Pendant notre
« séjour, ce jeune et fervent officier ne manque
« pas de venir, à la fin de chaque journée, rejoin-
« dre son ami M. Marceau, pour avoir le bonheur
« de s'entretenir avec lui de Dieu et de la religion.
« Ce sont deux cœurs qui savent se comprendre
« et s'animer mutuellement à l'esprit de sacri-
« fice. »

L'île de Taïti a trente lieues de circonférence et une population de cinq à six mille habitants dispersés sur la côte; l'intérieur, occupé par de hautes montagnes, est abandonné aux chèvres et aux cochons sauvages.

Douceur et enjouement, insubordination dans la famille, passion effrénée pour les liqueurs fortes, amour de la danse porté jusqu'à la fureur, voilà quelques traits principaux du caractère des Taïtiens. Le reste se devine. Toute leur religion consiste à chanter le dimanche en chœurs dialogués certains chapitres de la bible traduits en kanak par les ministres méthodistes. Pour cela il suffit d'avoir de la voix; la foi et les mœurs ne sont pas nécessaires. Pourvu qu'on haïsse le pape et le catholicisme, le protestantisme est peu exigeant.

A Taïti, Marceau acheta un joli brick, l'*Anonyme*, destiné à parcourir les mers du Sud pour le service des missions.

C'est dans cette île qu'il apprit, le 14 juillet 1846, par un baleinier américain une nouvelle qui l'affligea, mais qui stimula encore plus son zèle et son dévouement aux missions catholiques de l'Océanie. Mgr Épalle, premier vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, était tombé, le 16 décembre 1845, criblé de coups de hache, de casse-tête et de lance, sous les mains féroces des sauvages, dans l'île Isabelle, la plus considérable des îles Salomon, où il voulait s'établir. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour un des missionnaires qui était à bord de l'*Arche d'alliance*, le père Collomb. Contraint par l'obéissance d'accepter la charge de coadjuteur de Mgr Épalle, il se rendait auprès de lui pour se faire sacrer, sans en avoir rien dit par humilité à ses confrères, se faisant le plus petit de tous, et soumis comme eux au supérieur religieux désigné pour le voyage, grâce qu'il avait demandée et obtenue. Écrasé sous le poids que la perte de Mgr Épalle laissait retomber sur sa tête et ne se sentant pas assez fort pour porter seul son redoutable secret, il tira Marceau à part et chercha des consolations dans la foi du Commandant. On comprendra encore mieux la douleur du Père Collomb quand on saura ce qu'était le prélat dont il devait

être coadjuteur et dont l'intrépidité lui servait de point d'appui. Deux traits feront connaître Mgr Épalle.

Lorsque, quelques années auparavant, le père général de la Société de Marie, cédant à ses respectueuses prières, l'eut désigné pour la mission de la Nouvelle-Zélande, le jeune religieux, par l'avis des supérieurs, se rendit dans sa famille pour y passer quelques jours. Toutefois il avait résolu de cacher son projet à ses bien-aimés parents, et il croyait y avoir réussi. Mais un matin, avant même qu'il fût levé, un vénérable vieillard... son père !... entre dans sa chambre, le front empreint d'une profonde tristesse, et se met à genoux : « Mon « fils, dit-il, il est inutile de me cacher plus « longtemps votre dessein, ne me refusez pas « la seule grâce que j'aie à vous demander, et pro- « mettez-moi de ne pas partir avant que je sois des- « cendu dans la tombe. Mon âge avancé m'aver- « tit que je ne saurais vous faire attendre long- « temps... »

Il était suffoqué par son chagrin. A ce coup inattendu, le missionnaire est ému jusqu'au fond des entrailles ; mais il maîtrise les mouvements de son âme, fait observer respectueusement au vénérable patriarche qu'il le place dans une bien pénible et bien douloureuse situation, qu'il est dur pour un fils de voir son père se mettre à ses genoux, dans un moment où il ne peut l'en em-

pêcher, et il le supplie de se relever et d'entrer dans la chambre voisine, afin que lui-même puisse prendre ses vêtements. Le père y consent, le fils s'habille aussitôt, et, sentant que le moment est décisif, il ouvre la fenêtre, s'élance, gagne la route et disparaît pour toujours. Tel fut son début dans la carrière apostolique..... Il est dans la vie une heure, un instant, un point d'où dépend la vocation, quelquefois la sainteté, quelquefois même le salut.

En 1842, après avoir passé plusieurs années dans la Nouvelle-Zélande, le père Épalle revenait en Europe, pour le bien de sa mission. Une tempête horrible éclate, et tous les passagers, dans la plus affreuse anxiété, attendent en tremblant un naufrage qui paraît imminent. Le missionnaire alors, faisant un retour sur lui-même, examine avec soin, au flambeau de l'éternité, s'il tient encore à quelque chose sur la terre. Il lui semble qu'il est un peu attaché à son chapelet monté en argent dont il se servait; sur-le-champ il le lance au fond de la mer et dit : « Maintenant je puis « mourir; je ne tiens plus à rien, » et il attend sa dernière heure avec sérénité.

On ne s'étonnera pas après cela de la réponse du père Épalle au supérieur général de la Société de Marie, lorsque celui-ci, le voyant usé par les travaux de tous genres qu'il avait endurés dans la Nouvelle-Zélande, lui offrait de rester en France.

« A Dieu ne plaise, dit-il, que je termine *si plate-* « *ment* ma carrière apostolique ! je veux mourir « sur la brèche. » Mais lorsque le même Supérieur voulut le proposer au Saint-Siége pour l'épiscopat, le père Épalle lui opposa les plus vives résistances, se mit à ses genoux, le conjura avec larmes de ne pas lui imposer ce fardeau, et la maison retentit de ses sanglots. La crainte seule de s'opposer à la volonté de Dieu l'obligea à se rendre, après plusieurs jours de lutte, au désir de son supérieur, dont les plans pour l'évangélisation de l'Océanie étaient renversés par son refus. Un an après, le 19 décembre 1845, la brillante couronne d'épines de l'épiscopat se changeait pour l'humble et généreux pontife en l'auréole du martyre !... Belle fin d'une belle vie !

Le 27 août 1846, l'*Arche d'alliance* remit à la voile. Il tardait au Commandant de quitter Taïti. Rien n'égale la beauté de cette île, une des plus gracieuses et des plus fertiles de toute l'Océanie, *Taïti la délicieuse*, comme l'appelle M. Dumont d'Urville, *cette reine polynésienne, cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage, la perle et le diamant du cinquième monde;* mais l'immoralité qui y règne en a fait une nouvelle *Cythère;* et le mal qu'on ne peut empêcher, c'est le soulagement pour le chrétien de ne pas le voir. D'ailleurs, les écueils que le zélé commandant redoutait le plus

pour son équipage, étaient ceux où se fait entendre la voix perfide de sirènes.

Le 4 septembre, le navire entrait par 160° long. O. dans la partie de l'Océanie, où commençait le vicariat apostolique de M. Bataillon, le premier apôtre de Wallis.

On touchait enfin aux régions vers lesquelles on tendait depuis dix mois, et qui devaient surtout être le théâtre du zèle du Commandant. Que de pensées durent alors se presser dans son âme, que de prières durent s'exhaler de son cœur apostolique! S'unissant à sa ferveur, tous les missionnaires offrirent à Dieu le saint sacrifice, pour implorer la protection de la sainte Vierge et des anges gardiens protecteurs de l'Océanie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

NOTE A

VENANT A LA PAGE 154.

LETTRE

DE M. LE COMMANDANT LE BOBINNEC, CAPITAINE DE FRÉGATE.

(1859-1860.)

« La *Vie de Marceau* est dévorée à Vannes. Je ne « trouve pas d'expression plus exacte. Un R. Père jé- « suite ayant ouvert le livre l'autre jour n'a pu s'en sé- « parer qu'après avoir été au bout sans s'interrompre. « Un curé de ma connaissance, et qui a servi comme au- « mônier dans la marine, a passé une nuit à le lire, et « chacun s'écrie : « Quel rude et grand saint ! »

« Un officier de marine, contemporain de Marceau à « l'École polytechnique, est dans l'admiration de sa « sainte vie. » — Voici encore Marceau (la *Vie de Mar-* « *ceau*) solidement établi à Lorient. Là il va continuer « l'action qu'il avait commencée il y a tant d'années, « réchauffer les uns et subjuguer les autres. »

TÉMOIGNAGE

DE M. LE COMTE DE SÉGUR.

(14 avril 1862.)

« *Lettre de Mgr de Ségur.* »

« Mon père, à qui j'ai fait lire la vie du capitaine « Marceau, en a tiré les meilleures impressions, et il se « joint à moi pour vous féliciter de l'œuvre que vous « avez si heureusement menée à bonne fin. Il serait bien « désirable que ce livre, renfermant de si précieux exem- « ples, pût être envoyé à tous les officiers supérieurs « de la marine, afin de leur faire comprendre le bien « qu'ils peuvent faire, et la mission religieuse dont ils « peuvent à divers degrés prendre la glorieuse initia- « tive. »

LETTRE

DE Mgr PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.

(17 avril 1862.)

« Votre *Vie du commandant Marceau* m'a profondé- « ment intéressé. Je vous sais gré surtout d'avoir fait une « si large part aux notes et aux correspondances de cet « homme admirable. Ce n'est pas certes que les pages où « vous tenez la plume ne soient très-attachantes; mais, « vous le savez, on aime à entendre parler de la mer et « des orages par ceux qui les ont vus de près. De même,

« je trouve un charme ineffable aux récits de cet illustre « naufragé, disant dans quels abîmes le scepticisme l'a- « vait englouti, par quels prodiges la grâce l'a fait abor- « der aux rives hospitalières de la foi, quels coups de « tempêtes ont parfois essayé de le rejeter au large, et « avec quel bonheur enfin cette navigation tour à tour « calme et tourmentée, mais toujours instructive et glo- « rieuse, l'a jeté des bords du temps dans le port éter- « nel. Il y a dans cette peinture de ses écarts et de ses « regrets, de ses joies et de ses crises, de ses saintes « ambitions et de ses rudes mécomptes, un accent du « cœur qui vous saisit. On sent que dans la poitrine du « marin il y a le zèle de l'apôtre et que, dédaigneux « pour sa propre fortune, il est consumé par la double « passion de Dieu et des âmes. Ce noble feu qui le dé- « vore s'exhale en élans si généreux qu'on est comme « involontairement pressé de se laisser envahir par ses « ardeurs, et je ne suis nullement étonné que l'ouvrage « où palpite cette grande nature transformée par l'Es- « prit-Saint, ait fait à Dieu des conquêtes dans la ma- « rine et dans l'armée. »

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

(29 novembre 1862.)

« C'est une grande et majestueuse figure que vous « avez exposée aux regards de tous, dans un style sai- « sissant. En un siècle égoïste comme le nôtre, on ne

« peut lire sans admiration, sans attendrissement, les « luttes du brave capitaine Marceau contre lui-même, « et on applaudit aux victoires de ce chrétien digne des « premiers siècles.

« Je ne puis que vous féliciter de ce nouveau travail, « que les hommes du monde liront avec un très-grand « fruit. Je ne doute pas que les conversions dont votre « ouvrage a été l'occasion ne se multiplient tous les « jours pour la gloire de l'Église et pour l'encourage- « ment de vos pieux efforts. »

LETTRE

DU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE FAVRE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE.

(26 juillet 1859.)

La *Vie de M. Marceau* est un bon livre, qui fera beaucoup de bien. Je m'en sers maintenant pour mes lectures spirituelles, et j'en suis singulièrement édifié. M. Marceau est vraiment un homme de Dieu, et sa conduite admirable depuis sa conversion peut servir de modèle à tous, même aux prêtres et aux religieux. Je suis persuadé que ce livre aura du succès, et j'en bénis Dieu

---

LETTRE

DU R. P. MARIE-AUGUSTIN (MARQUIS DE LADOUZE), TRAPPISTE D'AIGUEBELLE, PLUS TARD ABBÉ DE NOTRE-DAME-DES-DOMBES.

(12 août 1859.

Le R. Père abbé d'Aiguebelles a été enthousiasmé de votre héros de la foi, et un de nos Pères qui a connu Marceau à Lyon s'est délecté dans cet ouvrage. Puisse Dieu le bénir et Marie toucher, par son moyen, le cœur de quelques-uns de ses compagnons d'armes, qui, hélas ! auraient bien besoin de suivre ses traces !

LETTRE

D'UN MAITRE DE NOVICES D'UNE CONGRÉGATION RELIGIEUSE.

(19 novembre 1859.)

J'ai lu la *Vie de Marceau* avec une vive satisfaction et une sensible édification. Elle m'a fait produire des actes de confusion, de contrition, de bon propos; elle m'a fait verser de douces larmes. Je l'ai prêtée aux novices, aux retraitants. Notre nouveau provincial, faisant sa retraite ici la semaine dernière, et l'ayant trouvée dans sa chambre, ne pouvait plus la laisser quand il l'eut une fois ouverte, et il me disait : « Cette lecture

« fait plus de bien que les méditations. Quel chrétien « énergique que M. le commandant Marceau ! »

LETTRE

D'UN VISITEUR GÉNÉRAL DE MISSIONS ÉTRANGÈRES.

(Australie, 2 mars 1860.)

Je n'essayerai pas de vous dire toute la consolation, toute l'édification que me procure la lecture de la *Vie de Marceau*. Vous avez fait une bien bonne action, et pour ma part je vous en suis sincèrement reconnaissant. Ma conviction est que la lecture de cet ouvrage fera du bien dans les âmes ; par le moyen de notre saint et vénéré ami, vous prêcherez aux justes et aux pécheurs, aux fervents et aux lâches, aux ecclésiastiques et aux laïques. Bénissez notre céleste Mère. La *Vie de Marceau* se lit ici en lecture spirituelle. Prêtres et Frères savourent ces beaux exemples de vertu et d'abnégation, et ce que nous avons entendu devient le thème d'intéressantes conversations pour les récréations qui suivent.

LETTRE

DE M. ROUSSELOT, VICAIRE GÉNÉRAL DE GRENOBLE.

(4 mars 1862.)

Je ne puis vous exprimer la satisfaction que me fait éprouver votre édifiant ouvrage. Vous écartant de la

marche ordinaire de la plupart des écrivains biographiques du jour, vous oubliez l'historien pour ne faire penser qu'au héros et le peindre par lui-même. Cette vie d'un homme du monde qui, revenu de longs égarements de l'esprit et du cœur, devient pour ainsi dire tout à coup fervent chrétien et ardent apôtre de la vertu et de la vérité, est une vie digne d'être lue et appréciée par le clergé lui-même.

LETTRE

DE Mgr PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS.

(6 août 1862.)

Mon Très-Révérend Père, c'est bien tard répondre à votre bonne lettre du 16 mars dernier : mais cette lettre était l'annonce d'un ouvrage en deux volumes que je tenais à lire avant de vous en accuser réception. Je les ai lus jusqu'à la dernière ligne, et je puis vous dire maintenant en toute conscience qu'ils m'ont charmé, touché, édifié. Ce qui redoublait mon intérêt, c'est que j'avais vu le commandant Marceau à l'occasion de l'œuvre de l'Océanie, et que dans la seule visite d'une demi-heure qu'il me fit, il m'avait laissé une haute idée de son mérite. Mais je ne le savais pas un saint de cette taille, et je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir fait connaître. Votre ouvrage est bien écrit dans le vrai style de l'histoire. L'auteur y disparaît et l'on n'y voit partout que le héros. La doctrine en est saine et la morale y est distribuée dans la dose voulue. Agréez donc

de nouveau l'expression de ma reconnaissance et de mes plus sincères félicitations en Notre-Seigneur.

L'auteur a hésité pendant plusieurs années à transcrire quelques-unes de ces lettres, dont la couleur lui est beaucoup trop favorable. On a jugé qu'il devait faire abstraction de ce qui lui est personnel, et se préoccuper davantage, en vue du bien, des approbations propres à donner des garanties à l'ouvrage et à procurer sa diffusion. Il serait facile, mais il serait trop long de multiplier ces témoignages pris dans les divers rangs de la société, depuis le prêtre, l'officier, le magistrat, la femme du monde, jusqu'à l'obscur artisan et l'humble vierge du cloître. A peine les exemples de Marceau avaient-ils été reproduits qu'ils se lisaient dans plus de trente colléges. *L'Univers*, la *Gazette de Lyon*, *le Croisé*, *la Voix de Notre-Dame de Chartres*, le *Journal des bons exemples*, la *Bibliographie catholique*, etc., ont consacré plusieurs articles à signaler la biographie de cet homme admirable.

« Nous engagéons vivement nos lecteurs, disait la « dernière revue, à faire connaître ce livre aux gens du « monde, et à le répandre parmi les étudiants des « Écoles. Aucun ne peut leur être plus utile. »

NOTE B.

Une circonstance douloureuse, qui fut un coup de foudre pour notre cœur, nous permet aujourd'hui de nommer cet ami de Marceau, qui fut aussi le nôtre et de plus était notre frère. Il est mort... C'était le vénéré et très-cher Père Eymard, prêtre de la Société de Marie, de 1839 à 1856, prêtre et fondateur de la Société du Très-Saint-Sacrement, de 1856 à 1868.

Ses fils spirituels nous ont dit ce que la divine Eucharistie a fait pour leur père et ce que le *prêtre de feu* a fait pour la divine Eucharistie. Nous essayerons bientôt de dire sinon avec autant de charme, du moins avec un respect égal et une affection encore plus vive, quelque chose de ce que Marie a fait pour notre frère bien-aimé, et de ce que le zélé *apôtre de Marie* a fait pour son auguste souveraine.

Cette chère mémoire appartient à la Société des religieux Maristes comme à la société des religieux du Très-Saint-Sacrement.

Ou plutôt, elle appartient à l'Église, elle appartient à tous, elle appartient surtout aux prêtres.

Nous essayerons, avec l'aide de Dieu, sinon de compléter l'œuvre si filiale et si édifiante qui a été faite, du moins de donner, en publiant notre petit journal commencé il y a environ 33 ans, quelques détails de plus sur la ravissante enfance de Julien Eymard, son adolescence, sa cléricature, sur les industries et les fruits de son zèle, comme vicaire, comme curé, comme directeur des âmes, comme religieux-apôtre, comme missionnaire, directeur

de jeunes gens, supérieur de collége, et même sur sa tendresse constante pour la divine Eucharistie. Tout n'a pas encore été dit sur ce sujet.

Amour du Très-Saint Sacrement, amour de la Très-Sainte Vierge, amour des âmes : tout le sacerdoce, tout le christianisme est là ! Du berceau à la tombe nous retrouverons ce triple attrait dans le grand cœur de notre ami, modèle du chrétien, du religieux, du prêtre, de tous les cœurs apostoliques.

Et si la fin de cette belle vie a été un magnifique soleil couchant dont les rayons se prolongeront sur la terre, nous en avons l'espérance, jusqu'à la fin du monde pour la gloire de Jésus-Hostie et la sanctification des fidèles, — son aurore et son midi ont aussi eu leur mérite, leur grâce, leurs beautés et leurs influences, qui ne doivent pas être perdus pour les amis de Dieu. *Benedicite universa germinantia in terrâ Domino. Benedicite sacerdotes Domini Domino. Benedicite spiritus et animæ justorum Domino. Benedicite omnes virtutes Domini Domino. Benedicite, omnes religiosi, Domino Deo Deorum.*

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Lettre à Sa Sainteté le pape. Pie IX..... i
Réponse de monseigneur Sottoria..... ij
Lettre du cardinal Villecourt..... iv
Préface de la deuxième édition..... v

LIVRE PREMIER.

MARCEAU AVANT SA CONVERSION

(de 1806 à 1841).

CHAPITRE I. — Le général Marceau et l'arc de triomphe de l'Étoile. — Naissance, premières années, caractère d'Auguste Marceau. — Le lycée. — Marceau et de Lamoricière. — La marine. — La vapeur..... 1

CHAPITRE II. — Carrière militaire de Marceau. — Combat à Madagascar. — Croix d'honneur à 23 ans. — Maladie au Sénégal. — Marceau sauvant le Pembroke. — Marceau et le roi d'Angleterre. — Noble refus. — Un péril sur le *Minos*. — Fierté nationale..... 8

CHAPITRE III. — Principes et conduite de Marceau avant sa conversion. — Haine de la religion. — Le saint-simonisme. — Un prêtre à bord. — Dans une tempête. — La diseuse de bonne aventure. — Le blasphème. — Les plaisirs, le faste, le duel. — Trait rappelant Bayard. — Ambition, orgueil, emportements..... 15

LIVRE DEUXIÈME.

MARCEAU DEPUIS SA CONVERSION JUSQU'A LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DE L'OCÉANIE.

(De 1841 à 1844 inclusivement.)

Pages

CHAPITRE I. — Un capitaine de vaisseau. — Conversion de plusieurs officiers. — Doutes et trouble de Marceau. — Le *Père Suprême* Enfantin. — Marceau et une dame. — Marceau dans une soirée de plaisirs. — Chagrins de famille. — Une discussion religieuse. — Marceau consulte. — Il étudie. — Combats intérieurs. — Il revient à la foi. — Premier signe de croix. — Première prière. — La médaille miraculeuse et l'Archiconfrérie. — Satan sur la terre. — Rechutes. — Première confession. — Coup de tonnerre décisif. — Communion et conversion. — Moyen infaillible de se convertir. 29

CHAPITRE II. — Marceau convertissant sa famille. — Marceau à sa mère. — Lettres. — Divinité du Christ et infaillibilité de l'Église. — Le démon. — Vertu de la croix. — Le manuel de l'Archiconfrérie. — Puissance d'affection. — Marceau et sa sœur. — Les romans et le théâtre. — Le forçat du diable. — La famille de Marceau revient à Dieu. — Reconnaissance. — Les bagues et la croix. — Marceau à genoux devant sa mère. — Vertus héroïques de Mme Marceau.....

CHAPITRE III. — Transformation de Marceau. — Le règne de la peur. — Le respect humain vaincu. — La procession. — Un amiral et la communion. — Dans une voiture publique et à table. — Marceau et Marie-Eustelle. — Le scrupule. — Le purgatoire. — Traits d'humilité, de détachement, de douceur. — Portrait de Marceau. — Chasteté et mortification. — Le respect humain de la piété. — La Trappe. — Marceau et Eugène Sue. — Les amis chrétiens. — Les pauvres. — L'Archiconfrérie réparatrice des blasphèmes. — Marceau dans une réunion d'ouvriers. — Marceau avec son équipage.